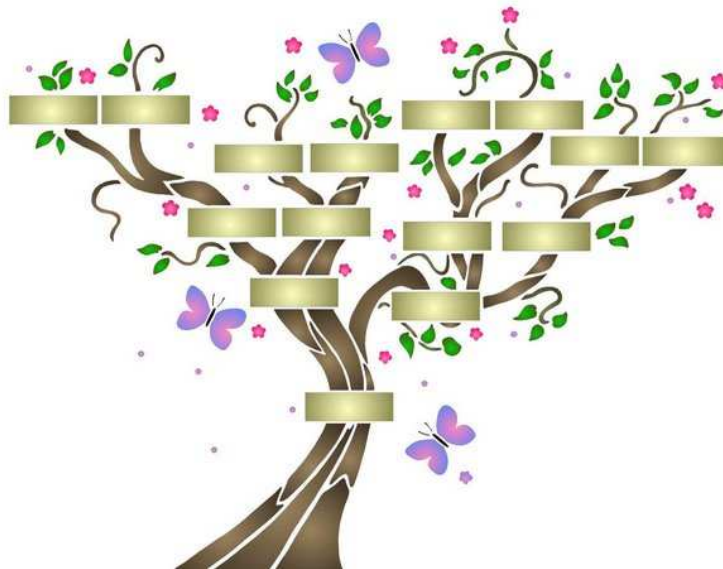


MEMOIRE DE FIN D'ETUDE POUR L'OBTENTION DU DIPLOME HES D'ASSISTANTE SOCIALE

Sous la direction de
Mme Christiane Grau

« LES ATTENTES FAMILIALES : AIDE OU OBSTACLE AU DEVENIR ADULTE ? »



<http://pagesperso-orange.fr/pochoirs/pochoirs%20divers%202/genealogique2.jpg>,
janvier 2010

Rédigé par
Aurélie Albasini-Siggen
HES 05 - AS PT
Haute Ecole Santé-Social du Valais

Mars, 2010

« Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leur auteure. »

REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent à toutes les personnes qui de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce travail.

Un merci tout particulier s'adresse :

A Christiane Grau, ma directrice de mémoire, qui a su prendre le temps de me guider et de m'écouter tout au long de ce travail,

Aux étudiants de la HEVs qui ont accepté de répondre aux questionnaires et qui ont ainsi contribué à rendre possible ce travail,

A Matthieu, Christiane et Barbara, trois professionnels qui ont eu la gentillesse de partager leurs expériences et connaissances avec moi,

A Dominique, Gwendoline et Emilie qui ont toujours été présentes lorsque j'avais des doutes,

A Myriam et Paula qui ont eu la lourde tâche d'effectuer l'ensemble des corrections orthographiques et grammaticales de ce travail,

A ma famille dont le soutien a été très important lors des nombreux moments de doutes et de découragements,

A Jean-Noël, mon mari, qui a su me soutenir et me comprendre tout au long de ma formation.

RÉSUMÉ

Une famille est un lieu particulier et unique. Chacun d'entre nous appartient à une famille, que nous le voulions ou non, que nous l'aimions ou pas. Elle est inscrite dans notre corps et cette trace est indélébile. Elle est le premier lieu où nous vivons, le lieu où se font les premiers contacts, les premiers pas, les premiers rires,... C'est elle qui nous aide à devenir adulte. Elle nous protège, nous accompagne, nous soutient à sa façon durant toute notre enfance, jusqu'à l'adolescence et même après à l'âge adulte. Elle transmet à ses descendants son histoire, ses rêves, ses idées, mais aussi ses désirs, souhaits et attentes pour eux. Mais est-ce que ses attentes, désirs et souhaits sont des aides ou des obstacles au développement de l'identité de l'enfant ? Pour répondre à cette question, j'ai choisi d'interroger les étudiants de la haute école valaisanne.

La majorité des personnes qui ont répondu au questionnaire reconnaissent que leurs parents ont ou ont eu des attentes, désirs et souhaits à leur égard. Mais ils ne les perçoivent pas et ne les vivent pas tous de la même manière. Lorsque pour certains, les attentes parentales sont de réelles ressources, d'autres les subissent et parlent de chantage affectif, de manipulation ou de maltraitance psychologique. Il y a également les enfants totalement indépendants de leurs parents. Dans ce cas, ils ne remarquent pas les attentes. Chacun mène sa vie. Quelques étudiants ont aussi parlé d'attentes inconscientes, qui ne se repèrent très souvent qu'après un travail approfondi. Pour finir, un certain nombre d'élèves se sont exprimés au sujet d'attentes qu'ont leurs parents, différentes de ce qu'ils souhaitent pour eux et qui provoquent en eux des émotions négatives, telles que colère, frustration, tristesse, culpabilité, déception, etc. Alors est-ce que les attentes sont une aide ou un obstacle au devenir adulte ? Cela dépend d'un certain nombre de facteurs. Mais il est clair qu'il est impossible de trouver une seule et unique réponse applicable à toutes les familles.

Quoi qu'il en soit, lorsque les attentes deviennent un obstacle, un professionnel peut intervenir dans ce groupe complexe et plein de subtilités. Ecouter, comprendre, clarifier, établir un géosociogramme, la médiation, etc. sont des outils qu'il peut utiliser dans sa pratique professionnelle.

Le but de ce travail de mémoire n'est pas de trouver les réponses aux problèmes que peuvent rencontrer les familles, ni de donner des conseils sur la façon d'éduquer les enfants, mais juste de comprendre l'influence que peut avoir la famille dans le développement identitaire de l'enfant et comment ce dernier vit les attentes de ses parents.

MOTS CLÉS

Identité personnelle – identité sociale – identité biologique – lien familial - filiation - transmission intergénérationnelle – transmission transgénérationnelle – attentes - conflit – aide - obstacle

TABLE DES MATIÈRES

1. PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE.....	9
1.1. Le choix du thème.....	9
1.2. La question de départ.....	9
1.3. Les hypothèses.....	10
1.4. Les objectifs.....	11
1.5. Moyens et techniques de recherche.....	11
2. RECHERCHE	12
2.1. Clarification des concepts.....	12
2.1.1. L'identité.....	12
2.1.1.1. Définition	13
2.1.1.2. La constitution de l'identité.....	14
2.1.1.3. Semblable et distinct : un paradoxe	15
2.1.1.4. Identité biologique et physique.....	16
2.1.1.5. Identité personnelle	16
2.1.1.6. Identité sociale.....	17
2.1.1.7. La construction de l'identité	18
2.1.1.8. L'identité : un développement qui ne cesse jamais	24
2.1.2. La famille.....	25
2.1.2.1. Définitions.....	25
2.1.2.2. Un peu d'histoire.....	26
2.1.2.3. Les familles contemporaines	27
2.1.2.4. La famille : un système, un groupe	28
2.1.2.5. Le lien familial	30
2.1.2.6. Le lien de filiation.....	35
2.1.2.7. Les transmissions familiales	38
2.1.2.8. La famille : une réalité pour tous	41
2.1.3. La famille et l'identité.....	42
2.1.4. Aide.....	42
2.1.5. Obstacle.....	43
2.2. Enquête auprès d'un échantillon d'adultes.....	43
2.2.1. L'échantillon	43
2.2.2. Les objectifs de l'enquête.....	44
2.2.3. Les modalités de l'enquête.....	45

2.2.4.	La mise en place du questionnaire	45
2.2.5.	La présentation des questions.....	46
2.2.5.1.	Les informations générales.....	46
2.2.5.2.	Les questions posées en lien direct avec la recherche	47
2.2.6.	Les résultats de l'enquête.....	51
2.2.6.1.	Questions sur le profil	51
2.2.6.2.	Questions sur le sujet	51
2.2.7.	Interprétations des résultats	58
2.2.7.1.	Parents-enfants : les ressemblances	58
2.2.7.2.	Les attentes	59
2.2.7.3.	La communication.....	70
2.3.	Echange avec des professionnels du terrain.....	75
2.3.1.	Le choix des professionnels	75
2.3.2.	Les objectifs des échanges avec les professionnels.....	76
2.3.3.	Les modalités des échanges avec les professionnels	77
2.3.4.	La présentation des questions.....	77
2.3.5.	Les résultats des échanges.....	78
2.3.6.	L'interprétation des résultats	81
2.3.6.1.	La différence entre adultes et enfants/adolescents	81
2.3.6.2.	Les attentes obstacles	82
2.3.6.3.	Les attentes « moteurs »	84
2.3.6.4.	La distance physique	85
2.3.6.5.	Les transmissions transgénérationnelles	86
3.	ATTENTES FAMILIALES : L'ACTION DU TRAVAILLEUR SOCIAL	89
3.1.	Les différences entre la réalité de la famille et la réalité du travailleur social	89
3.2.	Les différences entre parents et enfants.....	89
3.3.	Les jeunes ont aussi des attentes	90
3.4.	La résilience	90
3.5.	Les attitudes à adopter en tant que professionnel	91
3.6.	Les outils	92
3.6.1.	Les outils utilisables lors de transmissions intergénérationnelles.....	92
3.6.2.	Les outils utilisables lors de transmissions transgénérationnelles.....	93
3.6.3.	La relation	94

4. BILAN DE LA RECHERCHE.....	94
4.1. Vérification des hypothèses.....	94
4.2. Réalisation des objectifs	95
4.2.1. Questionnaire semi-directif transmis aux étudiants de la HEVs.....	95
4.2.1.1. Une première recherche échouée.....	95
4.2.1.2. Les limites du recueil de données.....	96
4.2.1.3. Vérification des objectifs	97
4.2.2. Entretien semi-directif avec les professionnels	99
4.2.2.1. Limites du recueil des données.....	99
4.2.2.2. Vérification des objectifs	99
4.3. Apport personnel de la recherche	100
4.4. Perspectives.....	100
5. BIBLIOGRAPHIE.....	101
5.1. Ouvrages	101
5.1.1. Ouvrages de référence.....	101
5.1.2. Ouvrages consultés.....	102
5.2. Articles dans les ouvrages collectifs.....	103
5.3. Articles dans des revues	103
5.4. Articles sur internet	103
5.5. Dictionnaires	104
5.6. Sites internet	104
5.7. Conférences	104
6. ANNEXES.....	105
6.1. Mail envoyé aux étudiants.....	105
6.2. Questionnaire.....	106
6.3. Réponses à la question « Si « Autre », précisez : ».....	110
6.4. Réponses à la question « Si « Cela dépend du sujet concerné », précisez : »	117
6.5. Informations transmises aux professionnels	120
6.6. Entretien avec l'éducateur de rue	121
6.7. Entretien avec l'intervenante en protection de l'enfance.....	124
6.8. Entretien avec la psychologue.....	126

TABLE DES GRAPHIQUES

Figure 1 :	Schéma du cadre formant l'espace du possible	31
Figure 2 :	Graphique des attitudes et comportements semblables	52
Figure 3 :	Graphique des idées semblables	52
Figure 4 :	Graphique des expressions semblables	53
Figure 5 :	Graphique de la reconnaissance des attentes, désirs et souhaits des parents	54
Figure 6 :	Graphique de comparaison entre attentes, désirs et souhaits des parents et de l'enfant.....	54
Figure 7 :	Graphique des émotions ressenties par l'étudiant	55
Figure 8 :	Graphique évaluant l'importance donnée aux attentes, désirs et souhaits des parents	56
Figure 9 :	Graphique de l'influence des attentes, désirs et souhaits des parents	56
Figure 10 :	Graphique sur les éventuelles pressions mises par les parents sur leur enfant	57
Figure 11 :	Graphique sur la perception du message transmis dans la communication	57
Figure 12 :	Schéma du triangle magique proposé par Guy Ausloos	67
Figure 13 :	Graphique de la boucle comportementale (perception – analyse – réponse)	73

1. PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE

1.1. LE CHOIX DU THÈME

J'ai effectué ma première période de formation pratique au Semestre de Motivation de Sion. L'objectif de cette institution est de réinsérer professionnellement des jeunes n'ayant pas de formation initiale. Dans ce cadre, toute l'équipe éducative a dû faire face à une jeune adolescente souhaitant absolument devenir employée de commerce. Elle ne pouvait pas se résoudre à se tourner vers un autre métier et pourtant elle avait échoué aux examens d'entrée. La situation a perduré plusieurs semaines. Un jour son éducatrice référente a souhaité rencontrer la mère de cette jeune adolescente en présence de celle-ci. En discutant, il s'est avéré que la mère avait été secrétaire dans son pays d'origine, mais le déménagement en Suisse, une langue inconnue et la non-compatibilité du niveau de formation l'ont empêchée de pratiquer le même métier dans sa nouvelle vie. C'était un de ses grands regrets et elle souffrait énormément d'être passée d'un statut de secrétaire à femme de ménage. Sa fille voulait réaliser ce rêve que sa mère n'avait pas pu atteindre. Or cela n'était pas dans ses capacités. Cet entretien s'est avéré bénéfique, car après une longue discussion, la jeune adolescente a accepté de s'ouvrir à d'autres métiers.

Cette situation m'a fait réfléchir sur ma situation de famille. Je me suis aperçue que mes agissements dépendaient parfois de mes parents. Je ne voulais pas leur déplaire et devenir la « méchante fille ». J'avais entendu beaucoup de choses durant toute mon enfance, mais que souhaitais-je réellement ? Il m'était difficile de répondre à cette question.

Durant la formation d'assistante sociale, nous avons abordé la théorie sur les loyautés familiales. Cette théorie m'a interpellée. Et j'ai souhaité l'approfondir dans le cadre de ce travail de mémoire. Je pense que je me suis retrouvée dans certains aspects et qu'étudier ce thème me permettra d'évoluer sur un plan personnel, mais aussi de savoir comment réagir si je rencontre à nouveau une situation, comme présentée au début de ce chapitre.

1.2. LA QUESTION DE DÉPART

Suite à cette première réflexion au sujet de mon expérience professionnelle et personnelle, j'en suis arrivée à ma première question de départ : « Pourquoi les enfants se doivent d'être loyaux envers leurs parents, quels que soient leurs agissements ? ». Je souhaitais essentiellement travailler les aspects négatifs des loyautés. Dans les deux cas cités ci-dessus, les attentes des parents sont des obstacles au développement de leur enfant. Il m'était difficile de voir le côté positif.

Une discussion avec ma directrice de mémoire, ainsi que diverses lectures traitant de ce thème, m'ont démontré que l'influence que les parents ont sur les enfants peut effectivement être négative. Mais parallèlement sans parents, l'enfant ne peut survivre. Tout bébé a besoin d'affection, cela a été prouvé lors de l'expérimentation effectuée par Harlow Harry,

ethnologue¹. On peut alors se demander qu'advient-il des enfants abandonnés, en orphelinat. Ces enfants n'ont effectivement pas leurs parents près d'eux, mais ont des adultes qui ont pour tâche de remplacer les parents manquants à l'appel.

De plus, l'enfant a besoin d'adultes lui montrant le chemin pour traverser toutes les étapes de l'enfance. Durant les premiers mois de sa vie, il est totalement dépendant des parents. Petit à petit, il acquiert des gestes, des réflexes, son intelligence se développe et il devient de plus en plus autonome. Mais pour réussir à devenir autonome, un soutien doit lui être donné. Dans un premier temps, ce soutien est journalier. Par la suite, sa fréquence diminue jour après jour, mois après mois, année après année, jusqu'à ce que l'enfant devienne adulte.

Durant toute cette période de dépendance, l'enfant prend pour modèle ses parents et s'inspire de leurs attentes, désirs, souhaits pour se construire. Il n'est plus ici question de loyautés familiales à proprement parler, mais plutôt de cette réalité : l'enfant se construit au travers de ses parents, car ces derniers sont son seul environnement jusqu'à la scolarité et qu'ensuite ils gardent une place très importante jusqu'à l'adolescence.

A partir de cette nouvelle réflexion, j'ai pu établir une nouvelle question de recherche : « Pour construire son identité personnelle et sociale particulière, l'enfant s'inspire des attentes de sa famille. En quoi est-ce une aide ou un obstacle? »

Cette question me paraît plus juste, car je ne pars pas sur une idée fermée telle que « les transmissions parentales sont négatives ». Elle laisse la porte ouverte à une plus grande recherche.

1.3. LES HYPOTHÈSES

La question de départ définie, je peux établir mes hypothèses. Elles seront confirmées ou contredites à la fin du travail de mémoire. Elles serviront de fil conducteur tout au long de ces recherches.

La première hypothèse que je pose est :

« Parfois les attentes des parents se traduisent par des prescriptions que l'enfant ressent comme incompatibles avec ce qu'il identifie comme vrai et juste en lui. Dans ce cas, l'enfant vit un conflit interne qu'il doit régler pour devenir adulte. »

Si j'admets que l'enfant s'inspire des attentes de ses parents pour construire son identité sociale et personnelle, je ne peux, cependant, pas dire que ces attentes sont toujours ce que l'enfant est au plus profond de lui. En effet, chaque être étant unique de par son histoire, ses

¹ GOLDBETER MERINFELD, Edith. *Théorie de l'attachement et approche systémique*. Cahier critique de la thérapie familiale et de pratiques de réseaux, 2005/2, no 35. [En ligne] Adresse URL : http://www.cairn.info/search.php?WhatU=2005_goldebeter_merinfeld_edith&Auteur=&doc=N_CTF_035_0013.htm&ID_ARTICLE=CTF_035_0013&xb=&xf=&DEBUT=#HIA_1 (consulté le 22 février 2010)

gènes, etc., il me semble difficile de concevoir que l'enfant se reconnaisse entièrement en ses parents. Dans ce cas, l'enfant va devoir choisir entre ce qu'il souhaite pour lui et ce que ses parents souhaitent pour lui. Comme dans l'exemple cité plus haut, cela peut créer des conflits que l'enfant doit d'abord régler avant de pouvoir être lui-même.

La deuxième hypothèse que je souhaite poser est :

« La subjectivité de la perception et la compréhension de l'enfant amènent à interpréter le discours familial comme des prescriptions comportementales à son égard. »

Cette deuxième hypothèse permet d'amener une nuance à la première hypothèse en incluant la notion de subjectivité de l'enfant. En effet, il peut arriver que l'enfant comprenne mal ce que les parents souhaitent dire. Par exemple, l'ironie est une manière de parler qui, sans explication, reste incompréhensible pour l'enfant. Cela peut impliquer qu'un enfant se sente obligé d'adopter un certain comportement, discours, etc. pour répondre aux exigences de ses parents. Mais en réalité, ce n'est pas ce que les parents souhaitent.

1.4. LES OBJECTIFS

Pour vérifier ces hypothèses, je veux :

- Comprendre le développement de l'identité personnelle et sociale de l'être humain
- Comprendre comment la famille transmet l'héritage
- Savoir si les attentes familiales sont vécues comme des aides ou des obstacles au développement de l'identité personnelle et sociale par l'enfant
- Si les attentes familiales sont vécues comme des obstacles, savoir comment le travailleur social peut agir pour aider les clients à dépasser les obstacles liés aux attentes familiales trop contraignantes

1.5. MOYENS ET TECHNIQUES DE RECHERCHE

Pour répondre à ma question de départ et confirmer ou non mes hypothèses, je souhaite dans un premier temps effectuer des recherches bibliographiques pour connaître :

- les caractéristiques et facteurs nécessaires à la construction de l'identité personnelle et sociale
- le rôle de la famille dans cette construction
- les résultats de la transmission familiale sur la construction de l'identité personnelle et sociale de l'individu

Ensuite, j'ai choisi d'entreprendre une enquête auprès d'un échantillon d'adultes par questionnaire à réponses semi-ouvertes pour savoir :

- S'ils ont conscience que leurs parents ont ou ont eu des attentes envers eux

- Si les attentes familiales sont vécues comme des aides ou des obstacles par les enfants

Pour finir et afin de faire le lien avec la pratique professionnelle, je vais rencontrer trois travailleurs sociaux par entretien semi-directif pour savoir :

- S'ils constatent des conséquences négatives dues à des attentes familiales trop contraignantes ou trop laxistes.
- Comment ils aident les clients à dépasser les difficultés dues à des attentes familiales trop contraignantes ou trop laxistes.

2. RECHERCHE

2.1. CLARIFICATION DES CONCEPTS

Deux concepts ressortent fortement de la question de départ :

- L'identité
- La famille

L'étude du premier concept développera le processus de la construction de l'identité et définira l'identité personnelle et sociale. Tandis que le deuxième concept abordera le thème de la famille. Ce terme utilisé quotidiennement peut être défini de différentes manières, c'est pourquoi je m'attarderai dans un premier temps sur sa définition. Ensuite, j'essayerai d'appréhender les liens entre un enfant et ses parents.

L'approfondissement de ces deux concepts me permettra de comprendre le lien entre le développement de l'identité personnelle et sociale particulière de l'enfant et sa famille, afin de répondre à la question de départ.

Il sera également important que je précise ce que j'entends par aide et obstacle. Une définition de chacun de ces mots pourra exclure toute autre signification qu'ils pourraient avoir.

2.1.1. L'IDENTITÉ

L'identité est une notion complexe, comme le souligne Edmond Marc². Elle s'adresse non pas uniquement aux êtres humains, mais aussi, à « *des unités sociales (les pays, les groupes...), des objets (mots, symboles, termes d'une équation mathématique), des personnes (membres d'une même famille ou individus comparés à eux-mêmes dans le*

² MARC Edmond. *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*. Paris : Dunod, 2005, p. 2

temps...) » précisent Massonnat et Abdelhakim Boukarroum³. Il est donc important, dans le cadre de cette recherche, de préciser que je traiterai spécifiquement de l'identité des personnes.

Que ce soit à la télévision, dans les journaux ou dans la société, il est courant d'entendre les expressions telles que « identité culturelle », « identité professionnelle », « identité sexuelle ». Cette notion peut paraître ordinaire et pourtant je ne sais expliquer ce qu'est réellement l'identité. Il m'est difficile de donner une définition claire et précise. Kaufmann remarque que « *de nombreux chercheurs ont à un moment ou à un autre signalé l'agacement provoqué par ce concept. Irrésistiblement attirant il se révélait (à un certain degré de développement des recherches) créateur de flou, donc contre-productif.* »⁴. Claude Dubar cité par Kaufmann se demande si « *le terme identité n'est pas le type même de « mot valise » sur lequel chacun projette ses croyances, ses humeurs et ses positions ?* » (2004, p.51). D'ailleurs, le dictionnaire « Le Petit Larousse »⁵ propose à lui seul cinq définitions différentes. Alors quelle est la réelle signification du mot « identité » ?

2.1.1.1. DÉFINITION

Au travers des différentes recherches sur les groupes, Lipiansky⁶ a pu remarquer que lorsqu'une personne décline son identité, elle s'arrête plus ou moins à son nom, prénom, date et lieu de naissance, lieu de domicile, d'origine. Levi-Strauss, cité par Pierre Tap, appelle cela « *les marques d'identifications reconnaissables à partir desquelles la société nous situe* »⁷. Ces marques d'identifications se retrouvent sur les papiers d'identité de tous citoyens. Jean-Claude Kaufmann précise que « *dans tous les pays peut être observé ce même processus d'accumulation et de centralisation progressive de supports-papier concentrant en quelques signes et enregistrant la mémoire de l'« identité » des personnes* » (2004, p. 19).

S'arrêter à cette définition, proposée indirectement par l'état, serait réduire le concept de l'identité à une petite part de ce qu'il représente. Pour mieux saisir cette notion, il nous semble nécessaire de débiter par son étymologie.

L'identité vient du latin « *identitas* », qui veut dire « *idem* », « le même » (Larousse, 2009, p. 517). Dans ce cadre, les synonymes liés sont les mots « semblable », « pareil ». L'utilisation de ce terme marque une ressemblance parfaite lors de comparaisons. Par ailleurs, une des définitions proposés par le Petit Larousse 2010 est « *Rapport que présentent entre eux deux ou plusieurs êtres ou choses qui ont une similitude parfaite* » (2009, p. 517).

³ MASSONNAT, Jean et BOUKARROUM, Abdelhakim. Identité personnelle et identité sociale. In : DOISE Willem, DUBOIS Nicole et BEAUVOIS Jean-Léon (dir). *La construction sociale de la personne*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1999. p. 183

⁴ KAUFMANN, Jean-Claude. *L'invention de Soi : une théorie de l'identité*. Paris : A. Colin, 2004. p. 51

⁵ Sous la direction de KAROUBI Line et HASBOURY Frédéric. *Le Petit Larousse 2010*. Paris : Larousse, 2009. p. 517

⁶ LIPIANSKY, Edmond Marc. *Identité et communication : l'expérience groupale*. Paris : Presse universitaires de France, 1992, p 76

⁷ TAP, Pierre. *L'enfant en quête de son identité et de ses origines*. Colloque nationale Statut et droit de l'enfant, décembre 1989, non publié. [En ligne] Adresse URL : <http://www.pierretap.com/ident.html>, fichier pdf 85. p. 7 (consulté le 11 janvier 2010)

Mais l'identité est également un « *ensemble de données de faits ou de droits (date et lieu de naissance, nom, prénom, filiation, etc.) qui permettent d'individualiser qqn* » (idem, p. 517). A l'inverse de l'étymologie proposée ci-dessus, cette définition fait ressortir l'aspect unique de l'être humain. Un paradoxe apparaît, paradoxe également soulevé dans le dictionnaire de sociologie : « *le concept identité désigne à la fois ce qui est propre à un individu ou à un groupe et ce qui le singularise. Il s'agit d'un concept ambigu, qui renvoie en même temps au même et à l'autre* »⁸.

Dans son livre, Lipiansky a également souligné l'apparition de cette contradiction : « *D'une part, il s'agit du caractère de ce qui est identique, c'est-à-dire d'êtres ou d'objets parfaitement semblables tout en restant distincts ; dans ce cas, l'identité est donc le fait d'être semblable à d'autres. D'autre part, elle est le caractère de ce qui est unique et donc qui se distingue et se différencie irréductiblement des autres.* » (1992, p. 7). Le concept de l'identité apparaît ici bien complexe. Comment pouvons-nous être semblables et différents, uniques et pareils aux autres ? Une hypothèse permettant de donner une explication sera abordée ultérieurement.

2.1.1.2. LA CONSTITUTION DE L'IDENTITÉ

L'identité n'est donc pas si simple à définir. Elle ne se compose pas uniquement des données « civiles » de l'être humain (nom, prénom, naissance, domicile, etc.). Il existe également des données biologiques (taille, poids, couleurs des yeux, des cheveux,...), des appartenances sociale (profession, politique, etc.) et des données plus intimes (défauts, qualités, etc.). L'identité d'un être humain doit pouvoir répondre à la question très globale « *Qui est cette personne, qu'est-ce qui fait son existence ?* ». La réponse donnée doit contenir toutes « *les marques d'identifications reconnaissables à partir desquelles la société nous situe* » (Tap, 1989, p. 7), mais également tous les vécus de l'individu, c'est-à-dire son histoire familiale et personnelle qui l'ont conduit à adopter certaines valeurs, normes, etc.

L'identité peut être divisée en trois catégories. La première concerne toutes les données biologiques ou physiques qui existent généralement depuis la naissance. La taille, le poids, la couleur des yeux, le corps etc. peuvent parfois être modifiés par des artifices extérieurs tels que teinture pour cheveux, lentille de contact ou chirurgie plastique, etc. Malgré toute la nouvelle technologie et les nouveaux moyens mis à disposition des êtres humains pour changer leur corps à leur guise, des cheveux bruns teints en blonds repousseront bruns. Il est possible de les camoufler, mais pas de les supprimer complètement.

L'ADN ou le groupe sanguin font également partie de cette catégorie. Mais à l'inverse du reste, la science n'a pas encore trouvé le moyen de les modifier et ces données sont principalement utilisées dans le domaine médical.

La société catégorise également les personnes par leurs groupes d'appartenance. Les marques d'identifications reconnaissables que la société impose font partie de cette catégorie. Dans presque tous les documents officiels, il est demandé de préciser sa

⁸ BOUDON, R., BESNBARD, Ph., CHERKAoui, M. ET LECUYER B.-Pierre. *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Larousse, 2005. p. 117

profession (chômeur, sans activité lucrative, mécanicien, travailleur social, etc.), sa religion ou son origine. Suis-je étrangère ou suisse ? Est-ce que je travaille ou suis-je au chômage ? Ces questions qui abordent principalement la vie sociale des êtres humains permettent à la société de se faire une première impression de la personne rencontrée. Des associations d'idée peuvent se faire en fonction des expériences de chacun (avocat – personne cultivée ; chômeur – fainéant ; etc.). Cette pratique rend le contact plus facile, car l'inconnu et tous ces mystères s'effacent au profit de situations connues conduisant à une certaine sécurité. Une étude plus approfondie de ce fonctionnement pourrait être intéressante. Mais cela serait à traiter dans un autre travail de recherche.

Pour en rester au groupe d'appartenance, le nom de famille est une notion importante. Il permet de situer la personne dans une lignée. Ne vous a-t-on jamais demandé qui étaient vos parents ? Cette question est peut-être plus courante dans les villages que dans les villes, mais reste très présente.

Pour finir, il y a également des données que je nommerai « psychologiques ». Chaque être humain est fait d'un certain vécu familial et personnel qui influence sa manière d'être (personnalité, idées, etc.) et ses comportements. Il est impossible de trouver deux êtres avec un caractère et des réactions identiques.

L'identité est donc faite de données biologiques et physiques, sociales et psychologiques. *« Elle désigne depuis Wallon (philosophe, médecin et psychologue) une entité biopsychosociale. La spécificité psychologique est encadrée par l'unité physique et biologique, d'une part, et surtout par la longue chaîne des interactions sujet-environnement, d'autre part »* (Massonnat et Boukarroum, 1999, p. 184).

Dans la suite de l'étude de ce concept, il sera important de tenir compte de ces trois aspects. Mais avant de traiter de l'identité biologique ou physique, psychologique (appelée également personnelle) et sociale, je souhaite revenir brièvement sur le paradoxe qu'apporte le mot « identité ».

2.1.1.3. SEMBLABLE ET DISTINCT : UN PARADOXE

Comme cité plus haut, l'identité peut signifier semblable mais également distinct. Il est vrai qu'il s'agit d'un paradoxe. Mais suite à ce qui a été expliqué au chapitre précédent, il est plus facile de le comprendre.

L'être humain est unique de par sa personnalité, ses réactions, ses valeurs, normes, etc. qui lui sont propres. Aucun homme, aucune femme ne peut avoir le même parcours familial et personnel. L'identité psychologique⁹ ne peut donc être pareille. Même si nous prenons deux enfants de la même famille qui pourraient apparemment avoir le même vécu familial, les expériences personnelles seront différentes, rien que par le fait, par exemple, qu'ils ne seront pas dans la même classe à l'école. Les êtres humains sont donc distincts les uns des autres par cette différence de vécu.

⁹ Durant la suite de ce travail, la dénomination « identité personnelle » sera utilisée.

Mais l'être humain est également semblable aux autres. Il fait partie de groupes d'appartenances. Dans ces groupes, il y a plusieurs personnes qui ont les mêmes idées sur certaines problématiques et qui sont semblables sur ces points-là. L'être humain a également besoin de se sentir intégré dans un groupe. Cela est ressorti très fortement dans les recherches effectuées par Lipiansky où certains participants ont fait part de cette nécessité d'appartenir à un groupe : *« pour trouver ma place j'ai besoin des autres ; je ne peux pas seul dire : ça, c'est ma place, voilà ! Non, c'est aussi la façon dont les autres la perçoivent qui est importante », « ..., il est certain qu'actuellement je suis reconnue, explique-t-elle ; mon travail est apprécié et ma demande de changement de poste a beaucoup étonné. C'est comme si je ne pouvais me sentir exister en-dehors d'un groupe »* (1992, p. 146). Ce qui conduit à l'identité sociale, c'est-à-dire les interactions entre le sujet et les autres humains.

Le concept de l'identité est très complexe. Ce paradoxe le montre une fois de plus. Dans la suite de ce travail et après un bref chapitre sur l'identité biologique, nous tenterons de définir l'identité personnelle et l'identité sociale.

2.1.1.4. IDENTITE BIOLOGIQUE ET PHYSIQUE

Chaque être humain possède des caractéristiques qui lui sont propres. Elles peuvent être séparées en deux catégories : les aspects morphologiques ou physiques (cheveux, yeux, taille, couleur de peau, etc.) et les aspects biologiques (groupe sanguin, ADN, etc.).

Toutes les données pouvant être comprises dans cette identité proviennent de l'hérédité, c'est-à-dire des parents biologiques. C'est pourquoi il arrive que la ressemblance physique entre un père et son fils ou une mère et sa fille soit fortement marquée. Une expression utilisée dans ce cas est « Il a ressuscité son père ! ».

Le lien entre les parents et les enfants ne s'arrêtent pas là. L'ADN est un mélange entre celui de notre mère biologique et celui de notre père biologique. Cette transmission est particulièrement prise en considération lors de greffes d'organes. Les médecins effectuent les premiers tests de compatibilité sur la famille proche. Au travers de cette identité, il existe un premier lien ineffaçable entre les parents et l'enfant.

2.1.1.5. IDENTITÉ PERSONNELLE

René l'Ecuyer appelle l'identité personnelle « le Soi » et le définit comme *« un ensemble de caractéristiques (goûts, intérêts, qualités, défauts, etc.), de traits personnels (incluant les caractéristiques corporelles), de rôles, de valeurs, etc. que la personne s'attribue parfois positivement et négativement et reconnaît comme faisant partie d'elle-même, à l'expérience intime d'être et de se reconnaître en dépit des changements »*¹⁰. La personne a donc *« conscience de soi comme individualité singulière »* (Lipiansky, 1992, p. 115).

¹⁰ DANVERS Francis. *500 mots-clefs pour l'éducation et la formation tout au long de la vie*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Septentrion, 2003, deuxième édition, p. 541

Cette identité personnelle contient toutes les sensations, émotions, affects, représentations,... de la personne. Elle traite du sujet lui-même. Lipiansky la nomme « *identité intime* » (1992, p. 121), car elle appartient uniquement à l'être humain. Personne ne peut y pénétrer. « *Elle est inaccessible* » (idem, p. 121).

Winnicott l'appelle le « vrai self ». Le « self » apparaît « *lorsque le Moi est ainsi constitué, c'est-à-dire lorsqu'il est une unité différencié de l'extérieur* »¹¹. Cela signifierait plus ou moins après le 5^{ème} mois. « *Le vrai self peut s'exprimer librement dans les circonstances favorables* » (idem, p. 85). Lorsqu'il doit adopter un comportement qui ne lui correspond pas, il le protège par le faux-self.

L'identité personnelle a une autre caractéristique très importante. Elle perdure tout au long des années.

2.1.1.6. IDENTITÉ SOCIALE

De manière très générale, l'identité sociale est l'image que l'être humain donne au monde extérieur, comme expliqué ci-dessus le « faux self ». Elle peut être façonnée par les attentes et les jugements des personnes rencontrées. L'individu qui ne souhaite pas exhiber son identité personnelle peut adopter en public des comportements différents de ce qui le caractérise réellement. A l'inverse, la pression du monde extérieur peut écraser l'individu qui ne peut pas montrer son identité réelle. Le « vrai self » peut donc être masqué par le « faux self ».

L'identité sociale est très souvent assimilée à l'ensemble des rôles, statuts et fonction que l'individu occupe dans la société. Lipiansky rajoute à cela que l'identité sociale est également « *les appartenances de l'individu à des catégories bio-psychologiques (sexe, âge, etc.), à des groupes socioculturels (ethniques, régionaux, professionnels, etc.) et à des affiliations idéologiques (politiques, philosophiques, etc.)* » (1992, p. 114). Tous ces groupes véhiculent des idéaux, des valeurs auxquels adhère partiellement ou totalement l'individu.

Fugier Pascal nous dit dans son écrit que « *l'identité sociale se définit et s'affirme dans la différence. L'individu s'identifie et identifie autrui, de même il se différencie et s'intègre à des classes d'individus à partir de principes de structuration qui se présentent sous la forme d'oppositions fondamentales (haut/bas, riche/pauvre, distingué/vulgaire, etc.)* »¹².

Tajfel et Turner (cités par Massonnat et Abdelhakim, 1999, p. 186) ont beaucoup travaillé autour de cette identité sociale et du besoin de l'être humain d'appartenir à un groupe. Ils arborent la même théorie que Fugier Pascal, mais l'approfondissent. D'après eux, la dynamique identitaire lie forcément la société et l'être humain. Ce dernier pourrait s'évaluer positivement uniquement en faisant partie d'un groupe et en se comparant à un autre

¹¹ Sous la direction de GOLSE Bernard. *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*. Paris : Masson, 2007, 3^{ème} édition. p. 84

¹² FUGIER, Pascal. Fiche technique : Les trois dimensions sociales de l'identité personnelle et : réelle, symbolique et imaginaire. [En ligne] Adresse URL : http://www.revue-interrogations.org/fichiers/78/dimension_symbolique_identite_personnelle.pdf (consulté le 11 janvier 2010), p 207

groupe. Cette différence perçue entre les groupes permettrait une évaluation positive de l'identité personnelle. Dans ce cas, l'individu devient un membre homogène, similaire d'un groupe en opposition à un autre groupe. L'identité personnelle, c'est-à-dire les singularités et les spécificités individuelles, est donc effacée au profit de l'identité sociale. Ce phénomène est appelé la dépersonnalisation.

Jean-Claude Kaufmann parle également de dépersonnalisation : « *L'individu n'est pas un atome constitué avec une identité personnelle qui lui appartiendrait en propre. Mais un système ouvert, un centre de production du sens de sa vie interconnecté à d'autres centres, susceptibles de le déposséder de sa maîtrise personnelle. Cette « dépersonnalisation » se produit d'autant plus aisément que donner sans cesse un sens particulier à sa vie est mentalement fatigant et pénible. Et qu'il est au contraire reposant et socialement réconfortant de se couler dans des évidences collectivement partagées.* » (2004, p. 147).

Il est rare qu'un individu ne se réfère qu'à une seule appartenance. Il est possible d'être valaisan, travailleur social et sportif. L'être humain a de multiples facettes qui lui permettent de s'adapter aux conditions et aux interlocuteurs auxquels il doit faire face. Faire partie de différents groupes lui permet d'être plus « riche », car les groupes fournissent des références ethniques, cognitives, etc.. Il augmente son estime de soi et obtient une reconnaissance. Grâce aux groupes, il peut également évaluer positivement son identité personnelle (Massonnat et Abdelhakim, 1999, p. 186). L'être humain a besoin de faire partie de groupes. C'est pourquoi en général, il est en quête de racines, d'histoires, de généalogie, etc.. La famille est le premier groupe dont fait partie l'être humain. Elle représente ses origines, le point de départ de sa vie.

Comme expliqué plus haut le groupe, quel qu'il soit, peut mettre une certaine pression et devenir une contrainte. Dans ce cas et s'il n'est pas possible d'en sortir, cela peut devenir très difficile à vivre pour la personne concernée. Ce sont généralement les « *appartenances exclusives* » (Kaufmann, 2004, p. 148) qui provoquent une telle situation.

Le groupe tient donc une place importante dans la vie de l'être humain. Que ça soit le groupe familial, le club de loisir ou le groupe d'amis, il peut influencer positivement ou négativement l'être humain. Il peut être un soutien, autant qu'une contrainte. L'identité sociale ou le « faux self » est utilisé pour faire face à ce groupe.

2.1.1.7. LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ

L'identité personnelle est étroitement liée à l'identité sociale. Sans l'identité sociale, elle ne peut pas obtenir la reconnaissance dont elle a besoin pour s'évaluer positivement. De plus, l'identité sociale sert à la protéger du monde extérieur. Mais elle peut aussi prendre le dessus et l'effacer.

Selon le modèle multidimensionnel dont l'hypothèse est la coconstruction (Massonnat et Boukarroum, 1999, p. 189), l'identité est en perpétuelle interaction avec les environnements sociaux. Dans un premier temps, l'environnement se constitue essentiellement de la famille.

C'est seulement par la suite que l'environnement s'agrandit avec l'école, les loisirs, etc. L'adolescent a donc un environnement social plus important qu'un enfant de trois ans.

Pour expliquer la construction de l'identité, je propose, dans un premier temps, de m'attarder brièvement sur la conception de l'enfant et la grossesse. Je poursuivrai par la naissance, les premiers mois suivants la naissance, puis l'enfance et l'adolescence. Je finirai par un court chapitre sur l'adulte.

- LA CONCEPTION ET LA GROSSESSE

Pour étudier cette première étape de la construction de l'identité, je vais me référer à la psychogénéalogie. Cette théorie permet d'étudier « *l'histoire familiale sous l'angle de la transmission inconsciente de génération en génération* »¹³.

D'après Chantal Rialland¹⁴, dès la conception de l'enfant, les parents projettent leurs attentes. L'enfant a été conçu dans un certain contexte et à un certain moment. A-t-il été voulu ou non ? Est-il un « accident de parcours » ou un « cadeau du ciel » ? Ces questions pouvant paraître anodines ont pourtant toutes leur importance pour l'enfant.

Juliette Allais note que « *l'enfant in utero enregistre tout ce qui se passe autour de lui, notamment les fluctuations psychiques de sa mère et ses possibles ambivalences vis-à-vis du bébé qui va naître.* »¹⁵. Les expériences de déni de grossesse en sont un exemple concret. La mère ne sachant pas ou ne voulant pas savoir qu'elle est enceinte, le fœtus se développe le long de la colonne vertébrale et se fait le plus discret possible.

Le lien parents-enfant commence donc bien avant la venue au monde, que ce soit au travers de la façon dont les parents conçoivent l'enfant avant sa conception ou durant les neuf mois passés in utero.

Si le fœtus est capable de ressentir le rejet de sa mère et de se faire discret, cela signifie qu'il peut également ressentir toutes les autres émotions transmises par le monde extérieur et les assimiler. Le développement de l'identité débute donc avant la naissance.

- LA NAISSANCE

Dans son livre, Juliette Allais insiste aussi sur l'importance de l'accouchement. Ce moment particulier est chargé d'émotions qui peuvent être différentes en fonction de l'histoire de chacun. Au moment où le bébé naît, il peut ressentir la joie ou la déception de ses parents. C'est son premier contact avec le monde extérieur et sa famille, d'où son importance (idem, p. 61).

¹³ MAILLET-TINGAUD Marie-Christine & GRAU Christiane. *Ma famille, quel défi ! Rester loyal et choisir sa vie*. Suisse : Editions Jouvence, 2006, p. 124

¹⁴ RIALLAND Chantal. *Cette famille qui vit en nous : à la découverte de la psychogénéalogie : nous sommes tous les enfants de notre enfance*. Paris, Editions Robert Laffont S.A., 1994, p. 19

¹⁵ ALLAIS Juliette. *La psychogénéalogie, Comment guérir de sa famille*. Paris : Groupe Eyrolles, 2007 p.55

A la naissance, les parents doivent également prendre une décision importante : le prénom de leur enfant. Ils ne le choisissent guère au hasard. Que représente-t-il ? Un grand-père décédé ? Un ami qu'on apprécie plus particulièrement ? Ou l'a-t-on choisi pour sa signification ? Par la suite, l'enfant va s'identifier à son prénom et cela peut influencer le développement de son identité.

- LES PREMIERS MOIS APRÈS LA NAISSANCE

Donald Woods Winnicott a beaucoup étudié la relation mère-enfant qui se crée après l'accouchement. Il serait primordial que la mère s'identifie à l'enfant, afin de répondre au mieux à ses besoins. L'enfant durant les premiers mois de sa vie dépend complètement de ses parents. Sans quelqu'un pour lui donner à manger, de l'affection, pour le changer, etc. le bébé ne peut pas survivre. C'est pourquoi dans sa théorie Winnicott met l'accent sur la nécessité que la mère soit empathique face à son enfant. Il appelle cela « *la préoccupation maternelle primaire* » (Golse, 2007, p. 80).

La relation fusionnelle liant la mère et son enfant implique que dans un premier temps l'enfant ne se différencie pas de sa mère. Dans l'impossibilité de percevoir son corps, il prend toutes ses émotions en lui. Freud parle d'incorporation et appelle ce phénomène « *l'identification primaire* »¹⁶. Ce serait cette identification qui « *constitue l'identité individuelle* » (idem, p. 239). Selon Winnicott, cette identification serait possible grâce à la fonction du miroir que la mère joue pour l'enfant (idem, p. 81). Si la mère n'arrive pas à prendre ce rôle de miroir, l'enfant ne pourra pas apprendre à échanger avec le monde extérieur.

Bowlby¹⁷ corrobore cette idée en disant que le lien entre la mère et l'enfant dès les premiers mois de la naissance constitue une sorte de canevas pour toutes les relations que l'enfant pourra créer plus tard. Si la mère manifeste son attachement au travers de l'empathie, cela permettra par la suite à l'enfant non seulement de pouvoir entrer en contact avec d'autres personnes mais aussi de partir à la découverte du monde en toute sécurité.

Lipiansky arbore dans le même sens. « *La relation affective entre la mère et le nourrisson permet la création d'une conscience stable* » (1992, p. 29). Pour ce psychologue, la communication permanente que la mère instaure avec l'enfant au travers des soins, de la nourriture, des caresses, des babillages et des paroles est nécessaire à la découverte de la perception du corps.

Les enfants, dont le lien avec la mère n'offre pas le développement social et le contexte sécuritaire nécessaire, pourraient créer des maladies mentales (dépression, etc.) ou l'engagement dans des comportements socialement déviants. C'est pourquoi les premiers mois suivant la venue au monde seraient importants.

¹⁶ BALESTRIERE, Lina. *Freud et la question des origines*. Bruxelles : Editions De Boeck Université, 2008, 3^{ème} édition. p. 239.

¹⁷ FOURNIER, Martine. La théorie de l'attachement de John Bowlby. [En ligne]. Adresse URL : http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=21225 (consulté le 11 janvier 2010)

Spitz, cité par Lipiansky, a également étudié cette période particulière de la vie d'un enfant. Il fait ressortir trois organisateurs importants selon lui dans la création de l'identité : le sourire, l'angoisse du huitième mois et le « non » apparaissant vers les deux ans. Le premier est une réponse par imitation aux stimulations des personnes qui entourent l'enfant. « *Il constitue le prototype et la base de toutes les relations sociales ultérieures* » (1992, p. 30). Le second montre que le bébé commence à reconnaître sa famille, car lorsqu'un inconnu se présente à lui, il pleure ne reconnaissant pas les personnes de son entourage proche. A ce stade, la séparation entre la mère et l'enfant est faite. Ils ne forment plus une seule personne. Le troisième apparaît un peu plus tard et est la marque que l'enfant s'oppose et se différencie de son entourage.

Le lien fusionnel entre la mère et son enfant commence gentiment à diminuer vers l'âge de 4 mois, lorsque le sevrage intervient. Mais la réelle distinction de l'enfant entre son corps et celui de sa mère a lieu entre 6 et 8 mois. Ce sevrage implique une frustration chez l'enfant qui apprendra à délimiter son corps. De plus au niveau du développement intellectuel, il commence à coordonner « *des schèmes secondaires entre eux. (...) Par exemple, atteindre un objet éloigné en saisissant la main d'un adulte et en l'engageant dans la direction de l'objet à atteindre, ou bien trouver un objet caché en soulevant l'écran qui le masque* » (Golse, 2007, p. 181). Le début de l'intelligence apparaît.

Winnicott signale quand même que l'identité d'un enfant n'ayant pas eu une mère suffisamment « bonne », signifiant présente, attentive, n'est pas forcément vouée à l'échec. Certains manques peuvent parfois être comblés plus tard.

- L'ENFANCE

Les jeunes enfants s'identifient à leurs parents et intériorisent leurs valeurs et leurs principes moraux tout au long de leur développement. Cette identification peut se faire de plusieurs manières. L'une d'entre elles est les interdictions données par les parents. Lorsque les parents vont dire « non » à leur enfant, ce dernier va apprendre qu'il ne doit pas faire ou ne pas dire ce qui n'est pas accepté, autorisé par ses parents.

En psychogénéalogie, Chantal Rialland parle également d'identifications qui se dérouleraient, selon elle, en 5 étapes (1994, p. 48) :

1. l'enfant absorbe inconsciemment la projection de ses parents à son égard
2. peu à peu l'enfant intègre ce qu'il perçoit comme attentes, souhaits, désirs le concernant (ex. il faut se tenir tranquille et ne pas déranger)
3. parallèlement l'enfant s'approprie les étiquettes que lui donne sa famille et se construit à travers ça (ex. sage, insupportable, beau, laid, etc.)
4. L'enfant consciemment ou inconsciemment s'identifiera à certains personnages de la famille par « désir » psychogénéalogique de ses parents
5. L'enfant assimile consciemment et inconsciemment les scénarii familiaux, c'est-à-dire qu'est-ce que c'est que d'être mère, père, etc.

Dans cette théorie, il est intéressant de souligner comment l'enfant s'identifie aux parents (étape deux) et parallèlement comment l'enfant construit son identité personnelle au travers

des étiquettes que ses parents lui mettent (étape trois). Les parents jouent donc un rôle conséquent dans le développement identitaire.

Yvonne Castellan¹⁸ aborde également ce thème au travers du « *réseau des identifications* ». Elle explique que depuis la naissance, l'enfant se construit en empruntant à l'entourage des traits de caractères des personnes le constituant. Ces identifications peuvent être conscientes mais aussi et surtout inconscientes. Elles « *sont les pierres de l'édifice de la personnalité.* » (1993, p. 52).

Erikson¹⁹ parle également d'identification. Dans sa théorie cette période d'identification ressort fortement entre 4 et 6 ans. L'enfant souhaite ressembler à ses parents qui sont grands, forts et puissants.

Dans le modèle multidimensionnel, il est possible de voir que « *le sujet subit les effets des environnements distants et se trouve modelé par le projet de développement de la famille et les exigences propres aux institutions fréquentées* » (Massonnat et Boukarroum, 1999, p. 189). Cela est dû, selon ce modèle, à une relation asymétrique entre l'adulte et l'enfant.

L'identification est donc un « *processus par lequel un sujet se considère identique à un autre* »²⁰. Le sujet assimile les caractéristiques d'un autre individu.

Pour grandir et développer son identité personnelle et sociale, l'enfant doit donc s'identifier aux autres membres de son entourage.

Durant cette période, l'enfant devient également autonome physiquement et acquiert le langage, deux étapes importantes à la création de l'identité. L'autonomie physique permet à l'enfant de découvrir le monde qui l'entoure sans toujours dépendre de ses parents. Il peut toucher les objets, grimper, expérimenter. L'enfant découvrira ses limites et prendra conscience de son propre corps. Le langage est également primordial. C'est « *un système symbolique par lequel l'identité accède au sens et qui lui assigne une place dans la constellation familiale, dans le milieu social, dans la culture et la stratification de la société globale* » (Lipiansky, 1992, p. 31-32). Grâce au langage, les être humains font part de leurs idéaux, leurs valeurs, de leurs avis, pensées. Ils peuvent juger (bon-mauvais, gentil-méchant,...), évaluer (bien-pas bien). Certaines expressions positives peuvent apparaître telles que « *fort et grand comme papa* » mais également négatives, « *un garçon qui pleurniche comme une fille* ». Elles peuvent être appelées des modèles d'identification « *prêt-à-porter que la famille, le milieu, la société proposent aux individus d'endosser* » (idem, p. 31-32).

L'enfance est une étape conséquente dans la construction de l'identité. Entre identité sociale et personnelle, l'enfant découvre petit à petit le monde et assimile ce que la famille souhaite pour lui.

¹⁸ CASTELLAN, Yvonne. *Psychologie de la famille*. Toulouse : Editions Privat, 1993 p.52

¹⁹ ERIKSON, Erik H. *Adolescence et crise : La quête de l'identité*. Paris : Flammarion, 1972. p. 119

²⁰ Sous la direction de BLOCH H., DEPRET E., GALLO A., GARNIER PH., GINESTE M.-D., LECONTE P., LE NY J.-F., POSTEL J. ET REUCHLIN M.. *Dictionnaire fondamental de la psychologie*. Paris : Larousse, 1997, p. 583

- L'ADOLESCENCE

L'adolescence est le début de la remise en question de son identité. Cette dernière ne représentant pas « *la somme des identifications* » (idem, page 11), il faut effectuer un tri entre ce que les parents ont transmis et ce que nous sommes réellement. Ce travail est possible entre autre grâce à la diminution de la relation asymétrique qui liait les parents à l'enfant depuis la naissance.

De plus, le jeune va se rapprocher des groupes de pairs, ce qui lui permettra de découvrir de nouveaux idéaux, de nouvelles valeurs. Cette ouverture que lui offre l'élargissement de ses contacts avec le monde extérieur va lui donner la possibilité de comparer et de choisir les idées, valeurs, normes auxquelles il souhaite adhérer. C'est à ce moment-là qu'il abandonne certaines identifications pour en choisir d'autres lui permettant de créer des projets d'avenir lui correspondant au plus près et de s'éloigner de ceux des adultes. Mais pour cela, il est important que l'adolescent soit indépendant, qu'il ait une certaine conscience de soi, une autonomie physique, le langage, etc. Sans quoi, il ne peut pas mettre en place ses projets.

Erikson donne beaucoup d'importance à la crise de l'adolescence. Pour lui, c'est à ce moment-là que l'identification disparaît pour laisser place à l'identité. Cette crise pour l'adolescent consiste à faire des choix pour son avenir que ça soit sur le plan professionnel, idéologique et sexuel (Erikson, 1972, p. 141).

Si les choix effectués sont cohérents avec l'image que le jeune a de lui-même, il en sortira avec une impression d'unité. Par contre, si les choix effectués ne correspondent pas aux représentations que l'adolescent a de lui, le résultat final ne lui sera pas satisfaisant et il en gardera une impression de confusion.

Il est également important que la crise de l'adolescence soit bien négociée (idem, p. 147). Car sans cela, le passage à la vie adulte ne pourra pas être abordé d'une bonne manière.

Marcia²¹ identifie aussi plusieurs statuts identitaires qui pourraient ressortir à l'adolescence. Tout d'abord pour un adolescent qui n'a pas encore fait ses choix et qui n'a pas traversé la crise, elle dit qu'il est dans une identité diffuse. Lorsqu'il est en train de faire ses choix et qu'il est en pleine crise, le statut identitaire est moratoire. Le jeune peut avoir à faire des choix, sans qu'il y ait eu réellement de crise. Cela est souvent dû au fait que les choix ont été donnés par l'entourage. Dans ce cas, Marcia parle d'identité héritée. La dernière identité est l'identité réalisée. L'adolescent a fait ses choix et la crise a été traversée.

L'adolescence serait donc réellement un tournant pour le développement de l'identité. Mais pour reprendre les explications de Kaufmann partagées plus haut, si le groupe d'appartenance est exclusif, il sera difficile pour l'enfant devenu adolescent de s'affirmer.

²¹ MANCO Altay A. *Processus identitaire et intégration : Approche psychosociale des jeunes issus de l'immigration*. Paris : L'Harmattan, 2006. p. 117-118

- L'ADULTE

Si la crise d'adolescence est bien négociée, le jeune deviendra un acteur social qui ose s'affirmer. Ce n'est pas pour autant qu'il cessera de construire son identité. La vie d'un adulte est ponctuée d'évènements, tels que mariage, naissance, décès, etc., qui lui permettront d'évoluer encore et toujours.

2.1.1.8. L'IDENTITÉ : UN DÉVELOPPEMENT QUI NE CESSE JAMAIS

Les diverses lectures effectuées et citées dans le chapitre ci-dessus ont démontré que l'identité n'est pas un sentiment qui se construit sans obstacles durant l'enfance et qui se fige l'adolescence passée. Au contraire, cette construction s'effectue au travers de crises et de ruptures. L'enfant et l'adolescent doivent s'adapter aux transformations biologiques. Mais ils doivent également se socialiser ce qui n'est pas acquis dès le départ, étant donné que le bébé naît sans l'intelligence et la capacité de communiquer. De plus, tous les événements importants, comme un mariage, un décès, une grossesse, etc. peuvent modifier l'identité d'une personne. Elle se construit progressivement depuis la conception, comme vu avec la théorie de la psychogénéalogie, pour aboutir sur une réelle crise à l'adolescence et ensuite acquérir une certaine stabilité, qui peut être remise en question par divers événements. Tout ne se joue donc pas durant l'enfance.

Le monde extérieur, les groupes d'appartenance tiennent une place importante dans cette construction. Dans un premier temps, le bébé et l'enfant s'identifient à sa famille, ensuite ils élargissent leurs modèles grâce à l'école et aux loisirs. A l'adolescence apparaissent plus fortement les groupes de pairs. Une fois adulte, l'être humain reste en contact avec le monde extérieur et n'est pas totalement hermétique aux influences que ce lien lui apporte. Parallèlement et comme étudié dans le chapitre traitant de l'identité sociale, le groupe, de par sa présence, peut inhiber l'identité personnelle de l'être humain. Cela serait représenté par une incapacité de l'adolescent à trier les identifications et à faire un choix entre ce qu'il aimerait pour son futur et ce que le groupe souhaite pour lui. Ce phénomène a été appelé précédemment la dépersonnalisation et est nécessaire. Mais lorsque l'influence devient trop importante, l'être humain se « perd ». Il existe donc un lien, un va-et-vient permanent entre la personne même et le groupe, les besoins personnels de l'individu et les influences sociales, l'identité personnelle et l'identité sociale. Le plus difficile est de trouver le juste milieu.

Le développement identitaire est un sujet très vaste. C'est un processus mais aussi des choix et des trajectoires de vie. Il m'est impossible de reprendre toutes les théories qui l'étudient.

En conclusion, je souhaite reprendre les mots de Claude Halmos²² qui donne sa définition de devenir grand : *« ce n'est pas seulement devenir une personne « grande ». C'est devenir une « grande personne » et, qui plus est, une personne « civilisée ». C'est-à-dire un être dont l'état atteste qu'il a pu, au cours de son développement, déployer pleinement les potentialités que lui octroyait sa condition d'humain : penser, parler, acquérir des*

²² HALMOS, Claude. *Grandir : Les étapes de la construction de l'enfant, le rôle des parents*. Fayard, 2009. p. 11

connaissances, éprouver des émotions, faire preuve de sensibilité à l'égard de ses semblables (et notamment de leur souffrance), nouer des relations, aimer. Un être capable d'accepter les lois humaines et de s'y soumettre pour vivre en harmonie aussi bien avec lui-même qu'avec les autres ».

2.1.2. LA FAMILLE

Tout au long du chapitre de l'identité, le mot « famille » est régulièrement cité. La construction de l'identité débute dès la conception. La conception est le point de départ de la vie de tout être humain. Chaque individu est conçu à un endroit, un jour et une heure précise. Dès ce moment, une famille lui est donnée.

2.1.2.1. DÉFINITIONS

La famille est une notion très vaste. Les quelques définitions proposées ci-dessous le montreront. Mais elles permettront également de faire ressortir des points essentiels qui seront traités dans la suite de ce concept.

Le Petit Larousse 2010 donne deux définitions différentes. La première au sens restreint dit que la famille est un « *ensemble formé par le père, la mère (ou l'un des deux) et les enfants* ». Dans un sens plus large, la famille est un « *ensemble de personnes qui ont des liens de parenté par le sang ou par alliance* ». Dans cette deuxième définition, le dictionnaire inclut également les grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines, etc. (2009, p. 408).

Dans « *La famille en héritage* », les auteurs définissent la famille « *d'abord comme un système vivant regroupant des personnes sur deux générations, unies par des liens de filiation (généralement par des liens de sang)* »²³. Deux critères non cités dans le Petit Larousse sont inclus dans cette définition : le système vivant, qui est une notion qui sera reprise ultérieurement, et la présence de « deux générations ». Pour eux, un couple sans enfant ne serait donc pas une famille.

Quant à Yvonne Castellan, elle propose la définition suivante : « *une famille peut être définie comme une réunion d'individus unis par les liens du sang, vivant sous le même toit ou dans un même ensemble d'habitation, dans une communauté de services* »²⁴.

Dans son livre, Marie Anaut propose deux définitions : la famille est « *un groupe social caractérisé par la résidence commune et la coopération d'adultes des deux sexes et des enfants qu'ils ont engendrés ou adoptés, on la désigne aussi la famille nucléaire* »²⁵, mais aussi et d'une façon plus élargie « *la famille réfère à un groupe de personnes vivantes ou décédées, habitant ou non ensemble et reliées par des liens biologiques, sociologiques, affectifs ou légaux* » (idem, p. 16). Dans la deuxième définition proposée, Marie Anaut parle

²³ JEREMIC Zorica et VINOIS Patrick. *La famille en héritage : comprendre les liens entre générations*. Larousse, 2008, p. 17

²⁴ CASTELLAN Yvonne. *La famille*. Paris : Presses universitaires de France, 3^{ème} édition mise à jour, 1991, p. 3

²⁵ ANAUT Marie. *Soigner la famille*. Paris : Armand Colin, 2005. p. 16

de liens biologiques, sociologiques et affectifs ou légaux. Ces aspects seront également traités dans la suite de ce travail.

En sociologie, deux termes sont utilisés concernant les familles : le ménage et le groupe domestique. Pour reprendre les mots de Martine Segalen : « *Le ménage est constitué du père et de la mère et des enfants. Certains groupes domestiques sont uniquement constitués d'un ménage. D'autres peuvent comprendre plusieurs ménages, soit plusieurs couples mariés qui ont entre eux (ou non) des liens de filiation (parents âgés, enfants mariés) ou de collatéralité (couples de frères et sœurs mariés)* »²⁶.

La définition de la famille est complexe et peut englober toutes les informations citées dans les définitions ci-dessus, c'est-à-dire : la famille est un système, une réunion d'individus vivants ou décédés habitant sous le même toit ou non. Ces personnes sont liées par un lien de filiation ou de collatéralité et un lien biologique, sociologique, affectif ou légal. La notion de génération est également présente.

Ces divers aspects seront traités dans la suite de ce travail. Mais avant cela, quelques repères historiques et un état des lieux des familles contemporaines seront donnés.

2.1.2.2. UN PEU D'HISTOIRE

La famille a beaucoup évolué de siècle en siècle. Quelques notions sur l'histoire de la famille depuis le XVI^e siècle peuvent aider à comprendre l'évolution de la place de l'enfant au sein de la famille. Pour cela, je me suis référée au livre de Philippe Ariès²⁷. Les précisions sur les dernières décennies sont quant à elles tirées de la conférence de Guy Ausloos²⁸.

Au XVI^e siècle, l'enfant est considéré comme un objet et non pas comme un sujet. Les enfants sont des adultes en miniature. L'enfant travaillait dès son plus jeune âge et la famille ne s'y attachait pas. Au contraire le détachement était très fort. Il n'y avait pas de moyens de contraception, ce qui impliquait donc beaucoup de grossesses et naissances. De plus la mortalité infantile était très élevée. C'est pourquoi les parents n'allaient pas à l'enterrement de leurs enfants et que, dans les milieux bourgeois, ils confiaient leur progéniture à une nourrice.

En 1762, Rousseau écrit l'Emile dans lequel il fait une apologie sur l'enfant. Il y montre l'importance du respect de l'enfant dans l'éducation. L'interdiction d'employer des enfants de moins de huit ans en France apparaît en 1841. C'est également durant cette période que le terme bébé va naître.

En 1881, l'instruction primaire devient obligatoire. Mais ce n'est qu'en 1959 que la formation scolaire obligatoire se prolonge jusqu'à l'âge de 16 ans. Et c'est dans les années 70, que la

²⁶ SEGALEN Martine. *Sociologie de la famille*. Paris : A. Colin, 3^{ème} édition revue et augmentée, 1993 p.35

²⁷ ARIES Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. Paris : Ed. du Seuil, 1973

²⁸ AUSLOOS, Guy. *Parents : un métier pour lequel il n'y pas de formation*. Aula du Lycée-Collège des Creusets, le 5 octobre 2009. Conférence organisée par Cité Printemps.

puissance paternelle fait place à l'autorité parentale donnant la famille contemporaine. En ce qui concerne ces dernières décennies, Guy Ausloos apporte les précisions suivantes :

- *« Les années 30 : la discipline est très présente. Il y a beaucoup de distance entre les pères et leurs enfants »*
- *Les années 50 : La guerre est passée. La discipline est toujours bien présente. Un certain nombre de père se sont absentés et désormais ils reviennent gentiment. La mère, quant à elle, est toujours proche.*
- *Les années 70 : Nous sommes post-68. Il est interdit d'interdire. Il y a une libération à des tas de niveaux qui implique toute une révolution dans la façon de vivre et aussi avec les enfants.*
- *Les années 90 : Le droit des enfants apparaît, ainsi que l'égalité. On parle aussi de l'enfant roi.*
- *Les années 2000 : Maurice Nanchen plaide le retour de l'autorité, ce qui n'est pas toujours bien vu. Pourtant l'autorité signifie mettre des limites, ce qui n'est pas comparable à l'autoritarisme qui veut dire abuser de l'autorité. C'est l'abus qui n'est pas juste. »*

Ce bref résumé montre que la notion de famille n'a pas été déterminée un jour, afin de rester inchangée à jamais. Au contraire, elle évolue avec la société. Cette remarque me semble importante, car ce qui est dit dans la suite de ce travail concerne l'époque actuelle.

2.1.2.3. LES FAMILLES CONTEMPORAINES

Les divorces ont fortement augmenté ces dernières années. Cela a créé des familles monoparentales. Ces familles ont toujours existé. En effet, l'un des deux parents pouvait décéder. L'autre se retrouvait seul avec ses enfants. Mais au jour d'aujourd'hui, ces familles ont la particularité que les enfants ont toujours leurs deux parents. Ces derniers ne vivent plus sous le même toit. Cela peut impliquer la création de familles dites recomposées. L'un des parents, ou parfois même les deux, rencontre une nouvelle personne qui va devenir son nouveau conjoint ou conjointe.

Ces situations sont particulières mais de plus en plus présentes dans la société. Elles engendrent de nouvelles questions et de nouvelles problématiques. Quelle est la place du beau-père ou de la belle-mère ? Comment gérer la venue d'un demi-frère ou une demi-sœur ? Quelle place laisser aux parents biologiques n'ayant que des droits de visite ? Dans certaines situations, aucun problème ne se pose. Tandis que dans d'autres, l'enfant est directement touché.

Je ne souhaite pas approfondir ce thème et proposer des solutions, car il n'est pas le centre d'intérêt de ce travail de mémoire. J'ai toutefois souhaité amener cet apport pour ne pas oublier que la société ne cesse d'évoluer. En tant que travailleur social, je dois tenir compte des changements au sein de la famille.

2.1.2.4. LA FAMILLE : UN SYSTÈME, UN GROUPE

La famille évolue peut-être mais reste un lieu particulier. Dans les définitions citées plus haut, elle était décrite comme système ouvert ou réunion d'individus. Pour saisir le fonctionnement qui existe au sein de cet univers, je pense qu'il est nécessaire de s'arrêter un instant sur cet aspect. Pour mieux le comprendre, j'ai choisi d'approfondir deux théories : l'approche systémique et la psychologie sociale.

- UN SYSTÈME

L'approche systémique définit la famille comme un système ouvert. Pour l'école de Palo Alto et ses chercheurs, un système est « *un ensemble d'éléments en interaction tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres* »²⁹. Deux critères ressortent de cette définition : celui de l'interaction et celui de l'influence réciproque. Pour qu'il y ait interaction et influence, il faut que les membres d'une même famille communiquent. Selon un des présupposés de la PNL, « *on ne peut pas ne pas communiquer !* »³⁰, que ça soit par le verbal ou le non-verbal. Ce présupposé prend ses origines dans l'école de Palo Alto qui a créé l'approche systémique. Il existe donc interactions et influences au sein d'une famille.

Ce système se situe dans un contexte, dont la définition est « *l'ensemble des éléments du milieu dont les attributs affectent le système ou qui sont affectés par lui* » (Marc et Picard, 2000, p. 23). Les êtres humains vivent dans une société, un pays qui a ses propres traditions, ses propres valeurs, sa propre manière de fonctionner. Quoi qu'il fasse l'être humain est en contact avec cet environnement. Il existe donc un lien permanent entre les humains et l'environnement. De plus, l'homme doit se plier à certaines exigences du pays où il vit telles que payer sa prime de caisse maladie, ses cotisations AVS, etc. Les chercheurs de Palo Alto sont arrivés à la conclusion que le système humain est un système ouvert à cause de cette interaction.

Cette approche implique que la famille a des caractéristiques spécifiques aux systèmes ouverts :

- le principe de totalité : « *Le corollaire de cette notion de totalité est qu'un système ne peut être réductible à la somme de ses éléments* » (idem, p. 24) et un autre corollaire est : « *on ne peut procéder à une approche linéaire et unilatérale de l'interaction (comme action d'une personne sur une autre personne)* » (idem, p. 25).
- le principe de rétroaction : Une interaction réciproque existe entre les éléments d'un système.
- le principe d'homéostasie : « *C'est le caractère d'un système auto-régulé ; un tel système réagit à toute perturbation d'origine interne ou provenant de l'environnement par une série de mécanismes régulateurs qui ramènent l'ensemble à son état initial...*

²⁹ MARC Edmond et PICARD Dominique. *L'école de Palo Alto : un nouveau regard sur les relations humaines*. Paris : Editions Retz, 2000, p. 21

³⁰ GRAU Christiane. *Pour aider à mieux vivre : Les outils de la PNL au service de la relation d'aide*. Grand-Lancy : Editions Jouvence, 1996. p.57

et les normes, les règles, les coutumes, transmises notamment par l'éducation, jouent un rôle comparable aux régulations biologiques » (idem, p. 26). Les règles implicites et tacitement respectées existent et sont garantes de l'équilibre familial.

- le principe d'équifinalité : Il est important de mettre l'accent sur la structure actuelle du système et non pas sur son historique. « *Le système est à lui seul sa meilleure explication* » (idem, p. 27).

Dans leur définition de la famille, Jeremic Zoric et Vinois Patrick parle de système « vivant ». Il est vrai que la théorie des systèmes ne s'applique pas uniquement aux groupes d'individus. Mais en ce qui concerne le système de la famille, les éléments en interaction sont les êtres humains. Les êtres humains étant des êtres vivants, la famille est donc un système vivant comme ils le relèvent.

- UN GROUPE

Dans le même ordre d'idée mais se référant à la psychologie sociale, Yvonne Castellan présente la famille comme une réunion d'individus (Castellan, 1991, p. 3). Une réunion signifiant « *action de réunir des personnes, fait de se rassembler ; assemblée* » (Petit Larousse 2010, 2009, p. 887). Ce mot peut être assimilé à un groupement. Il me semble opportun de s'attarder sur la notion de groupe en psychologie sociale.

« *Un groupe peut être défini comme deux personnes ou plus qui vont, pendant un temps, interagir, s'influencer mutuellement et se percevoir comme un « nous »*³¹ ». Mais il est également important que la réunion d'individus réponde aux conditions suivantes : «

- *la présence de relations interpersonnelles : les individus communiquent personnellement avec les autres membres*
- *la poursuite d'un but commun : l'intérêt de chacun se confond avec l'intérêt du groupe*
- *l'influence réciproque : il y a interdépendance entre les membres du groupe*
- *la mise en place d'une organisation : chaque membre a son rôle ou son statut, les valeurs et les normes de groupe se créent. »*

Dans le livre « *Le groupe en psychologie sociale* », les auteurs écrivent au sujet de la famille que « *naître, c'est se retrouver membre d'un groupe qu'on n'a pas choisi, qui lui-même s'inscrit dans un contexte social et culturel particulier qui détermine ses conditions d'existence, spécifie sa place par rapport à d'autres groupes sociaux et propose un certain nombre de valeurs et de modèles qui orientent ses conduites* »³². Je retrouve ici la notion d'organisation.

En ce qui concerne la relation interpersonnelle, je ne peux pas rejeter la présence d'une communication entre un enfant et ses parents. Il suffit d'observer les premiers mois de la vie de l'enfant durant lesquels celui-ci est totalement dépendant de ses parents. La

³¹ Psychologie sociale. *Concept de groupe*. [En ligne] Adresse URL : http://www.psychologie-sociale.com/index.php?option=com_content&task=view&id=249&Itemid=94

³² AEBISCHER Verena & OBERLE Dominique. *Le groupe en psychologie sociale*. Paris : Dunod, 2007, 3^{ème} édition revue et augmentée. p. 37

communication est nécessaire à la survie du bébé, même si c'est une communication non-verbale étant donné que le bébé ne parle pas.

Je peux également affirmer qu'il existe une influence réciproque. Un enfant est un chamboulement lorsqu'il arrive dans la vie d'un couple. Leur vie complète est influencée par ce nouveau membre que ça soit en positif ou en négatif. Et l'enfant est également influencé par ses parents, rien que par l'éducation que ces derniers lui donnent tout au long de l'enfance.

Pour finir, nous retrouvons dans toute famille un but commun. Un exemple peut être de permettre à l'enfant de devenir adulte. Ce but peut différer d'une famille à l'autre.

La famille peut donc être considérée comme un groupe à part entière. Un groupe toutefois très spécifique et complexe, car il assimile des personnes d'âges très différents sur une durée relativement longue.

Il est intéressant ici de remarquer comme cette notion de groupe est très proche de celle de système. En effet, tous deux regroupent des êtres humains parmi lesquels il existe des interactions, des influences, une certaine organisation qui se fait au travers de règles, normes, valeurs, etc. Et le dernier point caractéristique du groupe est la poursuite d'un but commun qui peut se retrouver dans l'approche systémique au travers du principe d'homéostasie, c'est-à-dire garder un équilibre, un état initial.

2.1.2.5. LE LIEN FAMILIAL

Comme vu ci-dessus, pour qu'il y ait un groupe, il faut un but commun qui lie les membres d'une même famille. Ce lien est appelé couramment « le lien familial ». La famille étant la réunion de deux générations : parents et enfants, le lien apparaît dès la naissance du premier enfant. Trois approches théoriques vont être citées ci-dessous : l'approche systémique, la psychologie sociale, la psychanalyse.

- L'ESPACE DU POSSIBLE

Annig Segers-Laurent³³, participante au groupe de formation et de recherche en thérapies systémiques, parle d'espace, car le lien familial commence par un espace géographique qui pourrait être délimité par le foyer familial, la maison. Mais un autre cadre est également donné à ce groupe au travers des rêves, espoirs, valeurs, idéaux, mythes, etc. qu'apporte chaque parent à sa famille. Cela signifie que lorsqu'un homme et une femme se rencontrent et qu'ensemble ils souhaitent fonder une famille, il y a la rencontre de différentes idées, valeurs, règles, rituels, mythes, etc. qui trouvent leur fondement dans leur famille d'origine. Après une négociation consciente ou inconsciente, certains éléments seront gardés par le couple, d'autres seront rejetés et pour finir de nouveaux éléments seront créés.

³³ SEGERS-LAURENT Annig. *La famille : un lieu d'ancrage, temps de passage*. Thérapie familiale : Revue internationale d'associations francophones, 1997, Vol XVIII, no 2, p. 129

Ces éléments « *tendent vers un équilibre dynamique circulaire et délimitent une sorte de cadre, semblable au cadre d'un tableau* ». A l'intérieur de ce cadre se crée un « *espace de possible* ». Cet espace serait « *le siège des fonctions occupées par chacun des membres du système et donc, le lieu des relations à travers lesquelles se vivent toutes les émotions* ». Le schéma proposé par cette participante, se présente comme suit :

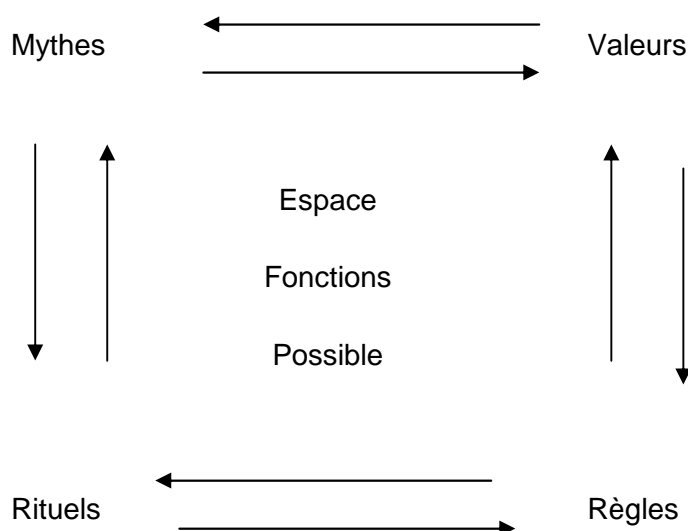


Figure 1 : Schéma du cadre formant l'espace du possible

Sur ce schéma, l'espace de possible est imbriqué dans le cadre, le lien familial. Il y serait donc dépendant. Le cadre peut être très différent d'une famille à l'autre, c'est-à-dire que dans certaines familles une grande rigidité peut apparaître. A l'inverse, il peut exister un cadre très étanche à l'environnement, car comme dit dans la théorie expliquée plus haut, le groupe, le système, se situe dans un contexte, un environnement, avec lequel il est en constante interaction. L'espace et les possibilités qui y sont offertes pour le développement personnel et relationnel dépendront donc de la qualité du cadre qui est transmis à l'enfant au travers de l'éducation.

Marguerite Charazac-Brunel va jusqu'à dire que « *l'enfant, pris dans une éducation figée, normalisée, est un petit adulte qui ne grandira peut-être jamais* »³⁴. Elle n'insinue pas que le cadre soit mauvais pour l'enfant. Au contraire, cela est très important. Mais l'enfant est un petit être humain vivant, naturel, dynamique et en plein apprentissage. Tout au long des découvertes qu'il fera, il attaquera le cadre familial que ça soit au travers de ses questions, de ses agissements ou des ses chagrins, etc. Cela s'accroît lors de moments clés du développement comme l'adolescence. Le lien familial n'est pas un lien figé, mais un lien qui

³⁴ CHARAZAC-BRUNEL, Marguerite. *Les métamorphoses du lien : Le corps, entre violence et tendresse*. In : EID Georges (dir). *La famille, le lien et la norme : Acte du colloque de l'Institut des Sciences de la Famille Université Catholique de Lyon les 10 et 11 mai 1996*. Paris : Editions l'Harmattan, 1997, p. 198

évolue au travers de crises. Si les parents interdisent à leurs enfants toutes questions, toute spontanéité, toutes émotions divergentes de ce qu'ils pensent et ressentent, ceux-ci seront pris dans un cadre rigide. Et pour reprendre les mots de l'auteur, « *le cadre rigide risque de faire mourir le lien dans un espace clos où la respiration est impossible* » (idem, p. 196). Le lien familial n'est donc pas figé mais il évolue tout au long des expériences. Pour qu'il y ait évolution, il faut dans un premier temps du mouvement. Cela implique que par moment le cadre est totalement désorganisé et qu'ensuite il retrouve un équilibre. Selon l'approche systémique, ce phénomène répond au principe d'homéostasie (caractère d'un système auto-régulé). Au moment où il y a une désorganisation due à une perturbation d'origine interne ou externe (environnement), la famille utilisera des mécanismes régulateurs, afin de retrouver un équilibre.

Pour reprendre ce qui a été dit ci-dessus, le lien familial commence à se créer dès l'annonce d'un heureux événement et s'origine dans les générations passées, dans le vécu des parents. Il apparaît à la naissance de l'enfant. Il évolue au fil des expériences et sert d'organisateur au sein de la famille.

- L'APPAREIL PSYCHIQUE GROUPAL

La psychologie sociale reprend les termes de René Kaës, psychanalyste. Elle dit que le lien familial existe grâce à un appareil psychique groupal.

D'après Verena Aebischer et Dominique Oberlé pour que le groupe existe, il faut un « *appareil psychique groupal* »³⁵. Cet appareil désigne les constructions imaginaires communes des membres d'un groupe. Il s'agirait du corps du groupe sans quoi le groupe n'existerait pas. Mais qu'est-ce que réellement cet appareil psychique groupal?

Yvonne Castellan³⁶ explique dans son livre que l'appareil psychique groupal permet d'unir les membres d'un groupe sous un même mythe, appelé aussi thème. Il est le corps d'un groupe et nous avons vu précédemment que la famille est un groupe. Elle a donc forcément des thèmes rassembleurs. En voici quelques exemples :

- l'illusion groupale : il faut se rendre service, vivre en communauté, partager sa vie avec tout le monde, ne pas cacher ses problèmes. Il n'y a personne de défavorisé
- un idéal missionnaire : il faut aider les autres et penser aux autres
- l'harmonie familiale : les enfants sont gentils, ont bon caractère et sont gâtés. La famille est très grande, parents, enfants, grands-parents, parrain, marraine, tante,...
- etc.

³⁵ AEBISCHER Verena & OBERLE Dominique. *Le groupe en psychologie sociale*. Paris : Dunod, 2007, 3^{ème} édition, revue et augmentée. p. 29

³⁶ CASTELLAN Yvonne. *Psychologie de la famille*. Toulouse : Editions Privat, 1993, p. 38 à 46

Robert Neuburger³⁷ dit que les mythes familiaux permettent de donner vie au groupe, de le faire exister et d'unifier les membres. Ils sont la naissance d'un groupe, d'une famille, et sont nécessaires à la création du groupe familial. Ils donnent aux membres un sentiment d'appartenance. Les mythes sont des histoires revisitées pour créer une identité de groupe et maintenir les liens entre les membres. Ils représentent les normes, les valeurs, les idéaux de la famille d'origine. Les mythes familiaux ont trois objectifs : indiquer le destin individuel de chaque membre, indiquer les comportements à adopter avec les autres membres de la famille et indiquer comment penser et agir face aux personnes extérieures au groupe familial. Le mythe unificateur est la colonne vertébrale de l'identité familiale. Grâce à ces mythes, l'enfant peut s'identifier à la famille et par là-même se l'approprier.

Certains thèmes peuvent toutefois exclure un membre de la famille et avoir donc des conséquences négatives. Prenons le cas de ces familles où tous les enfants louent ou construisent leur logement à proximité de leurs parents, car le mythe fondateur est l'illusion groupale : « il faut vivre en communauté ». L'enfant qui décidera de mettre plus de distance entre ses parents et lui que ce qui est permis par le mythe risque de se faire rejeter. Un autre exemple de règle à suivre pouvant créer des difficultés est donné ici par Louise Bellemare³⁸ : Il existe au sein de la famille de Jean une règle « *On ne parle jamais au père de ce qui ne va pas* ». Suite à un changement d'emploi du père, toute la famille a dû déménager et à cause de cette nouvelle place de travail, le père est beaucoup moins présent. Cette nouvelle situation le satisfait pleinement. Mais cela n'est pas le cas des autres membres de la famille. Ni les enfants, ni la femme n'ont pu exprimer leur mécontentement et cela engendre beaucoup de tension qui, dans ce cas, se termine par la tentative de suicide d'un des enfants.

- L'IDEOLOGIE FAMILIALE

Partant également de la théorie de René Kaës, Françoise Aubertel³⁹ utilise un autre terme que mythe, celui « *d'idéologie familiale* ». Malgré cette différence de nomination, la théorie liée autour de ce mot est comparable à celle du mythe.

L'idéologie familiale est ce qui régit l'organisation de la famille, les valeurs, les rituels, le maintien des souvenirs, etc. La préservation du groupe familial ressort très fortement comme objectif de l'idéologie. L'idéologie plane sur la famille. Elle n'est pas toujours au premier plan, mais reste présente en fond.

L'auteur rajoute que « *l'idéologie familiale est historique, c'est une manière d'être ensemble, de penser et de transmettre, qui se construit, se maintient et se modifie au fil du devenir des familles, évolue à chaque génération, en s'enrichissant ou en se rigidifiant, en enveloppant et accompagnant chaque nouvelle cellule. C'est une culture groupale, qui engage ceux qui en sont membres dans un lien très complexe, articulant les aspirations conscientes et*

³⁷ NEUBURGER, Robert. *Les familles qui ont la tête à l'envers : revivre après un traumatisme familial*. Paris : Odile Jacob, 2005. p. 187

³⁸ BELLEMARE, Louise. *L'approche systémique : une histoire de familles*. In : Revue québécoise de psychologie, 2000, vol 21, no 1. [En ligne]. Adresse URL : http://www.rqpsy.qc.ca/ARTICLE/V21/21_1_075.pdf (consulté le 25.02.2010)

³⁹ AUBERTEL, Françoise. Censure, idéologie, transmission et liens familiaux. In : LEMAIRE Jean-George et al. *L'inconscient dans la famille*. Paris : Dunod, 2007

inconscientes individuelles et familiales dans des mouvements en gigogne (aspect contenant) et aussi en spirales (aspect évolutif). Nous baignons dans l'idéologie de notre famille bien avant d'accéder à une subjectivité construite, c'est ce qui fait de l'idéologie un des matériaux fondateurs de notre psychisme » (p. 149 et 150).

Lorsque les angoisses apparaissent et que la personne seule ne peut s'en sortir, il est sécurisant de retourner à quelque chose de commun, à ses origines, d'avoir un endroit où s'appuyer (la famille). Et cela au péril de l'acquisition de l'autonomie psychique. Cet appui sur la famille avait déjà eu lieu lors de l'enfance. En effet, l'enfant en grandissant va à la découverte de l'inconnu, mais pour que l'évolution se passe en toute sécurité, il aura besoin de sentir sa famille auprès de lui et de pouvoir s'y réfugier en cas de peur, d'échec ou de tout événement pouvant le déstabiliser. C'est sécurisant pour lui, car il connaît le fonctionnement, les idées, etc.

Ce cadre posé par l'idéologie de la famille a deux fonctions : Il permet de créer une « *enveloppe familiale* », une membrane qui protège les individus de la famille. Il offre aussi une sécurité de base et une activité de pare-excitations (amortisseur de tensions).

L'idéologie familiale est importante pour préserver l'unité de la famille. Mais lorsqu'il devient trop important, il ne laisse plus de place à l'individuation. Un conflit peut donc apparaître entre la perpétuation et préservation de la famille et les intérêts individuels des membres. Il faut donc trouver un bon équilibre entre fonctionnement groupal et fonctionnement individuel. Cet aspect était déjà ressorti dans le concept de l'identité, lorsque je parlais de « *dépersonnalisation* ».

L'idéologie est une organisation qui défend les membres de la famille en proposant un lieu de sécurité, un lieu de dépôt, un cadre contenant,... Mais sa fonction ne s'arrête pas là. Elle distribue également les rôles, places et statuts de chaque membre de la famille (porter haut la bannière de la famille, perpétuer une tradition, un métier, gardien de l'homéostasie, gestionnaire des conflits, remplaçant d'un parent mort,...). La diction des places, rôles et statuts permet de garder un équilibre et d'assurer une prévisibilité des événements. En échange de cet équilibre et cela dans certaines familles, une charge très lourde peut être portée par un des membres et cela au point d'empêcher l'évolution individuelle de celui-ci. Je pense ici à la maltraitance ou l'inceste.

- LE LIEN FAMILIAL : LA CREATION D'UN GROUPE PARTICULIER

Que j'aborde le lien familial par l'analyse systémique, par la psychologie sociale ou par la psychanalyse, j'arrive toujours à la même explication : le lien familial est ce qui permet d'avoir un esprit de famille commun, sans quoi le groupe familial ne peut pas exister. Ce lien est constitué de valeurs, rituels, règles, normes, etc. Il est nécessaire au développement de l'enfant, détermine les places, rôles et statuts de chacun.

Mais pour se reconnaître membre d'une famille, il faut d'abord se reconnaître fils ou fille d'un père ou d'une mère.

2.1.2.6. LE LIEN DE FILIATION

Le lien de filiation est partie intégrante du lien familial. Pour reprendre des termes de la systémique, il est un sous-système de la famille. En psychologie sociale, le lien de filiation est un sous-groupe au groupe de la famille.

- DÉFINITIONS

Diverses définitions peuvent être données sur la filiation :

Belmadjoub, Duval et Mazet, cités par Marie Anaut, définissent en 1994 la filiation comme *« un processus par lequel un individu se reconnaît comme appartenant à une lignée et peut donc se situer par rapport à celle-ci, par rapport à ses ascendants, dans un réseau de parenté »* (2005, p. 48).

Verdier Pierre, cité également par Marie Anaut dit que *« la filiation désigne la place du sujet dans la chaîne générationnelle et conditionne sa projection dans l'avenir, ce qui permet de dépasser l'angoisse de la mort : J'existe parce que j'ai été reconnu par quelqu'un qui avait la qualité pour le faire et ce besoin d'enracinement a comme contrepartie le besoin de continuité »* (idem, p. 52).

Ces deux définitions montrent comme la filiation est liée aux parents et à la famille élargie. Le lien avec les parents, ainsi que la place que cette filiation donne à l'enfant seront des notions reprises ultérieurement. Mais avant cela, il est intéressant d'approfondir les définitions de filiation au travers du point de vue sociologique de Martine Segalen et Agnès Fine.

- FILIATION UNILINÉAIRE ET BILINÉAIRE

La filiation est une notion pouvant varier en fonction des sociétés dans lesquelles nous vivons. Elle est la reconnaissance d'un lien de descendance ou d'ascendance entre individus. La reconnaissance de ce lien peut se faire de différentes manières.

La première est la filiation unilinéaire. La particularité de cette filiation est que l'individu est reconnu comme descendant soit dans la lignée maternelle, soit dans la lignée paternelle. Agnès Fine précise que cette filiation est définie *« par un seul sexe : une seule lignée est reconnue sur les huit qu'unissent un individu à ses arrière-grands-parents »*⁴⁰. Dans le même ordre d'idée, Martine Segalen dit que cette reconnaissance *« s'organise par rapport à un ancêtre commun avec lequel on peut retracer un lien généalogique : c'est le lignage »* (Segalen, 1993, p. 62). Dans ces sociétés, le lignage est important. *« Il détermine entièrement la position sociale d'un individu à l'intérieur de son propre groupe de filiation, et vis-à-vis de ceux qui n'en font pas partie »* (idem, p. 62).

⁴⁰ FINE, Agnès. *Parenté : Liens de sang et liens de cœur*. In : DORTIER Jean-François (dir). *Familles : Permanence et métamorphose*. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 2003 p. 70

Le mode de filiation de l'Europe occidentale est la filiation bilinéaire. Il n'est pas question d'être reconnu soit par la lignée maternelle, soit par la paternelle mais par les deux lignées. Seul le nom de famille fait exception à cette filiation bilinéaire. En Suisse comme en France, l'enfant reçoit le nom de famille de son père. Ce mode de fonctionnement se rapporte plus à une filiation patrilinéaire. En Espagne ou en Ecosse, l'enfant porte le nom des deux parents. En Suisse, une discussion à ce sujet est en cours au niveau du parlement fédéral.

Ces deux différents modes de filiation ont une influence sur le développement de l'enfant. Cela n'est pas la même chose d'être reconnu par ces deux lignées (père et mère) ou par une seule. Prenons uniquement sur les plans matériel et financier : Dans le premier cas l'enfant peut recevoir un héritage venant de ses quatre grands-parents, ce qui n'est pas le cas dans une filiation unilinéaire. Par exemple « *dans les sociétés dites patrilinéaires, les droits liés à la filiation ne passent que par les hommes* » (Fine, 2003, p.70). Je n'aborde pas ici les transmissions inconscientes pouvant influencer le développement.

Pour la suite de ce travail, il est donc important de préciser que je parlerai essentiellement de la filiation bilinéaire, c'est-à-dire celle transmise en Europe occidentale.

- FILIATION AFFECTIVE OU RELATIONNELLE

L'individu ne cesse de se construire de sa conception à sa mort. Et ce sentiment de filiation est présent tout au long de la vie. Il revient en force lors de moments importants tels que le mariage, la naissance d'un enfant, la mort de parent, etc.

La filiation est le premier lien auquel l'enfant est rattaché. Nous naissons tous d'un père et d'une mère, nous sommes tous le fils ou la fille d'un homme et d'une femme. Ce lien, appelé plus couramment lien du sang, implique que nous recevons de nos parents un héritage génétique, un nom, des biens matériels, ainsi que toute une famille.

Cela peut paraître simple de prime abord. Mais prenons le cas d'un enfant adopté. Le lien du sang n'existe pas avec ses parents légaux. Par contre, il porte leur nom de famille, pourra hériter des biens matériels et financiers et sera accueilli par une lignée avec qui il n'est biologiquement pas lié. Pourtant ces enfants adoptés se présentent comme le fils ou la fille de leurs parents légaux et se sentent partie intégrante de leur famille légale. Le lien du sang n'est donc pas une condition obligatoire à la création d'un lien de filiation. Il existe un autre aspect très important dans le sentiment de filiation, celui de la relation, de l'affectif. Cette relation débute avant la naissance lorsque les parents parlent de leur enfant et l'imaginent, se poursuit durant la grossesse, au moment de l'accouchement, puis durant les premiers mois de vie par une dépendance totale du nourrisson à ses parents, durant toute l'enfance par l'éducation, etc. Dans cette relation, il faut rajouter l'amour que les parents portent à leur enfant. Les histoires familiales, une culture, des valeurs sont tout autant de choses transmises aux enfants au travers de ce lien de filiation. C'est cet héritage transmis par les parents qui crée une relation « sociale et affective » permettant à l'enfant de se sentir et de se reconnaître en tant que membre d'une famille particulière.

Grâce à cette reconnaissance, l'enfant marquera son inscription dans cette histoire familiale. Il trouvera également un enracinement dans un passé familial. Prendre une telle place

signifie également avoir des droits, des devoirs mais aussi des interdits. L'exemple plus connu est l'interdit de l'inceste. Verdier Pierre dit « *qu'ainsi être reconnu dans sa double filiation maternelle et paternelle permet de s'affilier à son groupe familial. Mais trouver sa place dans la synchronie familiale (axe familial horizontal) permet aussi de se situer dans la diachronie transgénérationnelle et la généalogie plus large (axe vertical familial), et, par conséquent, dans l'histoire du groupe social (société, culture)...L'individu devient le maillon d'une chaîne générationnelle* » (Anaut, 2005, p. 51).

Se reconnaître comme le fils ou la fille d'un homme et d'une femme est donc une étape importante dans la construction de l'enfant. Ce dernier a besoin d'un passé, d'une origine, sur lesquels s'appuyer. Il y trouvera des informations, des consignes, des explications lui permettant de se créer une identité. Mais il a aussi besoin d'ouverture vers un futur lui permettant d'avancer. Cette ouverture se fait aussi au travers de la chaîne générationnelle « *qui suppose la permutation des places dans le temps : le fils deviendra père* » (idem, p. 51). Cela signifie bien que tôt ou tard, l'enfant deviendra adulte.

Cette reconnaissance de filiation devient peut-être plus difficile pour un enfant adopté, vivant dans une famille recomposée ou naissant après une procréation médicalement assistée. Pour ces cas particuliers, il existe une problématique supplémentaire qui est l'origine biologique et l'origine familiale qui n'existe pas pour les autres enfants. C'est pourquoi ces situations particulières seront abordées comme dernier point dans ce chapitre. Je n'irais pas dans les détails, mais il me semble toutefois important de souligner cette problématique.

- **ADOPTION, FAMILLES RECOMPOSÉES ET PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE**

L'adoption existe depuis des décennies. A l'époque, lorsqu'une mère ou un père se retrouvait veuve ou veuf, il se remariait très souvent ou vivait avec un nouvel homme ou une nouvelle femme. L'enfant se retrouvait donc adopté légalement ou non par ce nouveau membre de la famille. Les familles recomposées existaient déjà, comme expliqué dans le chapitre des familles contemporaines, pas pour les mêmes raisons qu'aujourd'hui. Mais elles étaient beaucoup moins nombreuses.

La grande différence entre les familles recomposées d'autrefois et celles d'aujourd'hui est qu'à l'époque il était rare de vivre dans une famille recomposée avec ses deux parents encore vivants. Le divorce n'était que peu, voir pas du tout, accepté. Les familles recomposées ne pouvaient donc se créer qu'à la suite d'un décès.

Actuellement, les couples décident de divorcer et de reformer des familles chacun de leur côté. Cela complique le sentiment de filiation. Dans ce cas, un enfant peut avoir un père biologique qu'il voit un week-end sur deux mais également un beau-père, qui est le nouveau mari de sa mère, avec qui il vit la majorité de ce temps et qui l'élève. Martine Segalen⁴¹ les différencie en parlant de pères biologiques et de pères sociaux. Dis d'une telle manière, cela peut paraître simple à définir. Mais en pratique, cela peut être plus compliqué pour l'enfant

⁴¹SEGALEN, Martine. *Les nouvelles familles*. In : DORTIER Jean-François (dir). *Familles : Permanence et métamorphose*. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 2003. p. 64-65

impliqué dans la situation. Ce dernier doit pouvoir s'identifier et se sentir appartenir à une famille. Doit-il choisir entre son père biologique et son père social ? Ou peut-il « conjuguer » ces deux « pères » en même temps ? Aucune réponse ne sera donnée ici, mais ces situations sont de plus en plus récurrentes dans la société actuelle.

Un autre phénomène qui n'existait pas autrefois et dont aujourd'hui les gens parlent de plus en plus est la procréation médicalement assistée. Il est important de souligner que dans ces nouvelles technologies, il y a une inhibition totale de l'aspect biologique de la filiation. Il est vrai que je suis arrivée à la conclusion que cette condition biologique n'était pas primordiale au sentiment de filiation. Mais que ça soit dans un cas d'adoption ou de famille recomposée, l'enfant a malgré tout la possibilité de connaître ses origines biologiques. D'ailleurs il est courant qu'un enfant adopté décide de faire des recherches plus approfondies sur son pays d'origine ou même de partir à la recherche de son père et sa mère biologique.

Dans le cas d'une procréation médicalement assistée, cette connaissance et recherche d'origine est plus difficile, voir quasi impossible. Tout est fait pour que les donneurs de spermes ou d'ovules ne soient pas connus des parents légaux et de l'enfant. Le lien biologique est donc inhibé. Pour finir, je soulèverai qu'il existe aussi les mères porteuses, mais dans ce cas la problématique est encore tout autre, car l'enfant a vécu 9 mois avec sa mère biologique.

- LA FILIATION : UNE NOTION COMPLEXE

La filiation est une notion complexe. Comment la définir réellement ? Pouvons-nous tenir compte uniquement de l'aspect biologique ? Ou faut-il plutôt ne tenir compte que de l'aspect affectif ? Ou de la loi définissant et attribuant de manière légale ? La filiation n'est-elle pas au-dessus de ces aspects génétiques et relationnels ?

Pour reprendre les termes d'Agnès Fine, « *nous nous attendons à ce que coïncident filiation et amour, comme devraient toujours coïncider à nos yeux amour et mariage. Mais ce n'est pas toujours le cas. L'anthropologie est là pour nous rappeler que la filiation d'un individu social n'est ni une simple donnée biologique ni le produit de la volonté des individus, mais une institution d'ordre public comme disent les juristes, qu'elle fonde l'identité personnelle, qu'elle ne peut dépendre que d'un seul code reconnu de tous et que nul ne peut la manipuler au gré de ses intérêts ou de ses sentiments* » (1993, p. 75).

2.1.2.7. LES TRANSMISSIONS FAMILIALES

Dans les chapitres ci-dessus, les mots « transmission familiale » ont été cités à plusieurs reprises : transmissions biologiques (couleur de cheveux, couleurs des yeux,...), transmissions matériels (héritage financier, immobilier, ...), transmissions sociales (appartenance à un groupe : la famille) et transmissions psychologiques (valeurs, mythes, croyances,...).

Les transmissions biologiques se font au gré du hasard. Le corps de l'enfant est composé de gènes provenant des parents. Ce ne sont pas les parents qui décident quel gène ils

souhaitent donner à leur progéniture, mais la nature. En ce qui concerne les transmissions matérielles, l'enfant arrive au monde sans sélectionner une famille en fonction de sa richesse et de ses biens. Une nouvelle fois c'est le hasard qui intervient et non pas le fœtus. Il est vrai que certains parents décident de ne pas transmettre tout l'héritage financier à leur enfant. Ils choisissent de profiter de leur argent ou de vendre leur bien immobilier avant leur décès. Au final, après la mort, c'est la loi qui décide de ce qui revient à qui. L'emprise sur cette transmission matérielle est minime.

La première transmission sociale vient du fait que « *nous sommes tous forgés dans un creuset appelé famille* »⁴². Les parents offrent à leur enfant, dès leur naissance, ce premier groupe d'appartenance. Marie-Christine Maillet-Tingaud et Christiane Grau ont écrit « *Au sein de cette famille, ils sont nombreux ceux qui, avant nous, ont tissé le patrimoine familial. Au fil des générations, le groupe familial a minutieusement conservé les apports des uns et des autres : les expériences significatives, les décisions importantes pour l'orientation des lignées, les scénarii ou les styles de vie, les alliances ou les mésalliances, les figures emblématiques, les acquisitions en tous genres, matérielles, culturelles,...* Notre venue fait de nous un héritier : tous ces biens de famille nous sont offerts et nous deviennent accessibles » (2006, p.21). Ce groupe dans lequel s'immisce l'enfant dès sa naissance est donc riche ! Je ne parle pas ici de richesse financière, mais de toutes les autres richesses que peuvent offrir une famille et qui sont citées par Christine Maillet-Tingaud et Christiane Grau.

Les transmissions psychologiques font partie de cette richesse. Dans les chapitres précédents, différentes transmissions psychologiques ont été abordées. Elles passent au travers d'un cadre délimitant l'espace du possible, d'une idéologie familiale ou d'un appareil psychique groupal. Pour reprendre quelques exemples, il y a les valeurs à respecter, les croyances, les règles, les mythes, etc. Elles peuvent se faire de deux manières : consciente ou inconsciente, « *celles qui sont transmises par la parole, et celles qui le sont de façon silencieuse* » (Forward, 2008, p. 188). Suzanne Forward dit également que la famille « *est un réseau complexe d'amour, de jalousie, de fierté, d'angoisse, de joie, de culpabilité – un flux et reflux incessant de toute la gamme des émotions humaines. Ces émotions bouillonnent dans la mer obscure des attitudes, des perceptions et des relations familiales. Et, comme dans la mer, seule une très petite partie des activités familiales est visible de la surface* » (idem, p. 186). En plus d'être communiquée de manière inconsciente, une part de ces transmissions reste cachée. Seule une introspection plus approfondie permet de les découvrir. Très souvent, l'être humain, lors de sa réflexion, s'arrête à la pointe visible de l'iceberg et oublie l'immense rocher encore enfoui dans l'eau.

Chaque être humain reçoit toutes ces transmissions de ses parents. Le lien avec les parents commençant dès la conception de l'enfant, cela signifie qu'un enfant, séparé définitivement de ses parents après sa naissance, a quand même pu recevoir quelque chose d'eux. De plus, il va retrouver une nouvelle famille que ça soit dans une institution ou dans une famille adoptive, ce qui lui permettra de recevoir encore. Il n'est pas possible d'échapper au phénomène de transmission.

⁴² FORWARD, Susan. *Parents toxiques : Comment échapper à leur emprise*. Paris : Nouvelles Editions Marabout, 2008. p. 186

Un enfant n'a pas la capacité de discerner le réel du faux, le mal du bien. Ce sont ses parents qui le lui apprennent. La famille est donc la seule réalité qu'il connaisse et celle en quoi il croit. C'est pour cela qu'elle a une grande influence dans la vie de l'enfant. Les croyances familiales « *déterminent nos perceptions, nos jugements, nos attitudes. Elles sont d'une force étonnante. Elles séparent le bien du mal, ce qui est juste de ce qui ne l'est pas. Elles définissent les relations humaines, les valeurs morales, l'éducation, la sexualité, les choix professionnels, les comportements et les dépenses financières* » (idem, p. 187). Cela peut donner l'impression que l'enfant est prédéfini par la famille et qu'il n'a aucune chance d'être différent de ce que souhaitent ses parents. Mais les paroles de Susan Forward ne signifient pas cela.

Dans le chapitre consacré à l'identité, j'ai pu constater que la famille et surtout les parents tenaient une place importante dans la construction de l'identité de l'enfant. D'abord, l'enfant grandit dans le ventre de sa mère, avant de naître et de vivre pendant plusieurs mois une relation totalement fusionnelle. Ensuite l'enfant reste dépendant de ses parents car il n'est pas encore autonome. Plus tard, il prendra ses parents pour modèle et s'identifiera à eux. Il les imitera. C'est seulement à l'adolescence que l'enfant acquiert une plus grande autonomie et découvre des milieux sans ses parents. C'est d'ailleurs pour cela que c'est à l'adolescence qu'apparaît la remise en question de certaines croyances, valeurs, etc. transmises par sa famille. Je ne peux donc pas rejeter l'influence que la famille a sur la construction de l'identité de l'enfant. Surtout qu'il est important pour un enfant d'être élevé dans un certain cadre, lui donnant des bases morales, des normes, etc. sur lesquelles il peut s'appuyer. Sans cela, l'enfant ne saura jamais à quoi et à qui se fier et se sentira totalement déséquilibré.

Il est nécessaire qu'il y ait des transmissions des parents aux enfants, sans quoi ces derniers n'ont aucun point de repère pour leur avenir. Et il est également important que les parents puissent transmettre tout leur héritage à leur enfant, car ils ont des attentes envers lui. « *La famille concentre toutes ses forces sur cet enfant qui arrive : à travers nous, elle palpite, elle espère, elle se prolonge ; elle nous reçoit comme une aube nouvelle dans laquelle se dessine son propre devenir* » (Maillet-Tingaud et Grau, 2006, p. 21). Elle souhaite que l'enfant prenne part à cette vie de famille et qu'à son tour, il puisse retransmettre tout le patrimoine familial plus loin. Transmettre est un besoin que ressentent très fortement les parents lorsqu'un nouvel enfant naît, car c'est grâce à cela que la famille perdure au fil des ans !

Je souhaite préciser encore qu'il existe deux modes de transmissions familiales : les transmissions intergénérationnelles et les transmissions transgénérationnelles. Cette dernière forme de transmission « *implique des générations à distance, c'est en quelque sorte ce qui traverse les distances* » (Anaut, 2005, p 153). La transmission intergénérationnelle concerne les personnes d'une même famille étant en contact, par exemple la relation parents-enfants. Ces deux formes de transmissions ne se font pas de la même façon. La transmission transgénérationnelle a lieu de manière inconsciente à travers des générations qui ne se côtoient pas. Tandis que la transmission intergénérationnelle est une transmission parlée et pensée entre deux générations directement en contact. Comme vu ci-dessus, elle est constituée d'éléments conscients et le patrimoine transmis est très vaste (les savoirs, les

savoirs faire, les habitudes, les possessions, une lignée généalogique, les histoires de la famille, etc.). Pour qu'il y ait transmission familiale, il est nécessaire qu'il y ait la présence de deux générations, d'où l'importance du sentiment de filiation. Dans ce travail, je vais surtout étudier la transmission intergénérationnelle.

Cette forme de transmission se retrouve dans les histoires, les mythes racontés aux enfants mais également dans l'éducation au travers des prescriptions parentales. Depuis sa naissance, l'enfant s'entend dire « *Fais ceci, tu ne dois pas, il faut, etc.* » et il peut également entendre des phrases telles que « *les hommes ne pleurent pas !, etc.* ». Durant les premières années, il les assimilera sans chercher d'explications à ces diverses informations qu'il reçoit de ses parents. C'est seulement dans un deuxième temps qu'il interrogera ses parents. L'enfant rentre à l'école et il découvre que les enfants ont reçu d'autres prescriptions de leurs parents. Il va se comparer à ses camarades et s'interroger sur les raisons de leurs différences. Cela ne conduit pas l'enfant à rejeter tout ce qui vient de ses parents mais juste à débiter une « première réflexion » qui se poursuivra et s'élaborera de mieux en mieux, plus il grandira.

Tous les enfants, dans n'importe quelle communauté de ce monde, reçoivent cet héritage et se construisent au travers de ces transmissions. Elles sont nécessaires au développement de l'enfant.

2.1.2.8. LA FAMILLE : UNE RÉALITÉ POUR TOUS

Chaque enfant appartient à une famille. Elle n'est pas forcément synonyme de sécurité, de plaisir. Elle peut aussi signifier confusion, exclusion, étouffement,... Quoi qu'il en soit, le groupe familial contient toute une série de rites, d'habitudes, de valeurs, de souvenirs, etc. Les parents attendent de leur progéniture qu'elle soit fidèle à cet héritage familial, ce qui permettra d'assurer la continuité de la famille.

L'enfant, quant à lui, peut y adhérer totalement ou partiellement. Il peut les remettre en question ou non et les transmettra à ses enfants le jour où il en aura ou non. L'enfant peut également renier sa famille. Mais quoi qu'il en soit, il ne peut pas rester de marbre face aux attentes de ses parents. Il devra adopter un comportement que ce soit l'acceptation, le rejet ou autre. Car comme vu dans les chapitres ci-dessus les transmissions sont biologiques, matérielles, sociales et psychologiques. Elles se font de manières conscientes et inconscientes. Il reste en chaque enfant une part de sa famille d'origine qu'il le veuille ou non.

2.1.3. LA FAMILLE ET L'IDENTITÉ

Au travers des deux concepts expliqués ci-dessus, j'ai pu remarquer qu'un lien important existe entre la construction de l'identité et la famille. Dès la naissance, le bébé est immergé dans l'espace particulier qu'est sa famille. La dépendance que l'enfant a durant les premiers mois de sa vie envers ses parents implique que l'environnement n'intervient que peu. L'enfant se retrouve donc dans un groupe plus ou moins fermé dans un premier temps, où sa seule réalité est sa famille.

La famille est alors le premier milieu dans lequel l'enfant se socialise. Elle a sur lui un effet de protection par rapport au monde extérieur.

D'après Lipiansky, la formation de l'identité passe par le langage et plus particulièrement par les paroles venant de la famille. Le langage serait *« un système symbolique par lequel l'identité accède au sens et qui lui assigne une place dans la constellation familiale, dans le milieu social, dans la culture et la stratification de la société globale »* (1992, p. 31-32).

L'accès au langage permet de se projeter et de s'identifier à la famille. Tout être humain a besoin de passer par ces étapes pour devenir adulte. La compréhension de cela est importante pour pouvoir accepter ce qu'on est.

Lipiansky précise que *« cela ne signifie nullement que tout est joué à l'issue de l'enfance. On a déjà vu l'importance des mécanismes d'identification, qui s'affirment notamment au moment de la phase oedipienne mais qui sont toujours actifs par la suite : identification sexuelle ; mais aussi identification aux images idéalisées des parents, des frères et sœurs, des camarades, ou des personnages mythiques ; aux idéaux et aux valeurs de la famille et du groupe social »* (1992, p. 33).

La famille joue donc un rôle essentiel à la formation de l'identité personnelle et sociale. L'enfant y découvre les divers rôles pouvant être adoptés au sein d'un groupe. L'apprentissage de ces rôles commence dès le plus jeune âge, lorsque les parents donnent à manger au nourrisson. Dans ce cadre, l'enfant va commencer à apprendre à agir sur son entourage. Il saura qu'un geste précis va induire une action en retour. La théorie de Piaget montre que cette capacité apparaît très tôt dès l'âge d'environ 8 mois⁴³. L'enfant commence donc rapidement à se socialiser au travers de sa famille. Ce groupe particulier va aussi lui apprendre à s'adapter aux autres. Ces deux aspects sont importants car c'est la base de la communication, de la socialisation et donc de la création de l'identité personnelle et sociale.

2.1.4. AIDE

Le Petit Larousse propose comme définition *« Soutien, apporté par quelqu'un ou quelque chose ; action d'aider quelqu'un »* (2009, p.24). Le mot « soutien » correspond bien à l'idée

⁴³ LAVAL, Virginie. *La psychologie du développement : Modèles et méthodes*. Paris : Armand Colin, 2002. p. 18

soulevée dans ma question de départ. Lorsque je m'interroge si les attentes parentales sont une aide, cela signifie bien est-ce qu'elles sont un soutien dans le développement identitaire.

2.1.5. OBSTACLE

Par le mot « obstacle », j'entends « *ce qui empêche ou retarde une action, une progression* » (idem, p. 702). Des synonymes pouvant être assimilés sont empêchement, frein, gêne. Dans le cadre de ce travail, je souhaite savoir si les transmissions des parents sur leurs enfants peuvent être un frein à la découverte de son identité personnelle et sociale particulière.

2.2. ENQUÊTE AUPRÈS D'UN ÉCHANTILLON D'ADULTES

Pour cette recherche, j'ai souhaité vérifier mon hypothèse de départ auprès d'adultes âgés de 18 ans et plus. J'avais dans un premier temps choisi un échantillon d'enfants âgés entre 15 et 25 ans. Après avoir étudié de manière plus approfondie les concepts de l'identité et de la famille, je me suis aperçue qu'à 15 ans, l'adolescent est en pleine recherche de sa propre personne. Il est en conflit avec ses parents et remet en question ce qu'il a reçu durant son enfance. Du coup, il n'a pas le recul nécessaire pour répondre aux questions de manière « objective ». Par « objective », j'entends ici que les conflits dans lesquels l'adolescent risque d'être pris peuvent fausser les réponses que ce dernier pourrait donner. Par contre, à partir de 18 ans, très souvent le jeune adulte travaille et n'est plus dépendant de ses parents ou alors il est parti étudier et a dû mettre de la distance entre sa famille et lui. Ces situations permettent de prendre du recul et de réfléchir aux événements différemment.

2.2.1. L'ÉCHANTILLON

Pour cette recherche, j'ai décidé de choisir comme échantillon les étudiants de la HEVs du Valais Romand.

Cet échantillon me paraît pertinent, car les jeunes adultes fréquentant cette école sont dans une phase de transition importante de leur vie. Le métier qu'ils apprennent va ensuite leur permettre de s'insérer dans la vie professionnelle. De plus, ils sont au début de leur vie d'adulte, l'adolescence étant normalement terminée à cet âge-là. Toutefois, ils ne travaillent pas encore à plein temps et la plupart n'ont pas encore une vie de famille. Comme vu lors de l'étude des concepts, lorsqu'une femme tombe enceinte, un retour à la famille se fait ressentir au sein du couple. Une réflexion sur ce que les futurs parents ont reçu de leur famille et ce qu'ils souhaitent retransmettre a lieu de manière consciente ou inconsciente. Cela peut influencer les réponses qu'ils donneraient aux questionnaires. En choisissant des étudiants, je limite donc ce facteur supplémentaire.

Lorsqu'un jeune adulte débute la HEVs, il a normalement fait un choix professionnel réfléchi et a une vie plus « posée » que l'adolescent. Cela ne signifie pas qu'il ne changera plus de métier par la suite. Comme vu dans les concepts ci-dessus, la construction de l'identité ne

cesse jamais, ce qui peut conduire à des changements de vie importants. Quoi qu'il en soit sa vie est plus tranquille et sa révolte contre ses parents passée, il peut être plus objectif par rapport à sa famille et mieux cerner ce qui lui a été transmis.

Pour finir, j'ai choisi la HEVs, car c'est une école ayant comme condition d'entrée un âge minimum de 18 ans. Cela m'assure respecter le point cité ci-dessus en ce qui concerne la crise d'adolescence. De plus, la HEVs prépare à un métier de manière concrète. En choisissant cette école, le jeune adulte connaît le but qu'il souhaite atteindre dans sa vie professionnelle.

Cette école offre plusieurs filières de formation : économie d'entreprise, tourisme, informatique, technologie du vivant, travail social (éducateur, éducatrice de la petite enfance, assistant social, animateur socio-culturel et maître socio-professionnel), système industriel et santé (infirmiers, physiothérapeute). Cela représente en tout 2000 étudiants.

2.2.2. LES OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

Afin d'établir les modalités de l'enquête, j'ai dans un premier temps pris le temps d'élaborer les objectifs que je visais à travers ce questionnaire.

Les objectifs ont une suite logique. C'est pourquoi je débiterai par :

« vérifier si les enfants ont conscience des ressemblances qu'ils ont avec leurs parents ».

Cet aspect me semble important, car pour prendre conscience que les parents ont des attentes qui peuvent différer des nôtres, il faut déjà réaliser qu'il existe des ressemblances entre ses parents et soi-même. Suite à ce premier objectif, je dois :

« observer si les enfants ont conscience de l'influence des valeurs et des croyances transmises par leurs parents sur la construction de leur identité ».

Sans cette prise de conscience, les enfants ne pourront évaluer si cette influence est une aide ou un obstacle. Cela m'amène au troisième objectif :

« analyser si l'influence des valeurs et croyances transmises par les parents sont une aide et/ou un obstacle pour la construction de l'identité personnelle et sociale de l'enfant »

Cet objectif me permettra ensuite de confirmer ou infirmer mon hypothèse de départ qui est « Parfois les attentes des parents se traduisent par des prescriptions que l'enfant ressent comme incompatibles à ce qu'il identifie comme vrai et juste en lui. Dans ce cas, l'enfant vit un conflit interne qu'il doit régler pour devenir adulte. ».

En ce qui concerne la deuxième hypothèse, « La subjectivité de la perception et la compréhension de l'enfant amènent à interpréter le discours familial comme des

prescriptions comportementales à son égard. », quelques questions seront posées à ce sujet, afin de compléter la recherche théorique. L'objectif posé dans le cadre de ce questionnaire est :

« l'enfant peut mal interpréter les discours de ses parents ».

Suite à l'établissement de ces objectifs, je peux désormais réfléchir aux modalités.

2.2.3. LES MODALITÉS DE L'ENQUÊTE

Pour ce travail de recherche, j'ai opté pour le questionnaire. Parler de sa famille à une personne inconnue et de tout ce qu'elle a pu transmettre de positif ou négatif ne sont pas toujours choses faciles. C'est d'ailleurs pour cela que des professionnels se sont spécialisés dans le domaine de la famille, afin d'apporter un soutien aux personnes souhaitant aborder ce sujet. De plus, en utilisant cette méthode, je peux également toucher un nombre plus important de personnes.

Pour cela, je vais créer un questionnaire semi-directif. Cette pratique permettra à celles et ceux qui ne trouvent pas une réponse leur correspondant dans les divers items proposés, de s'exprimer librement. Il faut également souligner que le but, ici, n'est pas d'analyser la vie des personnes interrogées mais de découvrir si la famille est une aide et/ou un obstacle à la construction de l'identité personnelle et sociale.

Le questionnaire sera préparé sur le logiciel Sphinx, ce qui facilitera l'analyse des données et garantira également l'anonymat des participants. Il sera transmis par mail⁴⁴ aux élèves concernés. C'est le secrétariat de la HEVs qui se chargera d'envoyer le questionnaire à tous les étudiants. De cette façon, je suis sûre de m'appuyer sur une liste d'adresses à jour et fiable.

Il ne sera envoyé qu'une fois. Je leur laisserai un délai de 15 jours pour le renvoyer. Après 10 jours, je leur renverrai un mail de rappel pour celles et ceux qui n'y auraient pas encore répondu et qui souhaiteraient le faire. Un deuxième envoi n'est pas prévu. Les élèves n'ayant pas répondu la première fois, ne prendront très certainement pas le temps d'y répondre après un deuxième envoi.

2.2.4. LA MISE EN PLACE DU QUESTIONNAIRE

Je débiterai le questionnaire par un bref explicatif présentant l'origine et l'intention du questionnaire. Cette première partie contiendra mon identité, le thème du questionnaire et divers aspects importants pour le bon déroulement de l'enquête (explication du thème, garantie d'anonymat, délai pour le renvoi, nombre de questions, etc.).

⁴⁴ Voir annexe 6.1 p. 105

Une fois cette première étape faite, je poserai quelques questions, afin de clarifier l'échantillonnage (âge, sexe, état civil, sans enfants, etc.).

Pour finir, le questionnaire lié à la recherche suivra. Je suis consciente que les élèves sont très sollicités pour des sondages divers. Je limiterai le nombre de questions posées, afin d'augmenter les chances de réponse. Un suivi logique se fera dans le questionnaire, afin d'éviter que les personnes interrogées s'y perdent. Au niveau des réponses proposées. Je limiterai également le nombre d'items. Comme l'indique Jean-Claude Combessie⁴⁵ « *Si la liste de items est longue, les premiers items sont favorisés en cas de passation écrite...* ».

2.2.5. LA PRÉSENTATION DES QUESTIONS⁴⁶

Ci-dessous, je vais présenter chaque question, ainsi que les réponses possibles. Je préciserai également les raisons qui m'ont amenées à choisir ces questions. Une même réponse se retrouvera dans chacune d'entre elle : « Autre ». Si la personne interrogée ne se retrouve pas dans les items proposés, elle peut grâce à ce quatrième item, me donner son propre point de vue. Pour cela, il lui suffira de répondre à la question « Si « Autre », précisez : ».

2.2.5.1. LES INFORMATIONS GÉNÉRALES

Quatre questions seront posées dans cette première partie :

- Quel est votre âge ?

Cette question me permettra de situer les personnes interrogées dans leurs parcours de vie. Je pars de l'idée qu'une personne de 30 ans a plus de recul qu'une autre de 18 ans. Cette hypothèse peut être fausse. Mais il me semble toutefois que c'est un facteur à prendre en compte lors de l'analyse.

- Vous êtes ? un homme – une femme

Les hommes et les femmes n'ont pas la même sensibilité lorsque nous abordons ce genre de thème. C'est pourquoi, il est important de clarifier les sexes de chaque élève.

- Quel est votre état civil ? célibataire – en couple – concubin – marié – séparé – divorcé

Je pense que les concubins ou les couples ont déjà pu parler d'avoir des enfants et du coup, de ce qu'ils souhaiteraient transmettre à leurs enfants ou non. Tandis qu'un jeune de 18 ans, n'étant pas en couple, n'aura pas eu l'occasion de réfléchir là-dessus. Cette question est donc importante car elle peut influencer les réponses données aux questionnaires.

⁴⁵ COMBESSIE, Jean-Claude. *La méthode en sociologie*. Paris : Editions La Découverte, 2007, cinquième édition. p. 41

⁴⁶ Voir annexe 6.2 p. 106

- Avez-vous des enfants ? oui –non

Comme expliqué ci-dessus, les parents ou futurs parents ont certainement déjà porté une réflexion sur les transmissions familiales. C'est pourquoi, je souhaite également obtenir cette information.

Je n'ai pas souhaité poser de question sur la nationalité. Pour que cette information me soit utile, il aurait fallu que j'étudie les cultures des différents pays, afin de connaître leur schéma de transmissions familiales. Ce travail pourrait être très intéressant lors d'une autre recherche. Mais dans le cadre de celle-ci et vu la manière globale dont a été traité le sujet jusqu'ici, il me semble que cela n'est pas nécessaire. Je n'ai pas non plus posé de question sur la filière à laquelle l'élève appartenait. Il ne me semble pas important de connaître le métier que les personnes répondant au questionnaire ont choisi. Le sujet de ce travail ne demande pas à ce qu'on s'arrête sur le choix des métiers. Toutefois, il faut noter que les personnes suivant la filière travail social peuvent avoir un recul face à leur famille plus important que les autres. En effet, ces derniers, tout au long de leur formation, sont amenés à réfléchir sur eux-mêmes et donc sur leur famille.

2.2.5.2. LES QUESTIONS POSÉES EN LIEN DIRECT AVEC LA RECHERCHE

En lien avec le premier objectif,

« vérifier si les enfants ont conscience des ressemblances qu'ils ont avec leurs parents »,

je poserai les trois questions suivantes :

- *Reconnaissez-vous chez vous des comportements (la façon de marcher, de se tenir assis, etc.), des attitudes semblables à ceux de vos parents ?*
 - *J'en reconnais tout le temps*
 - *J'en reconnais souvent*
 - *J'en reconnais occasionnellement*
 - *J'en reconnais rarement*
 - *Je n'en reconnais jamais*
 - *Autre*
- *Reconnaissez-vous chez vous des idées (point de vue politique, sur la vie en générale, etc.) semblables à celles de vos parents ?*
 - *J'en reconnais tout le temps*
 - *J'en reconnais souvent*
 - *J'en reconnais occasionnellement*
 - *J'en reconnais rarement*
 - *Je n'en reconnais jamais*
 - *Autre*

- *Reconnaissez-vous chez vous des expressions semblables à celles de vos parents ?*
 - *J'en reconnais tout le temps*
 - *J'en reconnais souvent*
 - *J'en reconnais occasionnellement*
 - *J'en reconnais rarement*
 - *Je n'en reconnais jamais*
 - *Autre*

Je souhaitais dans un premier temps poser une seule question comprenant les comportements, les attitudes, les idées et les expressions. Après réflexion, j'ai décidé de poser trois questions différentes. Il me semble plus facile de reconnaître des comportements et attitudes similaires à ceux de ses parents que d'observer des idées et expressions semblables. En posant une seule question, les personnes ne reconnaissant aucune idées et expressions semblables mais reconnaissant souvent des comportements et attitudes pareils à ceux de leurs parents peuvent répondre « J'en reconnais souvent », lorsqu'en fait cela ne concerne qu'une partie de la question. Alors pour plus de clarté, j'ai opté pour trois questions différentes.

Les réponses sont toutefois les mêmes pour les trois questions. En notant « tout le temps », « souvent », « occasionnellement », « rarement », « jamais », cela me permet d'observer où se situent les élèves de la HEVs dans la réflexion sur les ressemblances. Une majorité de « Je n'en reconnais jamais » me montrera peut-être qu'aucune question ne se pose par rapport aux transmissions familiales.

Mon objectif dans cette question est de voir si les personnes répondant aux questionnaires reconnaissent des caractéristiques spécifiques à leurs parents qu'ils ont également en eux. Comme expliqué dans l'élaboration de mes objectifs cités plus haut, il est important qu'il y ait cette première prise de conscience afin de pouvoir réfléchir sur les attentes de nos parents.

Pour le deuxième objectif,

« observer si les enfants ont conscience de l'influence des valeurs et des croyances transmises par leurs parents sur la construction de leur identité »,

j'ai choisi de poser les questions suivantes :

- *Pouvez-vous reconnaître des attentes, désirs et souhaits que vos parents ont eus ou ont pour vous ?*
 - *J'en reconnais tout le temps*
 - *J'en reconnais souvent*
 - *J'en reconnais occasionnellement*
 - *J'en reconnais rarement*
 - *Je n'en reconnais jamais*
 - *Autre*

Dans les questions, je parle d'attentes, désirs et souhaits, car après avoir fait un ou deux tests de mon questionnaire sur des personnes n'étant pas à la HEVs, je me suis aperçue que pas tout le monde ne saisissait la signification du mot « attente ». C'est pourquoi, j'ai élargi avec les mots « désirs » et « souhaits ». Ce dernier terme signifie « *Vœu, désir que qqch s'accomplisse* » (Larousse, 2009, p. 954). Désirs et souhaits sont donc synonymes. L'une des définitions du mot « attente » est « *Souhait non formulé ; espérance* » (idem, p. 77). Il existe donc une différence minime entre ces divers termes.

Cette première question me permettra de vérifier si les personnes ont déjà remarqué que leurs parents ont eu ou ont des attentes, désirs et souhaits à leur égard.

- *Leurs attentes, désirs et souhaits, correspondent-ils à ce que vous, vous souhaitez réellement pour vous ?*
 - *Tout le temps*
 - *Souvent*
 - *Occasionnellement*
 - *Rarement*
 - *Jamais*
 - *Autre*

Le but de cette deuxième question est de mettre en parallèle les attentes, désirs et souhaits de parents et ceux de la personne interrogée. Ce n'est qu'en faisant ce parallèle que je pourrais vérifier par la suite, s'il peut y avoir des conflits chez l'enfant à cause des différences possibles entre ses parents et lui.

En proposant comme réponse « tout le temps », « souvent », « occasionnellement », « rarement », « jamais », je vais pouvoir vérifier si les attentes, désirs et souhaits des parents sont toujours en confrontation avec ceux des personnes interrogées ou non.

A partir du troisième objectif,

« analyser l'influence des valeurs et croyances transmises par les parents sont une aide et/ou un obstacle pour la construction de l'identité personnelle et sociale de l'enfant »,

je vais essayer d'observer, au travers de trois questions, le ressenti des personnes interrogées et si des conflits internes peuvent apparaître ou non.

- *Lorsque vos propres attentes, désirs et souhaits ne correspondent pas toujours à ceux que vos parents souhaitent pour vous, que ressentez-vous ?*
 - *Cela me laisse totalement indifférent*
 - *Cela me dérange*
 - *Cela me contrarie*
 - *Cela m'énerve*
 - *Cela dépend du sujet concerné*
 - *Autre*

Avec cette question, je suis au cœur du ressenti de la personne. Vit-elle un conflit ou non ? Une totale indifférence me montrera qu'il n'y a pas de conflit. Cela peut aussi signifier que le conflit est enfoui et que la personne ne le remarque pas ou qu'elle ne souhaite pas y faire face. Malheureusement au travers d'un questionnaire, cela me sera difficile d'évaluer. En ce qui concerne les réponses suivantes, je les ai choisies pour leur évolution vers le conflit. Déranger signifie « *gêner quelqu'un dans le cours de ses occupations, de son repos* » (idem, p. 307). Dans le cadre de ce travail, cela peut assimiler à gêner quelqu'un dans son évolution personnelle. Ce terme ne montre aucune nervosité. La définition proposée pour le mot « contrarié » est « *causer du mécontentement à quelqu'un en s'opposant à ses désirs ; ennuyer* » (idem, p. 244). Une colère apparaît mais pas de nervosité. Tandis qu'énervé veut dire « *susciter la nervosité, l'irritation de ; agacer, exciter* » (idem, p. 368). Ce mot est le plus fort des trois et montre un important conflit interne.

- *Lorsque vous devez faire des choix qu'ils soient privés, professionnels, etc... pensez-vous tenir compte des attentes, désirs et souhaits de vos parents lorsqu'ils diffèrent des vôtres ?*
 - *J'en tiens tout le temps compte*
 - *J'en tiens souvent compte*
 - *J'en tiens occasionnellement compte*
 - *J'en tiens rarement compte*
 - *Je n'en tiens jamais compte*
 - *Autre*

Cette question me permettra d'observer ce que font les étudiants des attentes parentales. Est-ce qu'ils n'en tiennent pas compte et poursuivent leur chemin ou en tiennent-ils compte et cela implique des changements de choix ?

- *En quoi les attentes, désirs et souhaits de vos parents, peuvent-ils influencer votre manière d'être, vos choix, vos décisions, etc. ?*
 - *Il est important que je sois en accord avec mes parents*
 - *Mes parents me connaissent bien et savent ce qui est bon pour moi*
 - *Je tiens compte des attentes, désirs et souhaits de mes parents pour leur faire plaisir mais je ne suis aucunement influencé*
 - *Autre*

Selon les concepts étudiés, tout enfant est influencé par les attentes, désirs et souhaits de ses parents. Mon objectif dans cette question est de comprendre, lorsque l'étudiant reconnaît tenir compte des attentes de ses parents, ce qui le conduit à se laisser influencer et non pas à poursuivre dans la direction qu'il souhaitait au départ.

Le dernier objectif est

« l'enfant peut mal interpréter les discours de ses parents ».

Pour l'observer, j'ai décidé de poser les deux questions ci-dessous.

- *Vous êtes-vous déjà senti obligé, de par les propos ou les comportements de vos parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision ?*
 - *Oui je me suis déjà senti obligé, de par les propos ou les comportements de mes parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision*
 - *Non, je ne me suis jamais senti obligé, de par les propos ou les comportements de mes parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision*
 - *Autre*
- *Si oui, cette obligation était-elle... ?*
 - *Clairement exprimée par vos parents*
 - *Exprimée à demi-mot par vos parents*
 - *Pas du tout exprimée par vos parents mais vous avez eu une impression*
 - *Autre*

Ces deux dernières questions me permettront d'observer comment les parents communiquent avec leurs enfants (verbal, non-verbal, etc.). Elles me permettront d'avoir un point de départ pour analyser la communication parents-enfants.

2.2.6. LES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

2.2.6.1. QUESTIONS SUR LE PROFIL

Mon questionnaire a débuté par quelques questions d'ordre général me permettant d'établir le profil des personnes interrogées.

Il y a 109 hommes et 320 femmes qui ont répondu au questionnaire. La moyenne d'âge s'élève à 23.91 ans. La majorité sont célibataires, 202 personnes. 167 d'entre eux sont en couples, 26 sont concubins, 29 personnes sont mariées, 1 séparée et 4 divorcées. Sur tout l'échantillon seul 19 étudiants sont déjà parents. 410 n'ont pas d'enfants.

2.2.6.2. QUESTIONS SUR LE SUJET

Ci-dessous, je reprends les questions les unes après les autres, ainsi que les résultats donnés par les étudiants. Aucune analyse ne sera faite, étant donné que celle-ci est prévue dans le chapitre « *Interprétation des résultats* ». Pour chaque question, un graphique a été fait permettant ainsi d'avoir une vue d'ensemble sur la situation.

De plus, afin de ne pas alourdir cette partie du travail, j'ai décidé de mettre toutes les réponses à la question « Si « Autre », précisez : » en annexe⁴⁷. Les précisions notées par les étudiants ont été reprises tel quel et aucune correction orthographique ne leur a été apportée dans les annexes.

⁴⁷ Voir annexe no 6.3 p. 110

1. *Reconnaissez-vous chez vous des comportements (la façon de marcher, de se tenir assis, etc.), des attitudes semblables à ceux de vos parents ?*

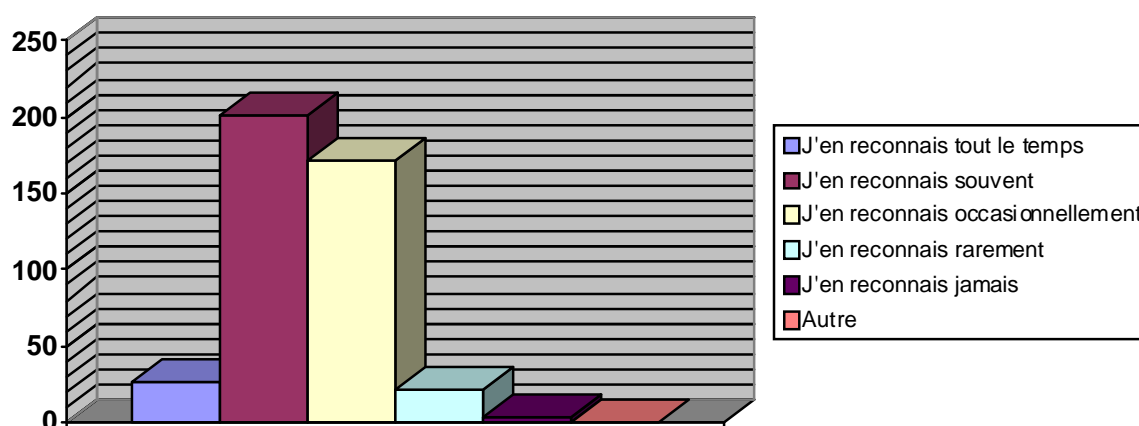


Figure 2 : Graphique des attitudes et comportements semblables

Pour cette question, 26 personnes reconnaissent tout le temps des comportements et attitudes semblables à ceux de leurs parents. Cela représente 6.1% de l'échantillon. La majorité en reconnaissent souvent c'est-à-dire 201 personnes ou 47.3%. Vient ensuite 40.5% de l'échantillon (172 personnes) qui en reconnaît occasionnellement. 22 étudiants en reconnaissent rarement (5.2%) et pour finir, 0.9% n'en reconnaît jamais, c'est-à-dire 4 personnes.

Pour cette question, personne n'a répondu « Autre ». Toutefois sous l'item « Si « Autre », précisez : », trois personnes ont noté des remarques.

2. *Reconnaissez-vous chez vous des idées (point de vue politique, sur la vie en générale, etc.) semblables à celles de vos parents ?*

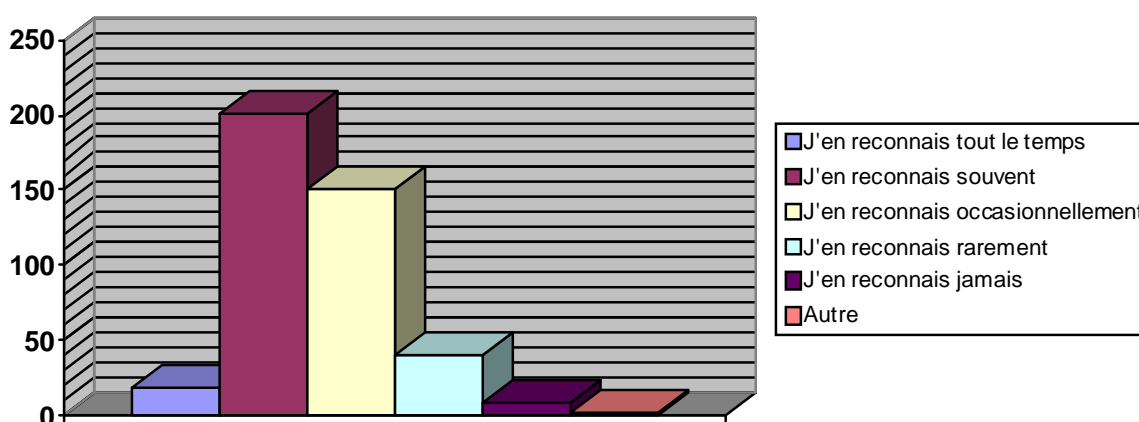


Figure 3 : Graphique des idées semblables

Pour cette question, la majorité a également répondu « J'en reconnais souvent ». Cela représente 201 étudiants, c'est-à-dire 47.7%. Il y a 150 personnes, 35.6%, qui reconnaissent des idées semblables occasionnellement. 9.7%, 41 étudiants, ont choisi l'item « J'en reconnais rarement ». 18 personnes reconnaissent tout le temps des idées semblables et 9 jamais. Cela signifie réciproquement 4.3% et 2.1%. 2 étudiants (0.5%) ont répondu « Autre ».

3. Reconnaissez-vous chez vous des expressions semblables à celles de vos parents ?

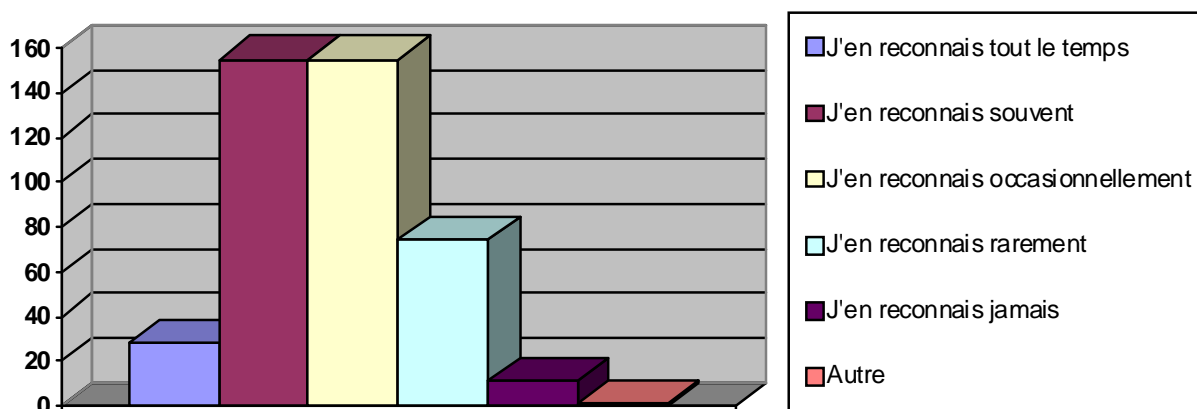


Figure 4 : Graphique des expressions semblables

Dans cette question, le même nombre de personnes (155) ont répondu « J'en reconnais souvent » et « J'en reconnais occasionnellement ». Cela représente 36.6% de l'échantillon pour chacune de ces deux réponses. 17.5% d'étudiants, c'est-à-dire 74 personnes, reconnaissent rarement des expressions semblables, 6.6% (28 personnes) en reconnaissent tout le temps et 2.6% (11) jamais. 1 étudiant, représentant le 0.2% de l'échantillon, a répondu « Autre ».

4. Pouvez-vous reconnaître des attentes, désirs et souhaits que vos parents ont eus ou ont pour vous ?

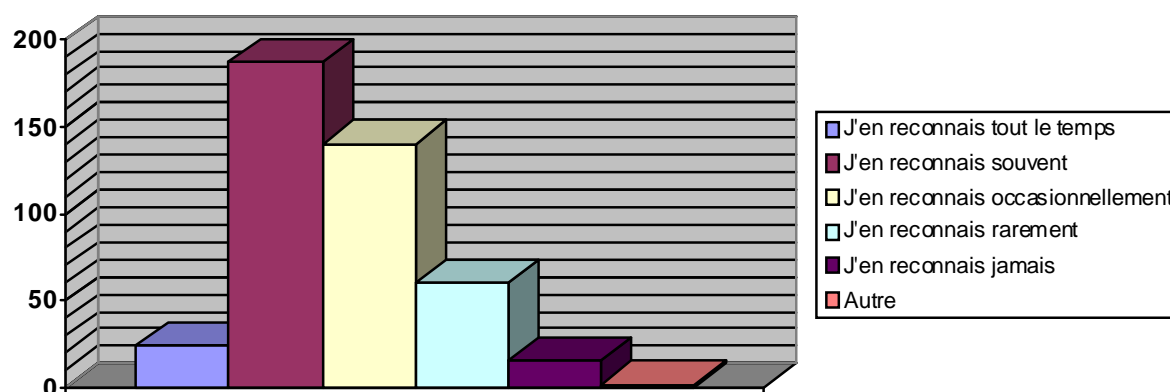


Figure 5 : Graphique de la reconnaissance des attentes, désirs et souhaits des parents

La réponse « J'en reconnais souvent » a été une nouvelle fois la plus utilisée avec 44% des réponses, c'est-à-dire 187 étudiants. 32.9% de l'échantillon reconnaît occasionnellement des attentes de leurs parents, c'est-à-dire 140 personnes. 14.1% (60 étudiants) disent n'en reconnaître que rarement, 4.9% (21 étudiants) tout le temps et 3.5% (15 étudiants) jamais. 2 personnes (0.5%) ont choisi la réponse « Autre ». Seul un des deux a souhaité noté une précision sous « Si « Autre », précisez : »

5. Leurs attentes, désirs et souhaits, correspondent-ils à ce que vous, vous souhaitez réellement pour vous ?

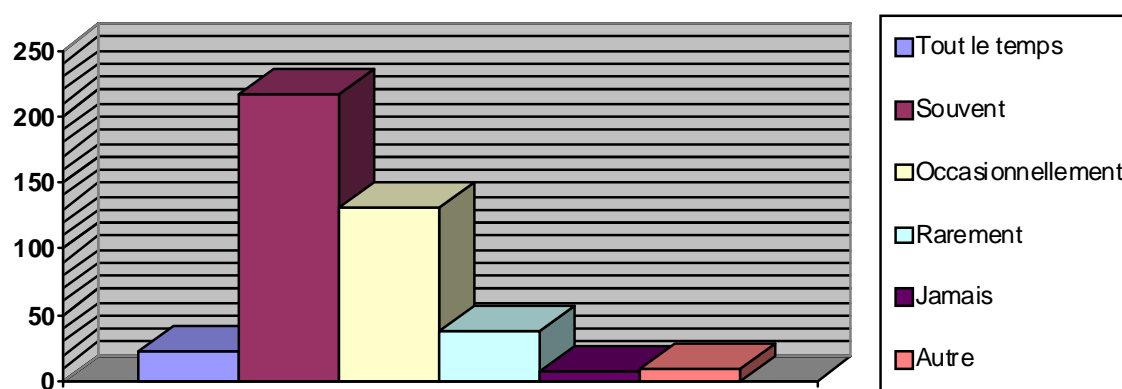


Figure 6 : Graphique de comparaison entre attentes, désirs et souhaits des parents et de l'enfant

51.1% de l'échantillon estiment que les attentes, désirs et souhaits de leurs parents correspondent souvent aux leurs, c'est-à-dire 217 personnes. 30.8%, 131 participants à l'étude, ont répondu « Occasionnellement ». 8.9% ont choisi l'item « Rarement », 5.4% « Tout le temps » et 1.6% « Jamais ». Cela représente réciproquement 38, 23 et 7 étudiants. 9 personnes, c'est-à-dire le 2.1% de l'échantillon, ont répondu « Autre ».

1 personne n'ayant répondu à aucun des items proposés a toutefois noté une précision. Cet étudiant n'est pas compris dans les pourcentages et nombres cités ci-dessus.

6. *Lorsque vos propres attentes, désirs et souhaits ne correspondent pas toujours à ceux que vos parents souhaitent pour vous, que ressentez-vous ?*

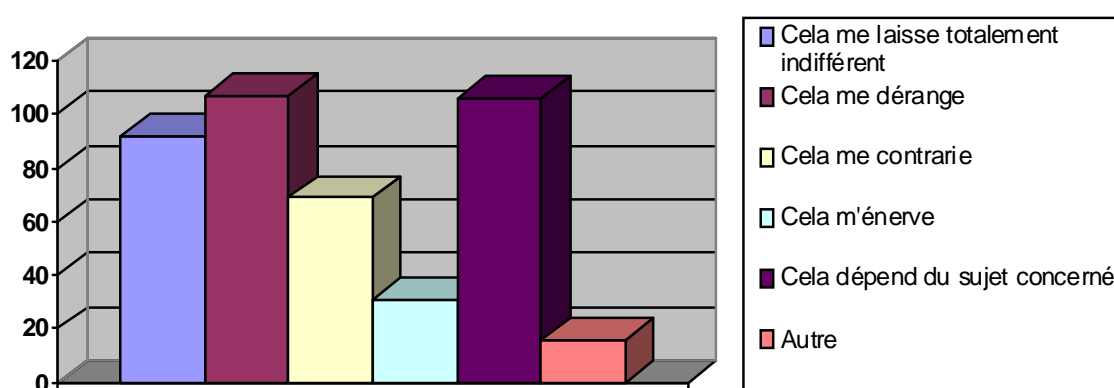


Figure 7 : Graphique des émotions ressenties par l'étudiant

25.4% de l'échantillon, c'est-à-dire 107 personnes, sont dérangées lorsque leurs attentes ne correspondent pas à celles de leurs parents. 25.2% représentant 106 participants estiment que cela dépend du sujet. 21.9%, 92 étudiants, sont totalement indifférents à cette différence entre leurs parents et eux. 16.4% se sentent contrariés et 7.4% énervés, ce qui représente respectivement 69 et 31 étudiants. 3.8%, c'est-à-dire 16 participants ont souhaité apporter des précisions grâce à l'item « Autre ».

Lorsque l'étudiant répondait « Cela dépend du sujet », il avait la possibilité de préciser son idée. 41 personnes ont souhaité s'exprimer. Les remarques transmises par les participants à ce sujet ont été notées en annexe⁴⁸. Comme pour les réponses à la question « Si « Autre », précisez : », j'ai gardé les phrases notées sans aucune correction.

Tous les étudiants ayant répondu « Autre » ont donné des précisions. Une personne n'ayant répondu à aucun des items ci-dessus s'est également exprimée sous « Si « Autre », précisez : ». Elle n'apparaît donc pas dans les chiffres donnés ci-dessus.

⁴⁸ Voir annexe no 6.4 p. 117

7. Lorsque vous devez faire des choix qu'ils soient privés, professionnels, etc... pensez-vous tenir compte des attentes, désirs et souhaits de vos parents lorsqu'ils diffèrent des vôtres ?

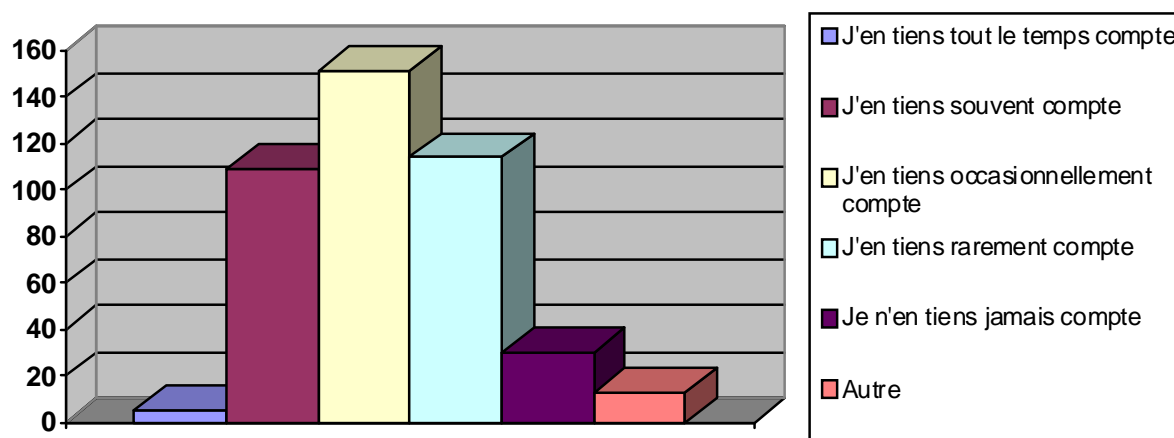


Figure 8 : Graphique évaluant l'importance donnée aux attentes, désirs et souhaits des parents

A cette question, 35.8% ont répondu « J'en tiens compte occasionnellement », c'est-à-dire 151 étudiants. 109 participants, équivalant au 25.8% de l'échantillon, en tiennent compte souvent. 114 étudiants (27%) en tiennent compte rarement. 7.1% ont choisi l'item « Je n'en tiens jamais compte », 3.1% « Autre » et 1.2% « J'en tiens compte tout le temps ». Cela représente respectivement 30, 13 et 5 participants.

Une nouvelle fois, en plus des 13 ayant répondu « Autre », 3 personnes ont choisi de s'exprimer uniquement sous « Si « Autre », précisez : ». Elles ne sont pas comprises dans les chiffres cités ci-dessus.

8. En quoi les attentes, désirs et souhaits de vos parents, peuvent-ils influencer votre manière d'être, vos choix, vos décisions, etc. ?

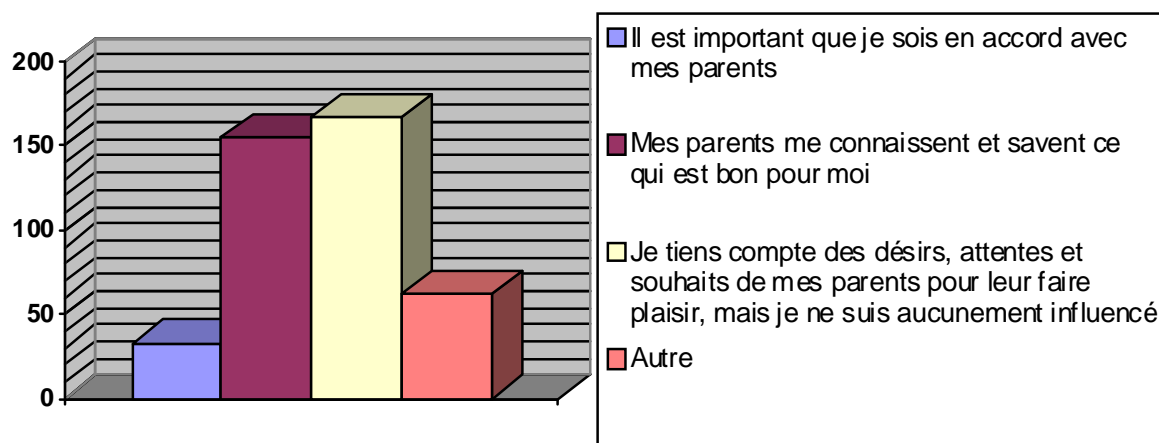


Figure 9 : Graphique de l'influence des attentes, désirs et souhaits de parents

40%, c'est-à-dire 167 participants, ne sont aucunement influencés par leurs parents dans les décisions. 37.2%, représentant 155 étudiants, estiment que leurs parents les connaissent et savent ce qui est bien pour eux. 14.9% ont répondu « Autre » et 7.9% qu'il était important qu'ils soient en accord avec leurs parents, respectivement cela fait 62 et 33 étudiants.

Sur les 62 ayant répondu « Autre », 60 ont tenu à apporter des précisions.

9. *Vous êtes-vous déjà senti obligé, de part les propos ou les comportements de vos parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision ?*

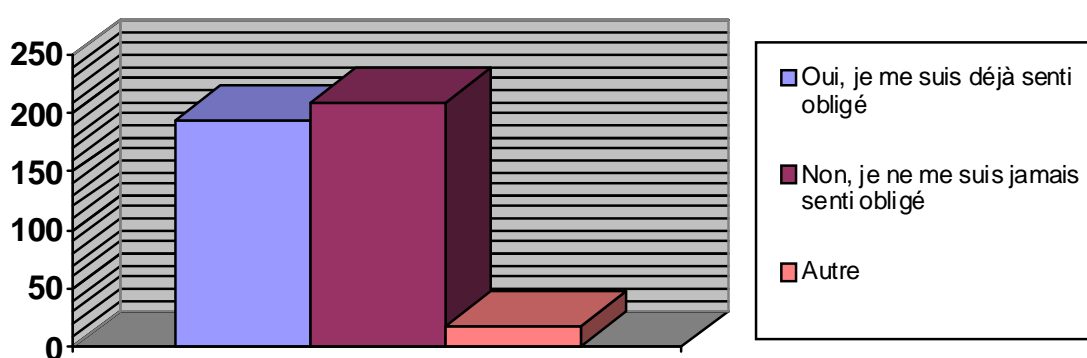


Figure 10 : Graphique sur les éventuelles pressions mises par les parents sur leur enfant

Sur la totalité de l'échantillon 49.6%, c'est-à-dire 209 étudiants, ne se sont jamais senti obligés d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision. 43.6%, 195 étudiants, ont par contre déjà ressenti une obligation. 4%, c'est-à-dire 17 participants, ont répondu « Autre » et tous se sont expliqués.

10. *Si oui, cette obligation était-elle... ?*

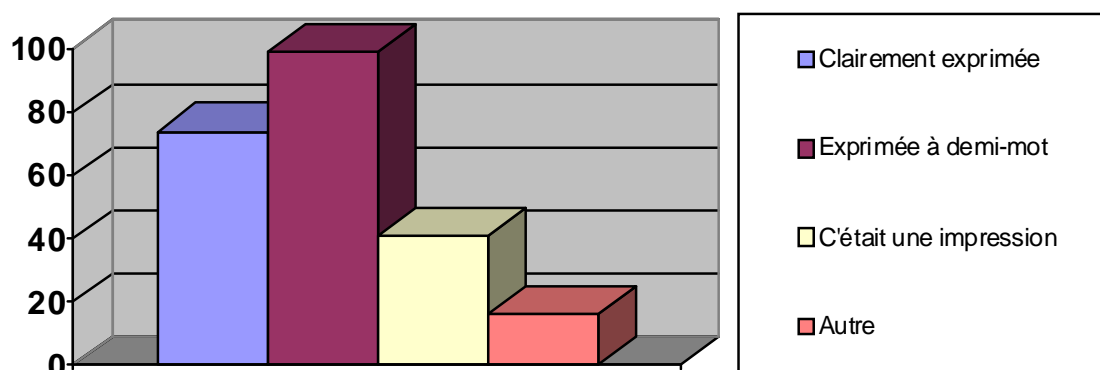


Figure 11 : Graphique sur la perception du message transmis dans la communication

Pour cette dernière question, 43% de l'échantillon, c'est-à-dire 99 étudiants, ont répondu « exprimée à demi-mot ». 32.2 %, 74 participants, ont choisi l'item « Clairement exprimée ». 17.8%, 41 personnes, ont eu une impression et 7%, 16 personnes, ont répondu « Autre ». Sur ces 16 derniers participants, 11 ont souhaité préciser leur propos.

2.2.7. INTERPRÉTATIONS DES RÉSULTATS

L'interprétation des résultats sera divisée en trois parties. La première traitera des ressemblances et vérifiera si l'échantillon a conscience des transmissions de leurs parents. La deuxième s'attardera sur les attentes des parents. Tandis que la troisième s'intéressera à la communication parents-enfants.

2.2.7.1. PARENTS-ENFANTS : LES RESSEMBLANCES

Au travers des trois premières questions posées, j'ai pu remarquer que la majorité des étudiants reconnaît souvent, voire occasionnellement, des comportements, attitudes, idées et expressions semblables à ceux de leurs parents. Un certain nombre en reconnaît tout le temps. Mais plus nous abordons des critères abstraits, telles qu'idées ou expression, plus le nombre de participants ayant répondu « rarement » ou « jamais » augmentent. Ces deux derniers aspects sont plus vastes et peut-être moins faciles à repérer.

Dans mes questions, je me suis arrêtée aux ressemblances entre les enfants et leurs parents. Un étudiant a relevé le fait qu'il reconnaissait en lui des comportements et attitudes venant de ses grands-parents. Dans les concepts expliqués plus haut, j'avais pu remarquer que la famille était une succession de générations où sont transmises des idées, valeurs, etc.. J'avais également précisé que les parents, lorsqu'ils désirent un enfant, ne décident pas de mettre de côté tout ce qu'ils ont reçu de leurs parents pour créer de nouvelles idées, valeurs, etc. Au contraire, ils font un tri dans ce qu'ils ont reçu et gardent ce qui les intéresse. Il n'est donc pas étonnant que cet étudiant puisse retrouver des comportements et attitudes qu'il adopte semblables à ceux de ses grands-parents.

La notion de tri est également apparue. Un participant a répondu « *Certain sont bons à prendre d'autres non, je m'efforce de faire le tri* ». Ce tri est important. Nous ne sommes pas parfaitement semblables à nos parents. Chaque être humain est unique. A partir de là, il me semblerait faux d'adopter exactement les mêmes comportements, attitudes, idées et expressions de ses parents. D'ailleurs, dans les réponses données, ils sont relativement peu, moins de 10%, à reconnaître « tout le temps » des comportements, attitudes, idées et expressions semblables à ceux de leurs parents.

Lorsque l'un des deux parents est décédé depuis plusieurs années, il semble plus difficile de pouvoir répondre à ces trois questions. Un participant a dit « *Mon père est décédé il y a 18 ans. Donc, les souvenirs s'effacent peu à peu* ». Dans mon travail jusqu'à présent, je n'avais pas tellement tenu compte de ce facteur-là. J'avais brièvement parlé d'adoption, de divorce,

mais pas de décès. Il m'est difficile d'analyser cette question, car au travers de mes recherches je ne me suis attardée à aucun moment sur ce facteur.

Un étudiant a également fait part qu'il reconnaît des idées venant de sa mère mais aucune de son père, car « *c'est l'opposé total de ce qu'on pense* ». Dans cette réponse, une scission nette existe entre le père et la mère. Aucune autre explication n'étant donnée, il m'est difficile d'analyser de manière plus approfondie cette remarque. Toutefois dans la suite de cette analyse des hypothèses pourront peut-être être émises. Je tâcherai donc à revenir sur cette remarque ultérieurement. D'autres ne reconnaissent aucun comportement ou attitude, idée ou expression semblable à ceux de leurs parents. Ce nombre est relativement bas en comparaison du nombre de réponses obtenues. Une personne a également noté « Ne sais pas ». N'y a-t-il pas eu de réflexion à ce sujet ? Les personnes sont-elles dans le rejet total de ce lien qui les unit à leurs parents ? Au contraire, ont-ils fait un tri important de ce qui venait de leurs géniteurs ? Ou alors, n'y a-t-il réellement aucune ressemblance ? Cela m'est difficile d'évaluer. Il me semble toutefois peu probable qu'il n'existe aucune caractéristique spécifique se retrouvant chez les parents et leurs enfants, de plus la majorité de l'échantillon, environ le 90%, abonde dans ce sens.

Suite à l'analyse de ces trois premières questions, je pense que les étudiants ont conscience des ressemblances qui les lient à leurs parents. Comme expliqué dans le chapitre consacré à la présentation des questions, il me semble important que les étudiants aient cette première prise de conscience pour réfléchir aux attentes parentales.

2.2.7.2. LES ATTENTES

Grâce aux questionnaires, j'ai pu constater que la majorité des personnes interrogées reconnaissait que leurs parents avaient des attentes pour eux. Les réponses données m'ont permis d'observer que certains enfants étaient en total accord avec les attentes de leurs parents. Pour d'autres, les attentes des parents ne leur correspondaient pas toujours. J'ai pu aussi remarquer que certains enfants parlaient d'attentes contraignantes. Les derniers font part de leur totale indépendance face à leurs parents. C'est pourquoi cette analyse sera divisée en quatre parties, chaque partie reprenant une des formes d'attentes expliquées ci-dessus. Je finirai ce chapitre par aborder deux aspects ressortant également de ce questionnaire : les attentes inconscientes et la notion du temps qui passe.

Je vais essentiellement me baser sur les réponses des participants données sous « Si « Autre », précisez » et sous « Si « cela dépend du sujet », précisez ». Les réponses à choix multiples sont intéressantes au niveau statistique, mais les éléments les plus précis sont, à mon avis, ressortis sous formes de remarques notées par les étudiants.

Pour des raisons pratiques et d'anonymat, toutes les citations tirées des réponses mises en annexe sont mises au masculin et corrigées.

- LES ATTENTES QUI DIFFÈRENT

La plupart des 452 étudiants ayant répondu au questionnaire ont remarqué que les attentes de leurs parents ne correspondaient pas toujours à leurs propres attentes, mais cela dépend du sujet discuté ou de la personne dont on parle (père ou mère ?). En fonction de ces critères, la différence peut provoquer chez un certain nombre d'étudiants des émotions, telles que dérangement, contrariété, etc. Régulièrement dans les précisions amenées par les participants, ces émotions sont liées à un besoin. Des explications amenant à des attentes différentes entre les parents et les enfants ont également été données et un autre aspect souligné est la proximité géographique avec ses parents. Tous ces points, tirés des remarques transmises par le questionnaire, vont être abordés ci-dessous l'un après l'autre.

Le sujet concerné

Les parents peuvent avoir des attentes sur tous les sujets de la vie : professionnelle, intime, loisirs, etc. Dans la question posée sur les émotions ressenties lorsqu'il y a un désaccord, il est ressorti pour un certain nombre de participants que cela dépendait du sujet concerné. Plusieurs critères sont pris en considération, mais ils changent en fonction des personnes.

Il y a par exemple la notion de « vie privée ». Pour quelques-uns, les attentes des parents à ce sujet-là les laissent totalement indifférents car ils estiment que cela ne concerne pas leurs parents. De ce fait, ils ne tiennent pas compte des attentes parentales et leur accord n'est pas important. Pour d'autres, cela les dérange, énerve ou contrarie. Par exemple, si les parents ne sont pas d'accord avec le choix de leur petit ami, ils se posent des questions « *Est-ce vraiment le bon pour moi ? N'ont-ils pas raison ?* ».

La vie professionnelle est un autre aspect de la vie souvent discuté avec les parents. Là à nouveau, pas tout le monde ne réagit de la même manière. Pour certains l'avis des parents est important et être en désaccord avec eux peut conduire à des émotions négatives. Pour d'autres, leur vie leur appartient et les parents n'ont pas à y intervenir. Un étudiant souligne qu'au contraire, il s'appuie sur les expériences de ses parents. Il est donc très à l'écoute de ses parents et utilise leur vécu comme un « *guide pour faire les bons choix* ».

Les fréquentations, copains et amis, sont également des sujets pouvant provoquer de l'énervement. Etre en accord avec ses parents peut aussi être important lorsque ceux-ci sont impliqués dans la décision à prendre (« *S'il s'agit d'un sujet où il y a implication de leur part (par ex. aide financière, achat d'un bien conséquent,...)* »). Par contre des thèmes tels que idées politiques, idéaux de vie, etc. laissent plus indifférents. S'ils ne sont pas en accord avec leurs parents, cela est moins grave.

Un autre critère cité par quelques étudiants est l'implication des parents dans le choix. « *S'il s'agit d'un sujet où il y a implication de leur part (par ex. aide financière, achat d'un bien conséquent,...)* », cela peut également déranger. Un autre participant dit « *par contre, si d'autres personnes sont concernées, je tiens forcément compte de leurs avis* ». Par contre, s'ils ne sont pas ou moins concernés, les désaccords peuvent laisser plus indifférents (« *... ma vie privée, ça les concerne moins, donc cela m'indiffère...* »).

Beaucoup font la différence entre un sujet important ou un détail (« *Le choix d'un métier ne sera pas comparable au choix d'une couleur pour le mur...* ») et l'implication des parents. Il faut également se poser la question : est-ce un sujet qui tient à cœur ou non ? Pour d'autres ce n'est pas tant le désaccord entre attentes parentales et leurs propres attentes, mais la façon dont peuvent réagir les parents qui les énerve : « *lorsque j'ai des opinions différentes et que l'on souhaite me convaincre de leur point de vue à eux ça a tendance à m'énerver* ». Pour finir, un étudiant a souligné qu'il était « *indifférent, surtout lorsque je suis personnellement convaincu par mes choix* ». Dans ce cas, la confiance en soi est plus forte que les attentes parentales.

Au terme de cette première partie, je peux déjà dire que les attentes parentales n'influencent pas tout le monde de la même manière. Il est important d'identifier le sujet concerné, car en fonction de celui-ci certains seront plus touchés que d'autres. Les étudiants ont parlé également à plusieurs reprises de la notion « *tenir à cœur* ». La plupart des participants sont d'accord pour admettre que lorsque le sujet ne leur tient pas à cœur, la différence entre les attentes de leurs parents et les leurs est moins importante et les laisse plus indifférent. Parfois ce n'est pas tant le désaccord avec les parents qui dérange, mais la manière avec laquelle ces derniers acceptent cette différence et réagissent ensuite. Cela peut également avoir une influence sur l'enfant et modifier son comportement. Je traiterai de cet aspect ultérieurement. La confiance en soi est la dernière idée que je souhaite soulever dans ce chapitre. Cette confiance en soi est importante pour oser s'affirmer.

Différence entre le père et la mère

Quelques remarques faites par les étudiants montrent que ce qui s'applique à leur mère, ne s'applique pas forcément à leur père. Dans la question, où je demandais s'ils reconnaissaient des attentes, désirs et souhaits de leurs parents, deux participants ont fait une distinction : « *Ma mère souvent et pour mon père jamais* », « *pour ma mère jamais mais pour mon père cela m'arrive* ». Cette différence est ressortie également dans la question abordant les émotions : « *Tout dépend si je m'adresse à mon père ou à ma mère* ». J'avais déjà pu remarquer cette distinction lors du chapitre sur les ressemblances entre parents et enfants.

Chaque être humain étant unique, je pense que cela peut être dû au fait que le père et la mère n'ont pas forcément le même caractère et les mêmes idéaux de vie. Avoir des enfants en commun n'implique pas que l'un des parents doive se calquer sur l'autre. Chacun gardant ses caractéristiques propres, les enfants peuvent se sentir plus proche de leur père ou leur mère de la même façon que le hasard de la génétique fait que physiquement on peut ressembler plus à l'un ou à l'autre.

Différence entre parents et enfants

Il est vrai que tous les parents sont passés par l'adolescence et le statut de jeune adulte, mais il est aussi vrai que la société évolue rapidement. Cette évolution a été soulevée par deux participants : « *Evolution des mentalités* », « *mon père est d'une autre génération* ». Ils expliquent leurs divergences d'opinions et l'énervement qu'ils ressentent lorsque les attentes diffèrent par cette évolution. Un des deux participants ayant souligné cet aspect explique aussi que les désaccords sont dus à des idéaux éloignés, progressistes pour lui et

conservatrices pour son père. Un autre étudiant explique que son père « *est plus « traditionnel » dans ses idées que ma mère et comme je suis par contre plutôt « hors norme », je sais que cela le frustre parfois* ». Cet étudiant ressent de la culpabilité et a peur de décevoir son père.

Cette différence entre les parents et les enfants peut également être source de conflits, car dans leurs remarques ils parlent d'émotions négatives. Je peux remarquer ici que l'enfant, bien qu'ayant vécu toute sa jeunesse dans sa famille, peut adopter des idéaux différents de ses parents. Cela est possible grâce aux contacts avec le monde extérieur (école, loisirs, amis, etc.). La liberté qu'offre la société d'aujourd'hui implique que l'enfant n'est pas obligé de reproduire les comportements, idées, expressions de ses parents. Mais dans certaines situations comme celles présentées ci-dessus, s'affirmer dans sa différence n'est pas toujours facile.

Les émotions

Dans les chapitres ci-dessus, quelques émotions ont été citées. Avant de ressortir et d'analyser toutes les émotions récoltées dans le questionnaire, j'ai souhaité mieux comprendre pourquoi nous les ressentions. C'est pourquoi je débiterai par un petit bout de théorie avant d'analyser les réponses.

Selon Michelle Larivey⁴⁹, psychologue, les émotions sont indicatrices de satisfaction ou d'insatisfaction des besoins de l'être humain. Elle les sépare en deux classes : « *Les positives qui signalent la satisfaction et les négatives, l'insatisfaction* ». Elle dit également que « *pour marquer la satisfaction, nous disposons d'une variété de sentiments qui s'étendent du simple contentement à l'euphorie. Entre ces deux extrêmes, on rencontre le plaisir, la joie, le ravissement, la jouissance... Chaque sentiment traduit un vécu différent en nature et en intensité, mais tous sont indicateurs de satisfaction. Pour marquer l'insatisfaction il y a aussi une longue série d'émotions qui vont du simple mécontentement jusqu'à la rage et la douleur. Entre celles-ci, l'ennui, la tristesse, la déception, la mélancolie, la colère, etc...* ». Elle parle également d'émotions simples et mixtes. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aller plus en profondeur dans ce concept. Les quelques bases transmises ci-dessus me semblent suffisantes. Certains aspects importants peuvent déjà être relevés : les émotions montrent une satisfaction ou une insatisfaction et elles peuvent être négatives (insatisfaction) ou positives (satisfaction).

Viviane Dubos⁵⁰ précise que « *toute émotion est une information sur soi : sur un sens que l'on attribue à une situation, stimuli. C'est une information sur la façon dont je me situe dans ce moment particulier, sur la relation que je tisse avec les personnes qui m'entourent...* ». Elle est signe de plaisir ou de déplaisir, d'un besoin satisfait ou insatisfait.

⁴⁹ LARIVEY, Michelle. *Le genre des émotions* (2). In : Virage, volume 5, no 2, 1999. [En ligne] Adresse URL : <http://www.acsm-ca.gc.ca/virage/dossiers/les-genres-d-emotions-2.html> (consulté le 25 février 2010)

⁵⁰ DUBOS Viviane. *Les émotions : Comment s'en faire des alliées avec les outils de la PNL*. Paris : éditeur ESF, 1994, 2^{ème} édition p. 32 et 33

Dans le questionnaire proposé aux étudiants, j'avais opté pour les termes « dérangé », « contrarié » et « énervé ». Ces termes ont été largement repris par les étudiants. Quelques participants ont choisi de s'exprimer sur d'autres émotions :

- la tristesse : « *Cela m'attriste parfois* » ou « *cela m'attriste beaucoup car je suis tiraillé entre l'amour pour ma copine et l'amour que je porte à mes parents* »
- la culpabilité : « *Cela me culpabilise* », « *...je me sens coupable vis-à-vis d'eux...* », « *...un sentiment de culpabilité...* »
- la déception : « *...un sentiment de culpabilité, de déception essentiellement...* », « *on a pas envie de décevoir ses parents...* »
- être mal à l'aise : « *cela me met mal à l'aise.* »
- la frustration.

Un étudiant précise que « *même si chacun a envie de construire sa vie comme il l'entend, c'est toujours agréable de savoir que l'on est soutenu par nos parents...* ». Ne pas être en accord avec ses parents peut provoquer des sentiments désagréables comme ceux cités ci-dessus et cette phrase l'exprime très bien. Dans le cas des émotions citées ci-dessus, elles sont négatives et montre donc une insatisfaction.

Mais tous les étudiants ne réagissent pas la même chose. Comme vu dans les chapitres ci-dessus, certains restent totalement indifférents, si cela concerne des sujets particuliers (« *s'il s'agit d'un sujet me concernant personnellement (ma vie de couple, mes envies prof., mes loisirs,...) → indifférente...* ») ou alors s'ils ont totalement confiance en leur choix (« *parfois ça me laisse totalement indifférente, surtout lorsque je suis personnellement convaincue par mes choix* »).

Une dernière personne a tenu à préciser que cela la dérange lorsque les attentes de ses parents ne correspondent pas aux siennes « *mais d'un autre côté ça me motive aussi, car ça prouverai que je suis mon propre chemin et non celui souhaité par mes parents* ». La palette des émotions que l'être humain peut ressentir est très vaste. Elle peut être négative, positive (comme dans cette dernière citation) ou alors il peut n'y avoir aucune émotion.

Les besoins

Comme déjà annoncé ci-dessus, Michelle Larivey explique que les émotions montrent une satisfaction ou une insatisfaction des besoins de l'être humain. Les émotions ressenties sont liées à des besoins et tout être humain a des besoins. Maslow⁵¹ a classé les besoins en pyramide de 5 niveaux.

Il y a tout d'abord, les besoins vitaux qui permettent à l'être humain de rester en vie (respirer, manger, boire, etc.). Le deuxième étage concerne tous les aspects sécuritaires nécessaires à la vie de l'être humain autant sur un plan psychologique (stabilité professionnelle, familiale, pouvoir sur le monde extérieur, avoir des choses qui nous appartiennent, etc.) que physique

⁵¹ FREY, C., SANNA, S. *Incidences de l'éducation familiale et institutionnelle sur les capacités futures d'autonomie psychologique et de réalisation de soi des enfants porteurs d'une Infirmité Motrice Cérébrale*. Université de Genève : Mémoire de licence en psychologie, 2003. In : www.educspe.com: Le portail de l'éducation spécialisée [En ligne]. Adresse URL : <http://www.educspe.com/dossiers/actualites-diverses/la-pyramide-de-maslow.html> (consulté le 25 février 2010)

(se protéger des situations dangereuses, etc.). Dans leur écrit, Frey et Sanna poursuivent en expliquant que « *Le troisième étage est représenté par les besoins sociaux : affectivité (être accepté tel que l'on est, recevoir et donner amour et tendresse, avoir des amis et un réseau de communication satisfaisant), estime de la part des autres (être reconnu comme ayant de la valeur) et appartenance (on vit en société et notre existence passe par l'acceptation des autres avec leurs différences, ainsi que par l'appartenance à un groupe)* ». L'étage suivant est caractérisé par le besoin d'estime de soi, qui pourrait être assimilé au besoin d'exister, d'être utile. « *Toute personne doit éprouver de l'estime pour elle-même et sentir que les autres ont de la considération pour elle* ». La personne a également besoin de reconnaissance. C'est seulement lorsque ces deux besoins sont satisfaits que l'être humain peut s'accepter et devenir totalement indépendant. Le cinquième niveau est la suite logique de cette acceptation de soi et cette prise d'indépendance : « *la réalisation de soi (accroître ses connaissances, développer ses valeurs, "faire du neuf", créer de la beauté, avoir une vie intérieure), d'atteindre en quelque sorte notre plein épanouissement d'être humain* ».

Tant que les besoins d'un niveau ne sont pas satisfaits, il est impossible de passer au niveau supérieur.

Au travers des diverses questions posées et des réponses obtenues, je me suis aperçue que lorsqu'il y avait une émotion négative très souvent l'étudiant faisait ressortir un besoin insatisfait :

- besoin d'être en accord avec ses parents,
- besoin d'appartenance,
- besoin de faire plaisir à ses parents,
- besoin de ne pas les blesser ou les froisser,
- besoin d'être écouté,
- besoin d'être compris,
- besoin d'être aimé,
- besoin de ne pas provoquer de conflits,
- besoin de reconnaissance,
- besoin de ne pas décevoir ses parents

Je peux remarquer ici que les besoins du premier niveau n'apparaissent pas du tout dans cette liste. En ce qui concerne le deuxième niveau, il y aurait peut-être le besoin de ne pas provoquer de conflits. Le conflit crée une perturbation au sein de la famille qui pourrait amener une instabilité et il devient difficile de prévoir la réaction de chacun. Cela conduit d'ailleurs des personnes à fuir totalement les situations conflictuelles, car durant ces moments, il règne beaucoup d'insécurité.

La plupart des besoins cités ci-dessus concerne en fait le troisième étage de la pyramide, c'est-à-dire l'étage abordant les besoins sociaux. L'affectivité ressort dans le besoin d'être aimé, de ne pas décevoir, de ne pas blesser ou froisser, mais également d'être compris et écouté. Comme expliqué plus haut, l'affectivité signifie « *être accepté tel que l'on est, recevoir et donner amour et tendresse, avoir des amis et un réseau de communication satisfaisant* ». Il y a donc un réel besoin d'être accepté par ses parents tel que l'on est et de

pouvoir communiquer avec eux. L'enfant doit également pouvoir ressentir de l'amour venant de son père et sa mère et il doit aussi pouvoir leur en donner. Le besoin de reconnaissance est également apparu à plusieurs reprises : « *un besoin de reconnaissance est naturel* », « *il me tient à cœur qu'ils soient fiers de moi* ». Il peut être assimilé au besoin d'estime de la part des autres. Pour finir, le besoin d'appartenance a également été relevé par les participants : « *...je ressens le besoin d'être en accord avec mes parents* », « *il est important que je sois en accord avec mes parents* », « *lorsque l'on sait que notre souhait concorde avec celui de nos parents, on se sent soutenu* », « *... j'ai également eu l'impression que si j'étais en accord avec eux, je faisais partie de la famille* ». Le besoin de faire plaisir est également une façon de reconnaître ses parents en tant que tels et de faire partie de la famille.

Comme expliqué par Frey et Sanna, si ce troisième niveau n'est pas totalement satisfait, l'être humain ne peut pas atteindre le quatrième niveau débouchant sur une totale acceptation de soi et une prise d'indépendance.

Dans le chapitre concernant les attentes parentales comme source de bonheur, nous verrons que les participants ne parlent pas des besoins cités ci-dessus. Mais avant cela, je souhaite encore m'attarder sur la notion de proximité géographique.

La proximité géographique

Vivre avec ses parents à l'âge adulte n'est pas toujours chose facile. Comme vu dans le concept de l'identité, le jeune adulte s'affirme de plus en plus au fil des années. Cela implique qu'il n'est plus toujours en accord avec le mode de vie de ses parents. Tout peut bien se passer tant que les uns et les autres se respectent dans leur différence.

Mais, cela peut devenir plus compliqué lorsque les attentes qui diffèrent deviennent trop difficiles à gérer. A ce moment, l'enfant peut ressentir le besoin de prendre de la distance physique : « *Je suis partie de la maison il y a 5 ans lassée de subir de la maltraitance psychologique de la part de ma mère* ». Cette distance permet de prendre le recul nécessaire et de se retrouver avec soi-même. Dans cette situation, il est certainement un moyen de protection et un moyen de laisser son identité s'exprimer librement.

Moins drastique, un autre étudiant, à la question en quoi les attentes, désirs et souhaits de vos parents, peuvent-ils influencer votre manière d'être, vos choix, vos décisions, etc. répond entre autre « *d'être souvent avec eux* ». La proximité peut conduire l'enfant à plus se laisser influencer par ses parents. Un étudiant l'a reconnu ouvertement : « *mais c'est vrai que je fais attention, quand je suis avec mes parents, de me comporter de la manière dont ils m'ont élevée. Mon comportement n'est pas le même avec mes amis ou avec mes parents* ». La présence de ses parents implique qu'il change de comportements. Il n'est pas soi-même. Il n'est donc pas toujours facile de rester fidèle à ce que l'on est réellement face à ses parents. Comme expliqué plus haut, les enfants n'ont pas envie de les décevoir ou de les blesser. Pour d'autre, c'est plus par obligation : « *J'habite encore avec eux donc il faut parfois que je m'adapte à leurs attentes contre mon gré* ».

La proximité des parents est donc un facteur pouvant intervenir sur la façon dont les enfants vivent les attentes familiales.

- LES ATTENTES : SOURCE DE BONHEUR

Dans le chapitre sur les attentes qui diffèrent, j'ai parlé de l'aspect plutôt négatif. Ci-dessous, je vais m'arrêter sur le positif.

Les parents comme soutien

Un certain nombre de participants ont fait ressortir les ressources importantes que peuvent être nos parents. Dans ce cas, les parents sont vus comme des « *précieux alliés* ». Ils fournissent de bons conseils, de bons avis. Ils ont une grande expérience de vie. Lors de doute, ils sont un appui important, car ils sont présents pour discuter et conduisent leur progéniture à une remise en question. Toujours prêts à les écouter, ils peuvent devenir des guides pour leurs enfants : « *leurs expériences de vie peuvent vraiment me servir à me guider pour faire les bons choix* ». Ce n'est pas parce qu'ils donnent leur point de vue que l'enfant doit le suivre. Si ce dernier choisit un autre chemin, il sera quand même soutenu par ses parents. Un étudiant a noté : « *Franchement cela n'a jamais été chez moi polarisé oui ou non... pas aussi manichéen dans ma maisonnée... on conseille mais on n'impose pas... c'est ça l'amour inconditionnel, non ?* ». Cette phrase résume bien de quelle façon les parents sont une ressource et permet de sortir une autre idée : l'amour inconditionnel. D'ailleurs, une des caractéristiques qui relie tous ses parents est leur même attente pour leurs enfants.

Sois heureux !

Ce qui m'a surpris à travers ce questionnaire est que les attentes qui diffèrent, les émotions négatives et les besoins sont des aspects qui sont ressortis seulement à partir de la question numéro six abordant les ressentis des personnes. Tandis que les étudiants parlant des attentes positives de leurs parents se sont exprimés dès la première question sur les attentes. Voici les quelques remarques tirées des questions numéros quatre et cinq : « *Simplement que je sois heureuse* », « *Bien sûr, la recherche de l'équilibre et du bonheur est un moteur pour moi et un souhait pour mes parents* », « *Ils attendent que je sois moi non ce qu'ils aimeraient que je sois* », « *Tant que je suis heureuse, c'est ce qui compte* », « *Leurs attentes sur ma vie est que je sois simplement heureuse* », « *Ils m'ont toujours laissé faire mes choix* ».

Dans ces remarques, je peux ressortir quelques idées telles que « *être heureux, la recherche de l'équilibre, la recherche du bonheur, être soi, liberté de choix* ». Il n'est pas question ici de « se formater » aux souhaits et désirs de ses parents, mais de vivre pleinement sa vie telle que l'on veut. L'étudiant est libre de faire ses choix. S'il n'est pas en accord avec ses parents, cela n'a pas d'importance car ces derniers seront toujours là pour le soutenir et l'encourager quelle que soit sa décision : « *Ils me soutiennent dans tout ce que je fais. Et non aucune attente à part que je fasse quelque chose qui me plaise et dans lequel je serais heureuse. C'est tout.* », « *Mes parents se calquent sur mes attentes à moi et les suivent, les respectent* », « *Ils ne m'obligent jamais, je suis libre de mes propres choix, ils sont en accord avec ça et m'ont toujours encouragée* ».

Lorsque les parents adoptent les attentes citées ci-dessus pour leurs enfants, cela conduit à des relations de respect et de confiance. On pourrait croire que les parents ne s'investissent pas, mais la réalité est loin de cette idée. Au contraire, cela crée un climat propice à la discussion, pas besoin de faire semblant d'être en accord avec eux (« *Cela dépend des situations, je ne suis pas forcément en accord avec eux mais je fais comme si pour ne pas qu'on se fâche* ») ou de prendre de gants pour leur parler de sujet sensible (« *mais j'essaie aussi de les préserver en « mettant des gants » pour leur annoncer quelque chose qui ne leur plairait pas forcément, ou en limitant un peu l'information* »)

Un étudiant, déjà cité plus haut, a dit « *cela peut entraîner aussi davantage un sentiment de culpabilité, de décevoir essentiellement mon père qui a davantage des idées précises sur ce qu'il aurait souhaité pour moi. Il est plus « traditionnel » dans ses idées que ma mère* ». Ce qui est intéressant à soulever ici, c'est que les émotions négatives apparaissent généralement lorsque les attentes des parents sont peut-être trop précises. Dans ce cas, il peut être difficile pour l'enfant d'y correspondre. La relation a l'air d'être plus facile avec sa mère qui a des idées plus vastes, plus semblables à celles citées ci-dessus.

Le triangle magique

Dans le cadre de ce chapitre, je souhaite pour finir aborder cette notion de triangle magique qui a été apportée par Guy Ausloos⁵². Il me semble que la base des attentes source de bonheur se retrouve dans sa théorie. Pour lui, il est important que les parents sécurisent, respectent et valorisent leurs enfants. Voici le schéma qu'il a proposé lors de sa conférence et qui est ci-dessous une reproduction :

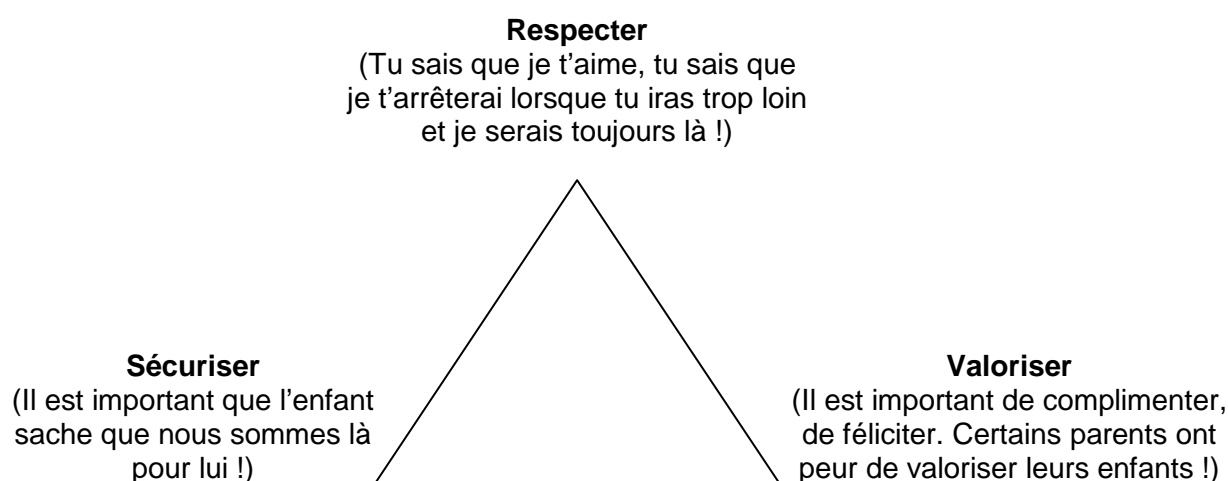


Figure 12 : Schéma du triangle magique proposé par Guy Ausloos

⁵² AUSLOOS, Guy. *Parents : un métier pour lequel il n'y pas de formation*. Aula du Lycée-Collège des Creusets, le 5 octobre 2009. Conférence organisée par Cité Printemps.

Le contraire de ces trois principes est : commander (je sais ce qui est bon pour toi !), contrôler (attention ! Je t'ai à l'œil !) et corriger (je souligne ce qui n'est pas bien). Ces trois derniers points peuvent conduire à des situations compliquées.

- LORSQUE LES ATTENTES DEVIENNENT TROP CONTRAIGNANTES

Très peu d'étudiants ont parlé d'attentes trop contraignantes. Cependant, il y en a. Le premier a déjà été cité dans le paragraphe abordant la proximité géographique avec ses parents. Lassé de subir ce qu'il appelle des maltraitances psychologiques, il est parti de la maison. Un autre parle de « *chantage affectif, le yo-yo affectif* ». Il dit qu'il est « *encore victime de ses conditionnements d'enfants* » lorsqu'il se retrouve face à des injonctions telles que « *si tu ne fais pas ceci, alors je t'abandonne* ». Un autre a juste noté « *manipulation* » sans donner aucune précision. Il y a également la notion de sanction qui est apparue : « *Il convenait de ne pas contredire d'aucune manière le paternel, ou il fallait s'attendre à des sanctions* ». Certains parents ne punissent pas mais montrent leur désaccord : « *Je peux faire ce que je veux mais j'ai « intérêt » à faire comme ils veulent sinon ils seront fâchés et me le feront clairement sentir...* ».

Lorsque les parents ne peuvent concevoir que leurs enfants ne se conduisent pas comme eux le souhaitent, ils peuvent adopter de tels comportements. Cela peut être très difficile à gérer pour l'enfant. L'éloignement peut être une possibilité pour se protéger. Certains s'en sortent bien et d'autres restent marqués à vie. Que les attentes entre parents et enfants diffèrent, c'est une chose. Il en est tout autre de forcer son enfant à répondre à ses attentes.

Pendant que certaines personnes peuvent souffrir d'attentes trop contraignantes, d'autres n'en notent aucune ou n'y prêtent pas attention.

- UNE TOTALE INDÉPENDANCE

Jusqu'à présent, j'ai abordé les attentes qui diffèrent, les attentes qui sont source de bonheur, les attentes trop contraignantes. Je souhaite maintenant parler des étudiants n'ayant aucune attente de leurs parents ou alors n'en tenant pas compte. Ces étudiants sont les-mêmes qui ont soulevé n'avoir aucune ressemblance avec leurs parents.

Dans les diverses questions posées, j'ai pu remarquer que quelques étudiants montrent une indépendance totale par rapport à leurs parents : « *Je vis ma vie pour moi et non pour eux* », « *Chacun sa vie* », « *Il n'est pas important pour moi d'être en accord avec mes parents* », « *C'est ma vie, je décide ce qui est bon pour moi* », « *En rien, je n'en tiens pas compte* », « *J'ai toujours fait ce que j'ai eu envie de faire, c'est moi qui ai fait mes propres projets professionnel, hobbies, etc.* ».

Dans ces quelques remarques, ce qui ressort sont les expressions telles que « *sa vie* », « *pour moi* ». L'étudiant est au centre de sa vie. Il ne tient pas compte des conseils, avis et attentes de ses parents. Je n'assimile pas cela à de l'égoïsme, mais plutôt à une distinction claire entre la vie et les envies de leurs parents et leur propre vie et leurs propres envies.

Deux précisions soulignent clairement cette scission : « *Chacun sa vie* » et « *En rien, je n'en tiens pas compte* ». C'est comme si le lien entre les parents et les enfants n'existait pas.

Les parents n'ont pas le même rôle, ici, que dans les attentes citées ci-dessus. Peut-être que cette analyse est faussée par le questionnaire semi-directif. Cette forme de recherche empêche de clarifier certaines précisions des participants. Toutefois, je pense qu'il existe des enfants qui vivent de manière totalement indépendante de leurs parents. Refusent-ils tout ce que leurs parents souhaitent leur transmettre ? C'est une des explications proposées par Juliette Allais (2007, p.109). Quant à Marie Anaut, elle parle de typologies familiales. Parmi elles, il existe des familles désengagées : « *les parents sont désengagés dans la résolution des problèmes de leurs enfants, et montrent de l'indifférence vis-à-vis de leurs difficultés* (« *Si ma fille se drogue, c'est son choix...* ») » (2005, p.99). Certainement que d'autres hypothèses peuvent être émises, mais n'ayant aucune précision supplémentaire des participants, je m'arrêterai là dans cette analyse, car la suite ne se base sur rien de concret.

- LES ATTENTES INCONSCIENCES

Je souhaite pour finir avec les attentes parler du thème des attentes inconscientes. Quatre étudiants ont abordé ce sujet. Voici les quatre remarques que j'ai pu ressortir « *Je crois que je suis influencée malgré moi* », « *Souvent je le reconnais après coup, une fois que leurs attentes, désirs et souhaits se sont réalisés !* », « *J'en tiens compte de manière inconsciente* », « *Inconscient, une partie de l'apprentissage de la vie* ».

Cette dernière précision est très juste. Tout enfant quel qu'il soit reçoit de sa famille des informations de manière inconsciente. Cela fait effectivement partie de l'apprentissage de la vie, car personne n'y échappe. Jérémic et Vinois appellent cela des attentes implicites (2008, p 100). Cela est différent des attentes exprimées par les parents et citées ci-dessus. Mais leur raison d'exister est la même : le don de vie (2008, p 101).

Catherine Ducommun-Nagy⁵³ parle également de ce don de vie. L'enfant naît avec une dette par rapport à ses parents, car ils lui ont donné la possibilité de vivre. Le plus souvent cette dette est couverte si l'enfant accepte de participer à la continuation de sa famille, à « *avoir une attitude de fidélité et de sincérité à l'égard des autres* » (Jérémic et Vinois, 2008, p 100). D'après ces différents auteurs, cela signifie « *être loyal envers sa famille* ». Cette loyauté permet à l'enfant de se sentir membre de sa famille.

Si je reviens sur les besoins cités plus haut, ils concernaient essentiellement le troisième niveau de la pyramide, c'est-à-dire le besoin d'affectivité, d'estime de la part des autres et d'appartenance. Je peux retrouver dans les explications de Catherine Ducommun-Nagy et de Jérémic et Vinois cette notion d'appartenance.

Juliette Allais définit la loyauté comme « *le fait de s'identifier inconsciemment à un membre de la famille, connu ou inconnu, vivant ou décédé, en organisant notre comportement en fonction de lui, et de ce qu'il pourrait attendre de nous : répéter sa souffrance, pour lui*

⁵³ DUCOMMUN-NAGY, Catherine. *Ces loyautés qui nous libèrent*. Paris : Editions Jean-Claude Lattès, 2006.

« prouver » que nous restons en lien avec lui, ou la réparer en mettant en place diverses stratégies. Mais le but est toujours le même : lui montrer notre fidélité éternelle et notre engagement irréductible » (Allais, 2007, p 113).

Cette définition apporte également la notion d'estime de la part des autres. L'enfant au travers de la loyauté va chercher une reconnaissance chez ses ascendants. Cette reconnaissance va lui permettre d'être aimé et soutenu par sa famille.

Les loyautés ont donc une place importante dans la vie des enfants. Elles les influencent *« que cela se manifeste au niveau des sentiments, de nos choix, de nos actions ou de nos préférences,... »* (Allais, 2007, p 113). Elles sont juste plus difficiles à repérer, car inconscientes.

- LE TEMPS QUI PASSE

En conclusion, il faut encore que je précise que les attentes des parents s'atténuent au fur et à mesure que leurs enfants prennent de l'âge. Un participant a précisé qu'*« il n'y a plus d'attentes »*. Mais ce ne sont peut-être pas toujours les attentes qui diminuent mais l'influence qu'elles ont sur les enfants. Des réponses données telles que *« A mon âge, mes parents ne décident plus pour moi... »*, *« A 31 ans, il y a peu d'attentes de mes parents qui puissent m'influencer, contrairement jusqu'à mes 23 ans environ »*, *« plus jeune, ils influencent beaucoup la manière d'être. Maintenant plus du tout, ils n'ont plus d'influence »* font ressortir que plus l'étudiant est âgé, plus il a pris du recul par rapport à ses parents et moins ils se laissent influencer.

Cette influence qui s'estompe gentiment modifie également les réactions des enfants face à leurs parents : *« Au début de ma vie d'adulte cela m'énervait, maintenant plus du tout »* ou *« Les relations parent-enfant ont beaucoup évolué dans ma famille, il y a longtemps que je n'ai plus besoin de formater ma pensée à celles de mes parents »*.

Un participant a tenu à m'informer en dehors du questionnaire que ses réponses auraient été totalement différentes si je les lui avais posées, il y a quelques années. Mais actuellement parent de trois enfants, il ne voit plus les choses de la même façon.

La relation parents-enfants est sans cesse en changement. Cela est certainement dû au fait que l'identité est continuellement en évolution grâce aux diverses expériences de vie (mariage, naissance, décès,...). L'être humain change, ses relations aussi. Pour reprendre l'une des réponses donnée : *« Cela évolue au fil des ans »* et je rajouterai au fil des expériences de vie !

2.2.7.3. LA COMMUNICATION

Au travers de la dernière question du questionnaire, je souhaitais avoir un point de départ, afin d'analyser la communication entre les parents et les enfants. La communication étant un processus complexe est-il possible que l'enfant comprenne mal les attentes de ses parents ?

Après une définition de la communication, j'aborderai brièvement les différentes formes de langage. Puis je finirai par m'attarder sur le processus permettant la capture du message par le récepteur.

Pour cette analyse, je me suis basée sur le livre de Christiane Grau, « *Pour aider à mieux vivre : les outils de la PNL au service de la relation d'aide* »⁵⁴.

- DÉFINITION

La communication vient du latin « *communicare* » qui signifie « *mettre en commun* ». Elle est le processus de transmission d'informations. Elle peut concerner les hommes, les animaux et les machines. Ce concept est donc très vaste et beaucoup de professionnels de différents domaines se sont penchés sur ce processus. C'est pourquoi, il me faut d'abord apporter une précision : Dans les explications ci-dessous, je traiterai uniquement de la communication entre deux êtres humains en l'occurrence le parent et l'enfant. Pour cela, je vais d'abord expliquer brièvement le processus de la communication.

Pour qu'il y ait communication entre deux êtres humains, il faut la réunion d'un certain nombre de composantes :

- un émetteur, celui qui envoie le message
- un récepteur, celui qui reçoit le message
- un message, ce qui contient les informations que l'émetteur souhaite transmettre au récepteur
- un média, c'est-à-dire le canal de transmissions du message (parole, lettre, mail, téléphone, etc.).

Le propos dans ce chapitre n'est pas de s'intéresser au parent, à sa manière de formuler ses attentes ou de les transmettre. Je ne vais donc pas m'intéresser à l'émetteur, au message ou au média. Ci-dessous, je souhaite comprendre comment l'enfant capte le message. Je vais donc me focaliser sur le récepteur. Mais avant cela, je vais m'arrêter sur les différentes formes de communication.

- LA COMMUNICATION VERBALE, PARA-VERBALE ET NON-VERBALE

Dans les précisions apportées par les participants, il est possible de remarquer que certains parents parlent librement, d'autres essaient d'induire leur enfant par leur comportement. Certains font clairement « *sentir* » leur point de vue lorsque d'autres manipulent. Il existe donc une communication verbale lorsqu'on s'exprime, une communication non-verbale lorsqu'on induit ou qu'on fait sentir notre avis, mais aussi une communication para-verbale.

La communication verbale est le langage. Elle informe sur le sujet de la discussion. Elle n'est qu'une partie de la communication. La communication para-verbale fait référence au timbre et volume de la voix, inflexions et accent mis sur certains mots, coupures de phrases. Tandis

⁵⁴ GRAU Christiane. Pour aider à mieux vivre : Les outils de la PNL au service de la relation d'aide. Grand-Lancy/GE : Jouvence, 1996. 207 p.

que la communication non-verbale inclue les gestes, les expressions du visage, les postures, etc.

Ces notions sont importantes car durant son enfance, l'être humain fait face à ces trois formes de communication tous les jours et certaines attentes peuvent passer par l'une ou l'autre de ces formes.

- LA CAPTURE DU MESSAGE

Il ne vous est jamais arrivé lors d'une discussion de vous rendre compte que vous ne parliez pas du même sujet ? Très souvent, lorsque cela arrive, la prise de conscience a lieu après plusieurs échanges. Il existe donc un décalage entre l'émetteur et le récepteur. Dans la communication, il faut savoir que la conscience n'a pas d'accès direct au message, c'est-à-dire à la réalité. Du coup, ce que l'être humain croit être la réalité du monde n'est en fait que sa perception propre du monde. Ce phénomène n'est pas dû à une incapacité de fonctionnement de notre cerveau mais à la limitation qui se situe entre autre au niveau de la réception du message.

Pour mieux comprendre ce phénomène, je vais m'appuyer sur la programmation neuro-linguistique, dit plus couramment PNL. Ce modèle a été développé entre autre par J. Grinder, R. Bandler et R. Dilts. Elle « *se penche sur notre manière de capter et de traiter l'information et sur la manière dont nous nous organisons pour agir* » (Grau, 1996). Si je reprends les termes « *programmation neuro-linguistique* », voici les compléments de définitions qu'il est possible d'apporter :

- Programmation : Ce mot « *évoque les stratégies répétitives de nos comportements* » (idem). Il se réfère au processus interne, aux programmes mentaux conscients ou inconscients qui permettent d'améliorer ou de modifier les comportements. Ces programmes sont mémorisés depuis notre naissance. Cela évite à l'être humain de tout réapprendre à chaque fois.
- Neuro : Le cerveau tient également une place dans la communication, car la réalité est perçue « *par les sens (VAKOG) qui sont transmises au cerveau via le système nerveux* » (idem).
- Linguistique : Ce mot fait référence aux « *langages verbal et/ou para-verbal à travers lesquels nous nous exprimons* » (idem). Ils structurent et reflètent la façon dont l'être humain pense.

Selon Christiane Grau, « *le traitement des informations provenant de la réalité extérieure s'opère par le sujet en 3 temps successifs très rapides et en boucle continue* :

- *La perception d'une information qui est un exercice de sensorialité consciente et surtout inconsciente*
- *Le traitement de cette information lors d'une phase très complexe avec diverses activités en succession rapide*
- *La réponse verbale et/ou comportementale y relative.* » (idem).

Dans le contexte de ce travail de mémoire, je vais m'intéresser au deux premiers temps : la perception et le traitement de l'information. Le schéma proposé ci-dessous et tiré du livre de Christiane Grau montre clairement les processus de la communication :

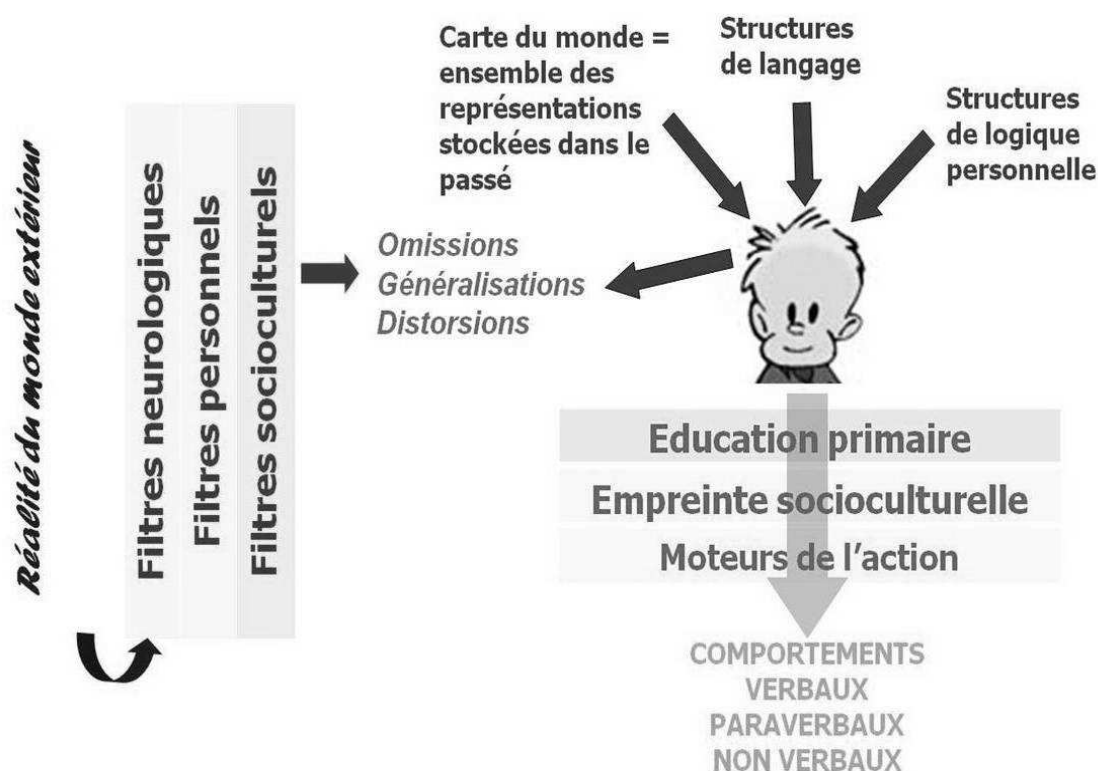


Figure 13 : Graphique de la boucle comportementale (perception – analyse – réponse)

La perception

Lors de la communication, l'être humain perçoit le message au travers de ses sens. Tout être humain est normalement doté de cinq sens : la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût. Je précise « normalement » car certaine personne naît sans l'un des cinq sens. La PNL appelle cela le VAKOG. Mais chaque personne utilise de préférence l'un ou l'autre sens.

Les sens sont le premier contact avec le message. Il a lieu bien avant que notre cerveau interprète l'information. La première difficulté dans la communication peut déjà intervenir à ce moment-là. Nos sens ne sont pas infaillibles. Ils interviennent à un moment donné, dans une situation et un contexte précis. Les personnes étant plus auditives ne le capteront pas de la même façon qu'une personne plus visuelle. L'émetteur peut donc déjà déformer une partie du message à ce stade là.

Après avoir été capté par les sens, le message passe au travers de trois filtres qui permettront de se représenter le message transmis :

- les filtres neurologiques : Ils représentent les structures propres à notre cerveau et à notre système nerveux qui modifient la réalité perçue par nos sens. C'est pourquoi l'homme ne perçoit pas le monde de la même façon que les chiens, les chats, etc.
- les filtres socio-culturels : La culture dans laquelle l'être humain vit influence sa perception des choses. Elle lui transmet des informations, des croyances, des valeurs au sujet du monde qui l'entoure. Cela implique que les Africains n'ont pas la même vision du monde que les Européens ou que les Asiatiques. Les représentations sociales modifient également la perception que nous avons d'autrui.
- les filtres personnels : Chaque être humain est né dans un certain milieu et a reçu une certaine éducation. Il a son propre vécu, ses propres expériences. C'est ce qui le rend unique. De ce fait, chaque être humain perçoit les messages différemment.

Ces trois filtres induisent « des transformations de trois ordres :

- *La sélection ou omission occulte certains éléments pour en privilégier d'autres. Sans ce mécanisme nous serions surchargés et noyés par les stimulations extérieures. Bien évidemment, il ne s'agit pas d'en abuser, en effet, si nous restreignons trop notre perception nous nous limitons à un modèle très appauvri du monde.*
- *La généralisation qui consiste à projeter les caractéristiques d'un cas particulier sur une catégorie entière. Par exemple, une fois que nous avons appris ce qu'est une chaise, nous sommes capables de généraliser cette information et nous pouvons reconnaître des chaises dans tous les styles existants. Grâce à la généralisation nous établissons des règles, que nous appliquons ensuite aux expériences présentant des caractéristiques semblables, ce qui nous permet d'apprendre plus vite et de ne pas recommencer à inventer la roue tous les jours. Ce processus risque souvent de limiter nos comportements à des stéréotypes inadéquats dans des situations particulières.*
- *La distorsion qui opère des modifications dans les données de l'expérience, nous permet de manipuler et ajuster nos représentations internes, de combiner des parts d'informations qui en fin de compte n'ont rien à faire ensemble. » (idem)*

Ces trois mécanismes sont des mécanismes dits de modélisation.

La compréhension

« Les informations sont ensuite analysées, confrontées aux données préexistantes et stockées dans la mémoire. Encore une fois trois sortes de filtres interviennent, modifiant à leur tour la réalité selon les mêmes processus de sélections, de généralisations, de distorsions. Il s'agit de :

- *la carte du monde composée de tous les éléments stockés dans la mémoire de l'individu*
- *des structures langagières apprises dans l'enfance comme langue maternelle et utiles en tant qu'outils de pensée*
- *la structure de la logique personnelle appelée en PNL métaprogrammes de gestion de l'expérience. » (idem).*

A la fin de cette phase les éléments sont réunis pour décider de la réponse à donner. Celle-ci s'exprime le plus souvent par le langage non verbal accompagné ou non de discours. Le passage de la structure profonde constituée par les représentations, à la structure de surface exprimée par la réponse transforme plusieurs fois encore les éléments par sélections, généralisations et distorsions.

La réalité du monde n'est donc jamais ce que l'être humain pense être la réalité. Tous les mécanismes cités ci-dessus empêchent l'être humain de la voir telle qu'elle est.

- *LA COMMUNICATION SUBJECTIVE*

La communication n'est donc pas objective. L'enfant peut parfois mal comprendre les attentes de ses parents. Cela n'est pas dû à une mauvaise volonté de sa part mais tout simplement aux différents aspects expliqués dans ce chapitre.

2.3. ECHANGE AVEC DES PROFESSIONNELS DU TERRAIN

Pour cette deuxième partie, j'ai opté pour un entretien avec trois professionnels travaillant dans le domaine du social. Ces échanges me permettront de mettre en lien mon travail de recherche avec le domaine du social et de trouver des outils que je pourrai utiliser par la suite.

2.3.1. LE CHOIX DES PROFESSIONNELS

Il n'est pas facile de faire un choix, car il existe une multitude de services et de places de travail différents dans le domaine du social. Toutefois j'ai sélectionné trois professionnels travaillant dans trois domaines différents. Leur travail, ainsi que les raisons de mes choix sont expliquées ci-dessous. Je souhaite également indiquer que ces choix ont également été faits en fonction des discussions informelles que j'ai pu avoir avec chaque professionnel au cours de mon expérience professionnelle. Ces échanges n'ont pas de valeur scientifique mais uniquement une valeur indicative.

- *Un éducateur de rue*

L'éducateur de rue travaille tous les jours avec des adolescents et des jeunes adultes en difficulté. Il est continuellement confronté à leurs problématiques professionnelles et familiales et essaie de les aider en leur permettant d'avoir un lieu d'écoute, en prenant contact avec la famille ou en les dirigeant vers d'autres services pouvant leur apporter le soutien nécessaire.

Cette proximité avec les enfants, les adolescents et les jeunes adultes lui permet d'observer régulièrement les transmissions familiales. Il doit permettre aux jeunes d'avancer dans leur parcours de vie, tout en collaborant avec la famille.

- *Une intervenante en protection de l'enfance*

Le travail de l'intervenant à la protection de l'enfance lui offre la possibilité de s'immerger dans les familles des enfants rencontrant des difficultés. Il doit analyser si les parents sont adéquats ou non avec leurs enfants et s'il peut les aider à se construire du mieux possible. Il est également présent pour soutenir les parents dans leur tâche éducative en proposant diverses mesures telles que l'AEMO (action éducative en milieu ouvert), etc.

L'intervenant en protection de l'enfance est également au cœur de la problématique familiale. Il va jusqu'à évaluer si les transmissions psychologiques des parents peuvent être un obstacle important ou non à la construction de l'identité personnelle et sociale de l'enfant. Il est donc un des travailleurs sociaux le mieux placé pour nous expliquer comment il travaille avec les transmissions familiales.

- *Une assistante sociale – psychologue d'un centre médico-social*

Cette assistante sociale travaille dans un centre médico-social. Ce service est spécialisé dans l'aide sociale et assure à toute personne le minimum vital. Il est le dernier filet proposé par le système social suisse avant la marginalisation totale. Les personnes faisant appel au service social de la commune peuvent avoir des difficultés financières passagères. Mais depuis quelques années, il y a de plus en plus de personnes rencontrant des difficultés psychologiques qui font appel à ce service pour un soutien plus seulement financier mais également social et psychologique. Face à une telle évolution, le canton a mis sur pied une mesure permettant à ces personnes de bénéficier d'un soutien psychologique plus important pendant quelques mois. Ce soutien est donné par une assistante sociale ayant suivi la formation de psychologue.

Ce troisième entretien sera intéressant car je verrai le point de vue d'une psychologue confrontée régulièrement à des personnes à l'aide sociale qui souffrent souvent de transmissions familiales rendant difficile leur intégration à la vie sociale et professionnelle.

2.3.2. LES OBJECTIFS DES ÉCHANGES AVEC LES PROFESSIONNELS

Au travers de cette enquête, je souhaite

« vérifier s'ils constatent que des attentes trop laxistes ou contraignantes peuvent être des obstacles au développement de l'identité personnelle et sociale particulière de l'enfant ».

Et s'ils constatent des conséquences négatives, je souhaite

« savoir quels sont les outils qu'ils utilisent pour aider leurs clients ».

2.3.3. LES MODALITÉS DES ÉCHANGES AVEC LES PROFESSIONNELS

Pour répondre aux deux objectifs cités ci-dessus, j'ai décidé d'interviewer trois professionnels qui travaillent dans trois institutions différentes, afin d'élargir mon champ d'analyse.

Dans un premier temps, un résumé et les questions seront transmis à chaque professionnel pour qu'il puisse prendre connaissance du thème traité. Ensuite une rencontre aura lieu durant laquelle nous pourrons débattre à partir des questions citées ci-dessous. Je noterai une liste de réponses possibles qu'ils vont me donner. Ces réponses ont été choisies par rapport à l'expérience que j'ai acquise dans le cadre de ma pratique professionnelle. Je compléterai leur réponse en prise de note.

2.3.4. LA PRÉSENTATION DES QUESTIONS⁵⁵

En lien avec le premier objectif,

« vérifier s'ils constatent que des attentes trop laxistes ou contraignantes peuvent être des obstacles au développement de l'identité personnelle et sociale particulière de l'enfant »,

je souhaite poser les questions suivantes :

- *Dans votre pratique professionnelle, remarquez-vous des attentes parentales trop contraignantes ou trop laxistes pour l'enfant ?*
 - *Oui*
 - *Non*
 - *Autre :*

Par cette première question, je souhaite vérifier si les professionnels constatent que les parents ont des attentes envers leurs enfants. Comme expliqué plus haut, le choix des travailleurs sociaux interviewés a été fait en fonction de mon expérience professionnelle. Ne leur ayant posé aucune question au préalable sur ce thème, il me semble opportun de vérifier si dans leur pratique professionnelle, ils sont confrontés à cette problématique avant de parler des conséquences de ces attentes.

- *Ces attentes peuvent-elles être des obstacles au développement identitaire de l'enfant ? Si oui, pouvez-vous en donner des exemples ?*
 - *Oui. Exemples :*
 - *Non*
 - *Autre :*

Cette deuxième question me permettra d'observer si ces attentes sont perçues comme une aide ou un obstacle dans la construction de l'identité personnelle et sociale particulière de

⁵⁵ Voir annexe 6.5 p. 120

l'enfant. Si la réponse est oui, je souhaite qu'ils me donnent quelques exemples, afin que je puisse me faire une idée sur les éventuelles conséquences que les attentes peuvent avoir sur les enfants.

Afin de répondre au deuxième objectif,

« savoir quels sont les outils qu'ils utilisent pour aider leurs clients »,

je poserai une seule question :

- *Comment intervenez-vous dans ces situations ? Que mettez-vous en place et quels outils utilisez-vous ?*
 - *Éloignement entre l'enfant et sa famille*
 - *Proposition de suivi par un psychologue, psychiatre ou psychothérapeute*
 - *Proposition de soutien par une équipe éducative*
 - *Autre :*

Il est vrai que cette dernière question contient trois questions distinctes. Je ne souhaite pas les distinguer, car elles sont toutes les trois en lien. Elles m'offriront la possibilité de réfléchir sur les outils existants pour intervenir dans ces situations. Je pourrai de la sorte élargir la liste des moyens que je connais déjà.

2.3.5. LES RÉSULTATS DES ÉCHANGES

Après avoir retranscrits les entretiens par écrit⁵⁶, j'ai ressorti les réponses données par les trois professionnels. Elles sont reprises ci-dessous question par question.

- *Dans votre pratique professionnelle, remarquez-vous des attentes parentales trop contraignante ou trop laxiste pour l'enfant ?*

L'intervenante de l'office pour la protection de l'enfance reconnaît qu'il y a des attentes. Elle précise que celles qui demandent son intervention prennent la plupart du temps deux formes différentes : les parents se projettent complètement sur leur enfant et dans ce cas l'enfant devient un objet ou alors les parents ne s'occupent aucunement de leur enfant, mais ne souhaitent pas le donner à l'adoption. Elle ne parle pas d'attentes trop contraignantes et trop laxistes, elle préfère parler d'attentes « *trop élevées et/ou trop précises* » qui ne tiennent pas compte des besoins de l'enfant.

Dans sa pratique professionnelle, l'éducateur de rue a aussi remarqué qu'il y a des attentes. Elles peuvent être trop dans les extrêmes ou alors très présentes mais non dites. La première forme d'attente implique que les normes familiales rentrent en conflit avec les normes sociales que l'enfant apprend à l'école. L'enfant se retrouve dans une position inconfortable entre sa famille et la société. Tandis que la deuxième forme d'attente est

⁵⁶ Voir annexes 6.6, 6.7 et 6.8, respectivement p. 121, 124 et 125

l'attente qui n'est pas clairement exprimée. Le message verbal ne correspond pas au message non-verbal.

Dans les situations que peut rencontrer la psychologue, les patients n'abordent quasiment jamais ce sujet. Elle reconnaît que les parents avaient certainement des attentes, mais dans le cadre de son travail l'identification de ces attentes n'est pas la priorité. Toutefois les personnes qu'elles rencontrent ont souffert de maltraitements physiques ou psychiques (rejet, dévalorisation, insultes).

Après cette première question, je peux donc dire qu'il y a effectivement des attentes. Toutefois pour les définir, les mots laxistes ou trop contraignantes ne sont peut-être pas les mieux adaptés. Comme vu ci-dessus, les professionnels les expriment différemment.

- *Ces attentes peuvent-elles être des obstacles au développement identitaire de l'enfant ? Si oui, pouvez-vous en donner des exemples ?*

Les deux professionnels travaillant avec des enfants, adolescents et jeunes adultes répondent que les attentes parentales qu'ils observent dans leur pratique professionnelle peuvent devenir un obstacle au développement identitaire de l'enfant. Je tiens à préciser « *peuvent devenir* », car ce n'est pas toujours le cas.

L'éducateur de rue observe que les attentes telles que précisées dans la première question peuvent être destructrices pour l'enfant. Toutefois, il y apporte une nuance, car pour lui le désaccord entre les attentes parentales et les attentes de l'enfant peuvent être un moteur à la construction identitaire. Cet aspect sera repris dans le prochain chapitre qui interprètera les résultats des entretiens.

L'intervenante de l'office de la protection de l'enfance explique que les enfants ayant vécu de grands traumatismes à cause d'attentes parentales très négatives, sont dans un système de survie où l'individualisation est impossible. Elle précise que « *la digestion du traumatisme* » peut être longue et s'étaler sur plusieurs années avant que l'enfant en soit remis. Mais pour d'autres, cela se règle plus rapidement. Aider par des professionnels, ils découvrent qui ils sont et ils reviennent dans leur famille avant la fin de leur formation.

La psychologue, quant à elle, reçoit des personnes « *qui ont manqué de protection, d'affection, de compréhension et de soutien de la part de leurs parents... Ces expériences relationnelles difficiles n'ont pas favorisé la construction d'une bonne confiance en soi. Ils sont très blessés émotionnellement... Ils répètent les expériences malheureuses. Ils sont souvent isolés. Ils ont de la difficulté à créer des liens constructifs, ce qui a été vécu en famille se rejoue* ». Dans le concept de l'identité, j'avais pu définir qu'un adulte doit savoir qui il est et doit pouvoir s'insérer dans la société. J'avais résumé en reprenant les termes utilisés par Claude Halmos pour expliquer la signification de « *devenir grand* ». Je peux observer que la description des personnes que rencontrent la psychologue ne correspond en rien à cette définition. Isolement, problème relationnel, répétitions, échec, manque de confiance, etc. conduisent ces personnes à une situation de « *survie* », comme le dit la psychologue, situation qui a débuté dès leur enfance. Les mots « *attentes parentales* » n'ont peut-être jamais été exprimés en tant que tel. Mais au vu des informations données, je pense que les

parents ont transmis à leurs enfants, peut-être de manière inconsciente, des attentes, souhaits et désirs qui empêchent un bon développement identitaire.

- *Comment intervenez-vous dans ces situations ? Que mettez-vous en place et quels outils utilisez-vous ?*

Il faut distinguer une grande différence pour les réponses données à cette question. La psychologue rencontre des adultes qui ont quitté leur famille. Tandis que l'éducateur de rue et l'intervenante de l'office de la protection de l'enfance interviennent lorsque l'enfant vit encore chez ses parents. Le travail n'est donc pas le même face à des adultes, des enfants ou des adolescents.

L'éducateur de rue et l'intervenante en protection de l'enfance utilisent principalement la médiation. Mais leur pratique de la médiation diffère.

L'éducateur de rue, après avoir pris connaissance de la situation, rencontre d'abord les parents. Au travers d'une discussion, il clarifie les attentes. Ensuite, il les retransmet au jeune et vérifie si ce dernier les a clairement comprises. Il lui explique le point de vue de ses parents et pourquoi il y a une différence entre ce que ses parents souhaitent et ce que lui veut. Très souvent suite à cette première médiation, les choses rentrent dans l'ordre, car il y avait juste un problème de communication. Mais dans les cas où les attentes sont trop dans les extrêmes ou non dites mais clairement exprimées, il va creuser auprès des parents, afin de savoir d'où viennent ces attentes (culture, histoire familiale, etc.). Très souvent, ce travail ne s'effectue qu'avec les mères, car cela conduit à une remise en question de soi et il a pu constater que les pères sont moins enclins à effectuer ce travail. Dans l'exemple qu'il m'a donné, il a accompagné la mère dans le deuil de l'enfant rêvé. Elle souhaitait qu'il fasse médecin comme les enfants de son frère. Après avoir identifié le ou les rêves, il essaie de ramener la mère à la réalité (pourquoi est-ce que médecine serait mieux qu'un autre métier ? Ce n'est pas parce qu'une personne est médecin qu'elle est mieux qu'une autre, etc.). Il s'appuie également sur la famille. Entre autre dans l'exemple cité, le grand-père maternel adorait ce petit-fils même s'il ne faisait pas médecine ! Et pour finir, il utilise parfois l'humour pour dédramatiser une situation.

L'intervenante de l'office de la protection de l'enfance rencontre en premier lieu l'enfant. Elle essaie de comprendre ce qui ne va pas. Ensemble ils vont également discuter de ce que l'enfant souhaite dire ou non à ses parents. Suite à cela, elle rencontre les parents et essaie de faire un travail de médiation. Dans certaine situation, cet outil n'aboutit pas et elle doit séparer l'enfant de ses parents. Dans ce cas, l'enfant est placé en institution et un travail d'individualisation est fait avec les éducateurs encadrant le jeune dans le foyer. Elle a également pu remarquer que certains jeunes peuvent parfois rencontrer des difficultés à s'exprimer. C'est pourquoi, elle leur propose, par exemple, de rencontrer une art-thérapeute. D'autres ont une passion. Dans l'exemple donné, le jeune aimait l'athlétisme. En lui permettant de vivre sa passion, premièrement le jeune est reconnu dans ce qu'il aime et deuxièmement il a la possibilité de vivre une relation saine avec d'autres adultes.

La psychologue, quant à elle, ne rencontre pas les parents et n'effectuent aucun travail de médiation. Elle s'entretient seule avec l'enfant devenu adulte. Elle « *les écoute de manière*

bienveillante, avec beaucoup de respect et empathie ». Elle essaie de leur permettre de vivre une nouvelle relation de confiance, de compréhension et de respect de l'autre. « *Le patient apporte en séance des situations concrètes du moment présent en lien avec sa réinsertion sociale et professionnelle* ». Parfois des émotions et des souffrances resurgissent du passé. Elle les aborde gentiment. Comme disait l'intervenante en protection de l'enfance, certains traumatismes sont longs à digérer.

Les outils proposés sont donc différents en fonction de l'âge et de la situation de l'enfant. Les trois entretiens effectués auprès des professionnels ont été très riches en informations et passablement d'aspects sont à retenir pour la pratique professionnelle.

2.3.6. L'INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

Dans ce chapitre, je vais d'abord parler des attentes que rencontrent les professionnels. Puis, je poursuivrai par la communication entre parents et enfants. Certains des points qui seront traités ont déjà été abordés lors de l'analyse du questionnaire envoyé aux étudiants. Il sera intéressant de vérifier s'il y a une concordance ou non.

Suite aux résultats explicités ci-dessus, je pense qu'il est possible d'affirmer que les parents ont des attentes pour leurs enfants et que ces attentes peuvent devenir un obstacle au développement identitaire. Dans ce chapitre, je vais donc parler des attentes parentales obstacles au développement identitaire puis des attentes parentales comme moteurs pour l'enfant d'un point de vue professionnel. Je finirai cette partie par analyser la place de la distance physique entre parents et enfants. Mais avant cela, je vais m'intéresser à la différence entre la situation des adultes, des enfants et des adolescents qu'ont soulevé les professionnels.

2.3.6.1. LA DIFFÉRENCE ENTRE ADULTES ET ENFANTS/ADOLESCENTS

L'échange avec la psychologue a fait ressortir le fait que la plupart des adultes qu'elle voit n'habitent plus avec leurs parents et ne souhaitent que peu revenir sur le passé. Ils ne parlent donc pas ou peu des attentes parentales. C'est à la psychologue ou au travailleur social de les repérer. Dans ma pratique professionnelle, je l'ai également remarqué. Je rencontre régulièrement des adultes qui n'ont jamais eu de vie « stable » (un travail, un salaire, de bonnes relations, une vraie vie de famille, etc. pendant plusieurs années). Très souvent, les échecs se succèdent que cela soit au niveau professionnel, dans leur vie amoureuse, avec leurs amis, etc. Il est très difficile de parler de leur enfance et de leur relation avec leurs parents. Ils préfèrent aborder les questions actuelles ou qui portent sur leur avenir. Le travail sur les attentes de leurs parents et l'influence qu'ils ont pu avoir sur leur vie d'aujourd'hui est plus délicat.

L'enfant et l'adolescent, quant à eux, sont encore à la maison. Un contact direct est donc possible avec les parents ce qui permet au travailleur social de mieux cerner les attentes qui pourraient créer ou qui créent des obstacles au développement identitaire de l'enfant.

Le travail du professionnel ne peut pas être effectué de la même manière selon qu'il ait du contact avec adultes, enfants ou adolescents. Il est important de soulever cet aspect car les outils ne sont pas forcément les mêmes.

2.3.6.2. LES ATTENTES OBSTACLES

Dans le chapitre résumant les résultats trouvés grâce aux entretiens, j'ai expliqué que les attentes parentales étant un obstacle pouvaient prendre plusieurs formes. L'intervenante en protection de l'enfance explique que ce sont les attentes où l'enfant est considéré comme un objet sur lequel les parents projettent tous leurs rêves, lui font porter toutes les responsabilités, etc. Dans ce cas, les attentes deviennent trop élevées et trop précises. L'autre forme est celle où l'enfant n'est pas reconnu par ses parents. Ces derniers ne s'en occupent pas et ne tiennent donc pas compte de ses besoins. Tandis que dans les situations expliquées par la psychologue, les parents dévalorisent, critiquent et rabaisent leur enfant, qui subit des maltraitements physiques et psychologiques. L'intervenante de l'office de la protection de l'enfance n'a pas clairement parlé de maltraitements. Mais elle m'a expliqué que certains enfants sont tellement traumatisés par leurs parents qu'il leur faut plusieurs années pour « digérer » ce qu'ils ont vécu. Je dirai que ces attentes peuvent empêcher un bon développement de l'identité de l'enfant, car certains traumatismes ne se règlent pas avant d'être adulte et d'autres ne se règlent même jamais. Dans les informations données par la psychologue, j'ai pu ressortir que « *Les problèmes se cumulent, se répètent (perte d'emploi, ruptures sentimentales,...), ils se fatiguent physiquement et psychiquement et développent, dans certains cas, des troubles psychosomatiques (surpoids, douleurs physiques, migraine, etc.)... Certains ont développé des comportements déviants...* ». Cette idée se retrouve dans les propos de Claude Halmos lorsqu'elle dit que devenir une grande personne est une « *entreprise des plus vastes, dont la réussite n'a rien d'automatique et qui peut même échouer, la vie courante le démontre tous les jours. On peut avoir grandi dans son corps et être cependant resté – totalement ou dans certains domaines : la vie relationnelle, sexuelle, sociale, l'accès à la culture, etc – comme à mi-chemin, bloqué* » (2009, p. 11 et 12).

Le professionnel peut donc se retrouver face à un adulte vivant un blocage et se trouvant à « mi-chemin » entre l'enfant et l'adulte. Je tâcherai plus loin de voir si en tant que travailleur social, des outils peuvent être utilisés.

- LES CONSÉQUENCES DES ATTENTES OBSTACLES

Dans le descriptif des situations transmises par l'intervenante en protection de l'enfance et la psychologue, je peux remarquer que l'enfant n'est pas reconnu comme un être humain qui mérite respect et amour pour ce qu'il est. Il ne reçoit pas l'estime de ses parents, ni d'affectivité.

En me basant sur la pyramide de Maslow, j'ai pu remarquer dans les questionnaires des étudiants que les besoins non-comblés étaient les besoins dits sociaux : affectivité, estime de la part des autres et appartenance. Ceci dit les participants ayant soulevé ces manques font une formation et semblent insérer dans la société.

Ce n'est pas le cas des situations expliquées par la psychologue et l'intervenante de l'office de la protection de l'enfance. Toutes deux parlent de survie. Cela me montre que les besoins vitaux ne sont pas complètement comblés. L'enfant ne se sentant pas en sécurité ne peut se développer correctement, faire une formation, créer des relations, etc. Cette idée a déjà été soulevée ultérieurement par les propos de Guy Ausloos. Pour que le développement identitaire se passe au mieux, il est donc nécessaire que l'enfant puisse se construire dans une famille lui couvrant les besoins vitaux et lui procurant la sécurité nécessaire. Malheureusement cela n'est pas le cas d'un certain nombre de personnes que rencontre le travailleur social. Dans ces situations, je pense que le travail du professionnel est avant tout de mettre la personne en sécurité (logement, argent, nourriture, etc.), grâce aux diverses institutions existantes et cela passe aussi par la mise en place d'une relation de confiance telle que le fait la psychologue.

Elle a également soulevé le fait que ses patients tellement pris par la survie n'ont pas pu se poser, prendre du recul, prendre du temps pour eux, etc. Leur situation implique qu'ils mettent toute leur énergie dans leur survie. C'est à nouveau au professionnel de lui proposer ce temps. Pour cela et dans les situations extrêmes, l'intervenante en protection de l'enfant peut placer l'enfant en institution où il sera soutenu par des éducateurs. La psychologue, par exemple, joue un peu le rôle de l'éducateur en foyer mais dans un centre médico-social.

Toutefois, même lorsque ce temps leur est donné, il leur est parfois très difficile d'en parler. Certains fuient toute thérapie. D'autres acceptent de rencontrer une psychologue. L'expression orale de leurs problèmes est trop difficile pour les derniers. Dans ce cas, des thérapies telles que l'art-thérapie peut être proposée.

- LA PLACE DE LA COMMUNICATION DANS LES ATTENTES OBSTACLES

Dans le chapitre abordant les transmissions intergénérationnelles, j'ai découvert que la communication était le mode de diffusion des attentes parentales. Dans l'analyse suivant le questionnaire, je me suis arrêtée sur ce qu'était la communication. Elle passe par le verbal, le non-verbal et le para-verbal. Le message que souhaite envoyer le récepteur est modifié par l'émetteur au moment de sa réception. Je ne vais pas revenir ici sur les raisons de cette modification, car elles ont déjà été expliquées ultérieurement. Mais il est important de tenir compte de cet aspect, car il a été soulevé par l'éducateur de rue.

Lors de notre entretien, il a insisté sur la notion de clarté. Il a dit à plusieurs reprises qu'il fallait clarifier ce que les parents souhaitaient car très souvent il y a mécontentement entre eux et leur enfant. C'est pourquoi dans sa pratique professionnelle, il reformule toujours les attentes auprès des jeunes. Il a également tenu à préciser que plus les attentes parentales étaient claires moins elles étaient un obstacle au développement identitaire car la majorité des parents qu'il rencontre ne souhaitent que le bonheur de leur enfant. Ce qui pose problème est la façon dont les parents les transmettent à leur enfant et la façon dont ces derniers les perçoivent. En tant que professionnel, nous sommes garants de cette bonne communication et je pense que c'est là tout le rôle du médiateur.

- LES DOUBLES CONTRAINTES

L'éducateur de rue a également parlé d'une forme de communication particulière où le verbal et non-verbal était en contradiction. Un exemple qui pourrait être donné est la mère qui dit à son enfant « viens m'embrasser » et qu'au moment où l'enfant s'approche d'elle pour l'embrasser elle le repousse. Cela s'appelle les doubles contraintes et elles ont été étudiées par l'école de Palo Alto⁵⁷.

Dans cette forme de communication, l'enfant reçoit une paire d'injonctions paradoxales. S'il obtempère à la première injonction, il désobéit à la deuxième et vice versa. L'enfant ne sait plus quelle réponse donner à ses parents. Cela peut conduire à une incapacité de juger avec précision ce que l'autre veut vraiment dire. Selon l'école de Palo Alto et l'éducateur de rue, dans les cas extrêmes cela peut conduire à la schizophrénie.

Je pourrai approfondir ici la notion de double contrainte en la nuancant de l'injonction paradoxale, en développant sa définition, en étudiant de plus près les conséquences et aussi en apprenant à les repérer. Mais cela n'est pas le propos de ce travail de mémoire.

En tant que professionnelle, il me semble important d'avoir conscience de cette problématique même si je n'ai pour le moment aucune piste d'actions face à ce mode de communication.

2.3.6.3. LES ATTENTES MOTEURS

Certes les attentes parentales peuvent être un réel obstacle. Tous les exemples donnés ci-dessus le prouvent. Mais une nuance peut y être apportée et cela m'a été expliqué par l'éducateur de rue. Dans sa vision à lui, le mot obstacle signifie insurmontable. Or la plupart des jeunes qu'ils rencontrent surmontent l'obstacle que peut représenter les attentes parentales. D'après lui, il est impossible de répondre à toutes les attentes des parents. Parallèlement, il est impossible que les parents n'aient pas d'attentes pour leur enfant, car cela est un phénomène naturel provenant de la création du lien familial. Tôt ou tard, l'enfant va se retrouver à devoir se positionner entre ce que souhaitent ses parents pour lui et ce que lui veut réellement. L'enfant va donc se retrouver en désaccord avec ses parents et va être désapprouvé.

A ce moment-là, l'important est la réaction des parents. Ces derniers malgré leur désapprobation doivent montrer à leur enfant qu'il est toujours aimé et qu'il a le droit d'être soi-même. Les attentes deviennent destructrices lorsque l'enfant ne peut pas obtenir cet amour et cette reconnaissance, car les parents interdisent le désaccord.

Cet aspect est d'ailleurs ressorti dans les réponses données par les étudiants. Les participants vivant le mieux les attentes de leurs parents sont ceux qui ressentent que les parents ne souhaitent que leur bonheur, leur équilibre, leur bien-être. C'est que j'ai nommé ultérieurement « *les attentes source de bonheur* ».

⁵⁷ MARC, Edmond et PICARD Dominique. *L'école de Palo Alto : un nouveau regard sur les relations humaines*. Paris : Editions Retz, 2000, 3^{ème} édition.

Il peut être aussi très constructif pour l'enfant de vivre un désaccord avec ses parents, car dans la vie il n'est pas possible de toujours être en accord avec tout le monde. En vivant une telle expérience au sein de sa famille, l'enfant peut par exemple découvrir que la divergence d'opinions entre deux personnes n'a pas pour conséquence la destruction de relation.

2.3.6.4. LA DISTANCE PHYSIQUE

Dans les chapitres ci-dessus, j'ai parlé de distance physique. J'avais pu ressortir au travers des réponses données dans le questionnaire que la proximité avec ses parents pouvait influencer les agissements et comportements des enfants. Lors des trois rencontres avec les professionnels, nous avons aussi abordé cet aspect mais en utilisant le terme « distance ». La distance comme outil, comme protection ou comme un appel à l'aide sont les différentes formes qu'elle peut prendre.

- UN OUTIL POUR LE TRAVAILLEUR SOCIAL

Cette distance peut être un outil, comme vu avec l'intervenante en protection de l'enfance, car elle permet à l'enfant de sortir des attentes parentales pour se découvrir et faire un travail d'individualisation. La distance physique ici protège l'enfant qui est placé dans un lieu où il peut se sentir en sécurité. Dans le cadre de ma pratique professionnelle, il m'arrive de construire un projet qui permettra au jeune de quitter sa famille. Lorsque la situation devient souvent insoutenable, il est parfois préférable de le sortir de son milieu. Parfois après une ou deux semaines, le jeune retourne chez ses parents et cela se passe beaucoup mieux ensuite.

- UN MOYEN DE PROTECTION

Certains enfants n'attendent pas qu'un service social les aide à quitter leur famille. En effet, cet aspect était déjà ressorti dans les questionnaires entre autre par un étudiant ayant noté qu'il avait quitté la maison, suite à des maltraitements psychologiques. La psychologue a également remarqué que ses patients ont quitté la maison très tôt vers l'âge de 15-16 ans suite à des maltraitements physiques et/ou psychologiques. Depuis le départ, ils s'en méfient et ont mis de la distance. Mais à l'inverse des étudiants ayant répondu au questionnaire, les patients ne vivent plus que des expériences malheureuses. Je pense que les différences entre l'étudiant et le patient que rencontre la psychologue sont de deux ordres :

Tout d'abord, il y a la force des maltraitements que rencontre l'enfant. Elle diffère d'une situation à l'autre. Aucune explication n'a pu être demandée à l'étudiant, mais il serait intéressant de savoir de quelle façon sa mère le maltraitait. Dans les situations expliquées par la psychologue, il s'agit de dévalorisations, de critiques, de rabaissements (pas capable de réussir une formation) incessants depuis leur naissance.

L'autre aspect est l'âge auquel l'enfant quitte le foyer familial. A 15-16 ans, le jeune n'a pas de formation et pas d'argent. Il se retrouve livré à lui-même. Tandis qu'à 20 ans, le jeune adulte a beaucoup plus de ressources. Très souvent, une première formation est déjà terminée. Il est plus facile de trouver un travail d'appoint pour couvrir ses frais. Il y a

également eu une réflexion avant son départ qui de ce fait a pu être mieux préparé. Ce n'est pas forcément le cas de l'adolescent. La psychologue signale d'ailleurs qu'ils ont « *fuit la famille* ». Il n'est donc pas la même chose de quitter ses parents à 15 ou à 20 ans, même si l'objectif est le même « se protéger ».

- UN APPEL À L'AIDE

L'éducateur de rue doit également faire face à ce phénomène de prise de distance de l'adolescent par rapport à ses parents. Il a pu remarquer au travers de ces diverses rencontres que l'adolescent fuit la maison lorsqu'il ne peut plus faire face au regard de ses parents. N'arrivant pas à répondre aux attentes parentales, il sent une pression de plus en plus forte reposer sur ses épaules. La fuite permet de reprendre son souffle lorsque l'ambiance familiale devient de plus en plus pesante. Elle permet aussi de montrer que quelque chose ne va pas et dans ce cas, c'est un appel à l'aide.

- UN PHÉNOMÈNE NORMAL

Tous les enfants, tôt ou tard, prennent de la distance par rapport à leurs parents. Devenir adulte, c'est entre autre devenir indépendant et mener sa propre vie. Cette prise de distance est donc un phénomène naturel dans les familles où les attentes parentales ne deviennent pas un obstacle au développement identitaire. Mais en tant que travailleur social, il est important de faire la différence entre cette distance qui est due au développement de l'enfant, donc normale, ou à la distance qui est nécessaire comme protection ou appel à l'aide contre les attentes parentales. Le projet n'est pas le même en fonction de l'une ou l'autre situation.

2.3.6.5. LES TRANSMISSIONS TRANSGÉNÉRATIONNELLES

Lors de l'entretien que j'ai eu avec l'éducateur de rue, il y a un dernier aspect qu'il m'a semblé important de soulever. Jusqu'à présent, je me suis arrêtée aux transmissions intergénérationnelles. Ce sujet est déjà tellement vaste à lui seul, qu'il me semblait difficile de travailler encore les transmissions transgénérationnelles. Pourtant, il n'est pas possible d'étudier les attentes parentales de l'enfant sans aborder au moins brièvement ce sujet.

Je ne vais pas étudier ici de quelle façon, elles se font, car il y aurait beaucoup à dire. Je vais plutôt m'attarder sur ce que cela peut impliquer pour le professionnel et donner quelques bases de la théorie de Böszörményi-Nagy⁵⁸ dont a parlé l'éducateur de rue.

- POURQUOI EN TENIR COMPTE DANS LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE ?

Voici ce qu'on m'a dit à ce sujet : « *Il faut aussi tenir compte des transmissions transgénérationnelles et à ce sujet, je me réfère à la théorie de Böszörményi-Nagy. Les parents ne sont pas toujours responsables de ce qu'ils vivent. Certaines valeurs viennent de leurs parents ou grands-parents. Il faut voir l'ensemble de l'histoire familiale pour*

⁵⁸ Voir annexe 6.6, p. 121

comprendre leur réaction d'aujourd'hui et il faut accepter leur histoire ». Cela a aussi été soulevé par la psychologue qui remarque que très souvent les parents maltraitants ont déjà un passé familial de souffrance.

En tant que travailleur social, il faut tenir compte de cet aspect qui nous permet de ne pas rentrer dans le jugement et de mieux comprendre certains comportements adoptés par les parents. Certaines positions radicales qu'ont les parents peuvent cacher une peur enfouie. Mais ces peurs peuvent venir de leurs parents ou leurs grands-parents. Il n'est donc pas facile d'aborder cette problématique. Un autre exemple peut-être celui du racisme. Les parents ayant été éduqués dans le racisme et n'ayant jamais remis en doute cette valeur, le retransmettent à leur enfant. Ce dernier peut montrer un désaccord à un moment donné et cela peut être très difficile à vivre pour ses parents, car leur enfant « détruit » ce qu'ils ont reçu de leur famille respective.

Il faut donc accepter la différence, car, comme le dit l'éducateur de rue, « *elle peut être un moyen de défense qui est la conséquence d'un certain parcours de vie* », histoire familiale incluse. Il n'y a pas qu'une seule réalité et il faut s'adapter à la réalité des familles que l'on rencontre.

- LA THÉRAPIE CONTEXTUELLE

Böszörményi-Nagy explique qu'il faut tenir compte du contexte relationnel, c'est-à-dire « *à la somme de toutes les relations dans lesquelles nous avons donné ou reçu... Le contexte relationnel peut inclure des personnes qui appartiennent au passé, à savoir tous ceux dont les actions ont encore un impact sur nous. Il inclut bien sûr les personnes du présent, c'est-à-dire tous ceux avec lesquels nous sommes en interaction... Il se compose avant tout de l'ensemble des personnes avec lesquelles nous sommes dans un rapport de don, que nous soyons le donateur ou le donataire* » (Ducommun-Nagy, 2006, p. 113). J'avais déjà abordé cette notion de don dans l'analyse des questionnaires sous le chapitre consacré aux attentes inconscientes.

Mais ce qui m'intéresse ici est la façon dont ce thérapeute intervient dans les familles. Il estime que le rôle du thérapeute et en l'occurrence du travailleur social, est d'être le « *garant du dialogue entre les membres de la famille. Chacun doit pouvoir définir sa position et ses besoins et doit accepter d'entendre les autres* » (2006, p. 117). Cette méthode d'intervention part du principe que toutes les personnes participant à une relation méritent d'être entendues « *quels que soient son rôle dans la famille, son âge ou son état, et que son point de vue mérite d'être respecté* » (2006, p. 117). Je pense que c'est le message que souhaitait me transmettre l'éducateur de rue.

La famille est très complexe. Son fonctionnement, ses attentes, ses influences, etc. sont tout autant d'aspects délicats dont doit faire face le travailleur social. Alors comment travailler avec la famille ? Quelles sont les attitudes à adopter en tant que travailleur social ? Quelques pistes sont abordées dans l'analyse qui suit.

3. ATTENTES FAMILIALES : L'ACTION DU TRAVAILLEUR SOCIAL

Toutes les personnes que je rencontre dans ma pratique professionnelle ont un passé composé entre autre d'une histoire de famille. Qu'on ait du contact qu'avec le demandeur d'aide ou également avec ses parents, il me faut tenir compte de son histoire, des ses origines. Et cela n'est pas toujours facile.

L'éducateur de rue a tenu d'ailleurs à préciser dès le début de l'entretien que travailler avec la famille « *représente un état d'esprit* ». Ci-dessous, je vais aborder plusieurs points importants dont je dois tenir compte dans ma pratique professionnelle : la réalité de la famille, les différences entre parents et enfants, les jeunes ont aussi des attentes, la résilience, les attitudes à adopter en tant que professionnel et les divers outils à la disposition des professionnels.

3.1. LES DIFFÉRENCES ENTRE LA RÉALITÉ DE LA FAMILLE ET LA RÉALITÉ DU TRAVAILLEUR SOCIAL

J'ai suivi une formation d'assistante sociale. Mais je ne me résume pas à cela. Je suis également une femme avec un certain parcours et une certaine histoire de vie. J'ai mes propres représentations des choses, mes valeurs, mes points de vue.

Il en va de même pour les familles que je peux rencontrer dans ma pratique professionnelle. Comme le dit l'éducateur de rue, elle a « *sa réalité du monde et ses valeurs* ». Cela implique que des attentes parentales me paraissant extrêmes peuvent être tout à fait dans la norme pour les membres de la famille.

Ce n'est pas pour autant que je doive être en accord avec eux. Mais je dois les accepter et les respecter dans leur différence, sans quoi le travail du professionnel peut être contre-productif.

Ce postulat est la base de notre travail. Mais en tant qu'assistante sociale fraîchement formée, cela ne va pas toujours de soi. Il est donc important de le souligner dans le cadre de ce mémoire.

3.2. LES DIFFÉRENCES ENTRE PARENTS ET ENFANTS

Dans ma pratique professionnelle, je dois aussi tenir compte d'un décalage entre parents et enfants. Dans les réponses obtenues grâce au questionnaire envoyé aux étudiants, des différences apparaissaient déjà. Il y avait entre autre la notion d'évolution des mentalités et la différence de générations. L'intervenante en protection de l'enfance, ainsi que l'éducateur de rue, m'ont aussi fait part de ce décalage entre parents et enfants. La différence d'âge est une des raisons.

Les parents ont un autre vécu que leur progéniture. Ils ne peuvent donc pas avoir la même vision de la vie. De plus, comme l'a dit l'intervenante en protection de l'enfance, « *le temps*

se gère différemment si on est parents ou enfants ». Les parents pensent beaucoup plus à l'avenir et se font du souci. L'enfant aura plus tendance à vivre au jour le jour. Prenons par exemple la situation de l'adolescent, son corps se transforme, il recherche à s'intégrer dans des groupes de pairs, les premières relations amoureuses apparaissent, etc. Il est clair que, dans cette période de vie, leurs objectifs ne peuvent pas être les mêmes que ceux de leurs parents qui se font plutôt du souci quant à l'avenir professionnel et financier de leur enfant.

Dans le cadre de mon travail, je rencontre un certain nombre de jeunes âgés entre 18 et 25 ans, sans formation. Cela fait généralement plusieurs années qu'ils ne font rien. Ils rencontrent un certain nombre de difficultés (psychologiques, sociales, scolaires, etc.). Il est très difficile pour la plupart des parents de les voir inactifs. Ils m'appellent ou souhaitent me rencontrer, me font part de leurs soucis et aimeraient que je trouve la « *solution miracle* » aux problèmes de leur fils ou de leur fille. Cela est malheureusement impossible. Je dois faire face à ce décalage entre les parents et les enfants et ce n'est pas toujours évident.

3.3. LES JEUNES ONT AUSSI DES ATTENTES

Jusqu'à présent dans ce travail, je n'ai parlé que des attentes que les parents ont pour leur enfant. Mais cela va également dans l'autre sens. Les jeunes aimeraient que les parents les comprennent et se mettent à leur place. Il est aussi très difficile pour eux d'admettre que leurs parents ne sont pas parfaits. En tant que professionnel, je dois aussi en tenir compte.

Pour améliorer les relations entre parents et enfants, il est important que le jeune comprenne que ses parents sont aussi un homme et une femme, un époux et une épouse, qu'ils ont eu une vie avant de former une famille et que malgré qu'ils aient des enfants ils continuent à avoir une vie. Le jeune doit accepter les parents avec leurs parcours, leurs erreurs, leurs défauts mais aussi leurs qualités. Cela n'est pas toujours facile.

De plus, comme vu ci-dessus, la différence d'âge et de rôles impliquent que les parents et les enfants n'ont pas les mêmes objectifs de vie au même moment. Les parents et les jeunes doivent prendre conscience de ce décalage, les premiers pour que leur enfant puisse vivre sa crise d'adolescence et les deuxièmes pour ne pas rejeter leurs parents.

En tant que professionnel, je peux aussi en parler avec le jeune. Il peut être nécessaire de le rendre attentif à cela, afin que les parents deviennent des personnes ressources dans le projet construit avec le jeune. Mais cela est possible uniquement dans les situations où les attentes parentales ne sont pas des obstacles insurmontables pour le développement identitaire de l'enfant. Dans les cas de maltraitements physiques et psychologiques ou de doubles contraintes, il est plus compliqué d'aborder ce thème-là par une simple discussion.

3.4. LA RÉSILIENCE

Dans mon travail, j'ai rencontré un jeune majeur dont les parents sont divorcés. Sa mère se trouve dans une situation de précarité élevée. Elle emprunte de l'argent à son fils et attend d'obtenir une somme importante pour retourner dans son pays d'origine. Ce jeune vit

certaines mois avec son père qui a des problèmes d'alcool et qui ne travaille pas. Les autres mois, il va une semaine chez un ami, une semaine chez un autre, etc. A l'école, cela se passe plus ou moins bien. Son comportement n'est pas toujours très adéquat mais il passe son année. Malgré une situation familiale particulière où les parents sont absents et ne tiennent pas compte des besoins de leur fils, il se débrouille pour couvrir ses frais, il réussit son année et a mis en place un projet professionnel pour la suite.

Il est vrai que la vie de ce jeune ne correspond pas à mes principes de vie. Lorsque je parlais ci-dessus de la réalité des familles, dans cette situation, il m'a fallu un peu de temps pour comprendre et accepter sa façon de vivre. Maintenant je réalise que ce jeune a d'importantes ressources.

La psychologue m'a aussi parlé de ces gens qui malgré des traumatismes importants s'en sortent bien dans leur vie. Elle appelle cela la résilience. Je ne me suis jamais réellement attardé sur cette notion. En lisant une interview de Boris Cyrulnik⁵⁹, j'ai appris que la résilience pouvait avoir lieu lorsque l'enfant trouve une personne de référence que ça soit au sein de sa famille ou une personne inconnue qui lui montre de l'amour, qui le reconnaît en tant qu'être humain.

Dans le cas cité ci-dessus, ce jeune est très impliqué dans un centre loisir où il aide les animateurs lorsqu'ils en ont besoin et va y manger chaque midi, etc. Dans ce lieu, il est reconnu pour ce qu'il est et je pense que c'est en partie grâce à cela qu'il arrive aussi bien à s'en sortir.

L'intervenante en protection de l'enfance a également abordé ce sujet. Lorsqu'un enfant a une passion, elle essaie de lui permettre de poursuivre et de s'investir dans cette passion, car il y trouve reconnaissance et amour et cela est nécessaire pour dépasser un traumatisme important.

Je dois tenir compte de ce phénomène dans ma pratique professionnelle. Lors des rencontres que je fais, il peut être intéressant de chercher s'il existe une personne ressource, la personne sur qui s'appuyer pour permettre à la personne de s'en sortir. De plus, je ne dois pas vouloir appliquer ma réalité aux personnes que je rencontre mais aller chercher en eux les ressources qui leur sont propres.

3.5. LES ATTITUDES À ADOPTER EN TANT QUE PROFESSIONNEL

Lorsqu'on travaille avec des personnes ayant un passé familial compliqué ou avec une famille, il faut absolument adopter certaines attitudes, afin de créer une relation saine et de confiance.

La compréhension, le non-jugement, l'empathie, le respect, la confidentialité sont des notions importantes dans notre pratique quotidienne. Mais lorsque nous travaillons ou parlons de la famille, elles doivent être encore plus présentes, car nous touchons l'intimité

⁵⁹ CYRULNIK, Boris. Il y a une vie après l'horreur. In : Courrier de l'UNESCO [En ligne]. Adresse URL : http://www.unesco.org/courier/2001_11/fr/dires.htm (consulté le 25 février 2010)

d'un groupe dont on ne fait pas partie. Ce groupe a un passé et autant les parents que les enfants ne sont pas toujours responsables de ce qu'ils vivent.

3.6. LES OUTILS

Dans les divers entretiens que j'ai pu avoir avec les professionnels, plusieurs outils sont ressortis. Je vais ci-dessous les séparer en deux groupes : les outils utilisables lors de transmissions intergénérationnelles et les outils utilisables lors de transmissions transgénérationnelles.

3.6.1. LES OUTILS UTILISABLES LORS DE TRANSMISSIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES

Les outils que possèdent le travailleur social ne sont pas les mêmes lorsqu'il a à faire à des enfants, adolescents ou jeunes adultes vivant encore dans leur famille ou à des adultes. Je vais donc débuter par expliquer les outils qui m'ont été proposés par les professionnels en lien avec les plus jeunes et ensuite je parlerai des adultes.

Lorsque je travaille avec un jeune, il est plus facile d'intégrer les parents, car très souvent ces derniers sont impliqués dans les situations. Dans ce cas, il y a comme outil la médiation. Mais cet outil n'est pas si simple d'utilisation. Des formations ont d'ailleurs été créées sur ce sujet. Dans les situations que je rencontre où il faut effectuer une médiation au sein de la famille, je fais souvent appel au réseau et en l'occurrence à l'éducateur de rue. Il serait toutefois intéressant de suivre la formation, afin de pouvoir le faire moi-même.

Par contre, je peux clarifier la situation auprès des parents et auprès du jeune. Cela leur permettra déjà de se sentir écouté et de pouvoir s'exprimer. J'ai pu observer dans mes diverses expériences que très souvent, cette première étape les soulage déjà un peu.

Un outil déjà expliqué plus haut est la distance. Le départ de la maison peut être un projet mis en place en collaboration avec un travailleur social. Mais cela ne peut pas se faire avec tout le monde, car certains sont trop jeunes (moins de 18 ans) et dans ce cas c'est à l'office de la protection de l'enfance d'évaluer et d'autres ne sont pas prêts. Dans la région où je travaille, il existe une fondation tenue par un couple ayant des enfants. Cette famille peut accueillir jusqu'à 5 jeunes en même temps de 18 à 25 ans ne pouvant plus rester à la maison mais n'ayant pas encore les compétences d'habiter seul. Ces jeunes participent à la vie de famille (entretien de la maison, lessive, etc.). Ils retrouvent petit à petit leur confiance et deviennent indépendants.

Dans les situations où l'enfant a réellement été traumatisé, je pense qu'il n'est plus du ressort du travailleur social d'intervenir. Dans ce cas, je dirige les personnes vers des thérapeutes et je poursuis en parallèle le suivi du projet social. Il existe différentes formes de thérapie. Il y a les plus classiques, c'est-à-dire se rendre chez un psychologue, psychothérapeute ou psychiatre. Pour les personnes qui n'arrivent pas à s'exprimer, il y a, comme l'explique l'intervenante en protection de l'enfance, l'art-thérapie. J'ai également des personnes qui décident de suivre un traitement en médecine chinoise et d'autres vont voir

des kinésiothérapeutes. Cela dépend beaucoup de la personne : souhaite-t-elle parler ? veut-elle travailler avec le corps ? avec les énergies ? en quoi croit-elle ? Ce que j'ai compris, c'est qu'il est impossible de forcer quelqu'un à adopter une thérapie qui ne lui convient pas. Je n'ai pas les compétences d'évaluer l'efficacité des différentes thérapies citées ci-dessus. Je ne peux que constater que pour certains elles sont très bénéfiques et pour d'autres non.

Il me reste un dernier outil à citer : les ressources de la personne. Tout être humain a un potentiel. Je pense qu'il appartient au travailleur social de chercher ce potentiel et de le mettre en valeur. Par potentiel, j'entends par exemple une passion comme l'a soulevé l'intervenante en protection de l'enfance. Grâce à cette passion et comme expliqué plus haut, la personne pourra être reconnue et prendre confiance en elle.

3.6.2. LES OUTILS UTILISABLES LORS DE TRANSMISSIONS TRANSGÉNÉRATIONNELLES

Dans les divers entretiens que j'ai pu avoir avec les professionnels seul l'éducateur de rue a précisé qu'il existait des attentes transgénérationnelles. Pour cela, il s'appuie sur la théorie contextuelle de Böszörményi-Nagy. J'ai très brièvement parlé de cette thérapie. Il serait intéressant de l'approfondir, afin de pouvoir travailler avec cette méthode. Malheureusement il n'est pas possible de le faire dans le cadre de ce travail de mémoire.

Toutefois dans mes diverses lectures j'ai pu ressortir deux outils. Le premier me semble très intéressant mais à nouveau, il me manque les connaissances pour l'utiliser. C'est le génogramme ou géosociogramme (Maillet-Tingaud et Grau, 2006, p. 31 à 49). A la base, c'est un arbre généalogique. Mais sa particularité est qu'il contient toutes les données de la famille : les souvenirs (décès suite à une maladie, si oui laquelle ?, personnalité, caractères, convictions des membres de la famille, dates de naissance, de mariage, etc.), les relations (mariage, divorce, relation fusionnelle, conflictuelle, etc.) et les contextes sociaux (lieu de vie, événements historiques ou politiques, etc.). Suite à cela, on peut remarquer des répétitions de génération en génération, ce qu'il faut « *avoir, faire, penser, être, devenir... pour être considéré comme membre digne de cette famille* » (idem, p. 48). Cela peut donner des informations intéressantes sur le comportement de la personne que rencontre le travailleur social et des pistes sur lesquelles il pourrait travailler.

Toujours dans le livre de Maillet-Tingaud et Grau (idem, p. 111 à 113), il y a un autre outil qui peut être très intéressant. Parfois dans la pratique professionnelle, on doit faire face à des gens qui rejettent totalement leurs parents et de ce fait ne se retrouvent pas en leur famille. L'ancêtre mentor est un outil pouvant aider la personne à se réconcilier avec sa famille. Pour cela, il faut tout d'abord que la personne choisisse un ancêtre qui l'intéresse. Elle n'a pas besoin de l'avoir connu. Il suffit qu'il l'« *inspire* ». Ensuite, elle doit écrire sa biographie de la façon dont elle souhaite (photos, bandes dessinées, etc.), s'imprégner « *de sa personnalité, de ses désirs, de ses ressources* ». La dernière étape est de demander à cet ancêtre de rester à ses côtés, de l'accompagner au quotidien. Expérience faite, cela peut être très bénéfique !

3.6.3. LA RELATION

Suite à tout ce qui a été noté ci-dessus, je souhaite rappeler que la base de tout travail social est la création d'une relation de confiance. Le but, ici, est que la personne rencontrée puisse vivre une relation saine basée sur l'écoute et le respect. En tant que travailleur social, cette relation doit être créée avec toutes les personnes rencontrées, mais encore plus avec les personnes n'ayant jamais connu cela.

La description de ces divers outils, me fait toutefois réaliser qu'en tant qu'assistante sociale dans un service social communal je n'ai que peu de moyens pour aider les personnes qui rencontrent des difficultés avec leur famille. Pour être plus efficace, il me faut acquérir de l'expérience mais également de nouvelles connaissances.

4. BILAN DE LA RECHERCHE

La recherche, l'analyse et le lien avec la pratique professionnelle établis, je peux commencer mon bilan de la recherche. Pour cela, je débiterai par la vérification des hypothèses. Je poursuivrai par la réalisation des objectifs et mon apport personnel, c'est-à-dire mon auto-critique. Pour finir, j'expliquerai mes perspectives pour la suite.

4.1. VÉRIFICATION DES HYPOTHÈSES

- **Parfois les attentes des parents se traduisent par des prescriptions que l'enfant ressent comme incompatibles avec ce qu'il identifie comme vrai et juste en lui. Dans ce cas, l'enfant vit un conflit interne qu'il doit régler pour devenir adulte**

Les données que j'ai récoltées me permettent d'observer qu'effectivement les attentes des parents et des enfants ne sont pas toujours compatibles. Une des raisons de cette différence est l'écart d'âge. Mais cela n'est pas le cas dans toutes les situations. En effet, comme vu dans l'analyse des résultats, cela dépend aussi du sujet concerné et également de l'interlocuteur de l'enfant (père ou mère). En outre, plus les attentes sont précises et élevées, plus elles risquent d'être incompatibles avec ce que l'enfant souhaite pour lui. Par contre, lorsque les parents s'arrêtent à des attentes très vastes telles que le bonheur, l'équilibre et le bien-être de leur progéniture, les parents et les enfants sont souvent en accord.

L'incompatibilité est essentiellement montrée par des émotions négatives (frustration, culpabilité, énervement, tristesse,...), faisant ressortir un malaise chez l'enfant. Ce dernier se retrouve face à un besoin qui n'est pas satisfait. Comme vu dans l'analyse, si les besoins ne sont pas satisfaits, l'enfant ne peut poursuivre son développement identitaire qui lui permettra d'aboutir à la réalisation de soi. Il doit donc impérativement répondre à ce besoin pour devenir adulte. Mais cela ne signifie pas abonder dans le sens de ses parents. D'ailleurs aucun étudiant n'a dit abandonner leurs souhaits et désirs pour ceux de leurs parents. Pour répondre à ses besoins, l'enfant doit régler le conflit interne en prenant ce qu'il souhaite dans l'héritage que lui transmettent ses parents et en laissant de côté les aspects ne

lui convenant pas. Il doit faire un tri, « *nettoyer le terreau familial des mauvaises herbes qui encombraient le chemin* » (Maillet-Tingaud et Grau, 2006, p. 111) L'éloignement géographique et le temps sont deux facteurs aidant à ce travail et diminuant les incompatibilités et les conflits internes.

Mes entretiens avec les professionnels ont confirmé cette hypothèse. Ils sont confrontés au quotidien à des attentes incompatibles entre parents et enfants. Parfois une simple clarification permet un réajustement. D'autres fois, il est nécessaire que l'enfant s'éloigne de la famille pour pouvoir faire un travail d'individualisation. Les derniers rencontrent plus de difficultés. Ils fuient leur famille et ont ensuite beaucoup de difficultés à se créer une vie stable.

Les résultats de mes recherches me permettent donc de vérifier cette hypothèse en insistant toutefois sur le « parfois », car cela ne concerne pas tous les enfants.

- **La subjectivité de la perception et la compréhension de l'enfant amènent à interpréter le discours familial comme des prescriptions comportementales à son égard**

Au travers du chapitre de la communication, j'ai mieux compris comment se déroule ce processus. Un certain nombre de parasites empêche l'être humain de voir la réalité telle qu'elle est. De ce fait, il se fait sa propre carte du monde. Il y a donc bien une subjectivité et cette subjectivité entraîne parfois une compréhension incorrecte du message que l'interlocuteur souhaite nous transmettre. Alors je pense que cette hypothèse est vérifiée et que le discours familial peut être interprété comme des prescriptions comportementales par l'enfant.

4.2. RÉALISATION DES OBJECTIFS

Je vais dans un premier temps m'arrêter sur la recherche effectuée auprès des étudiants de la HEVs. J'expliquerai l'échec de ma première recherche. Ensuite, je m'attarderai sur les limites du recueil des données, avant de vérifier si les objectifs ont été atteints. Comme deuxième recherche, j'ai interrogé trois professionnels. Je vais également réfléchir sur les limites de cette méthode, pour finir sur la vérification des objectifs.

4.2.1. QUESTIONNAIRE SEMI-DIRECTIF TRANSMIS AUX ÉTUDIANTS DE LA HEVS

4.2.1.1. UNE PREMIÈRE RECHERCHE ÉCHOUÉE

Avant d'effectuer ma recherche sur toute la haute école valaisanne, j'avais décidé de me concentrer sur un échantillon plus restreint. J'ai donc sélectionné les élèves de première année de la HEVs suivant la filière travail social. Cette sélection était volontairement restreinte. Les raisons qui m'ont poussé à faire ce choix sont :

- les élèves de deuxième et troisième année en travail social ont des périodes de stage et débutent leur travail de mémoire. J'ai donc estimé qu'ils avaient moins de temps pour répondre au questionnaire. Ayant moi-même été à leur place, je me souviens que les deux dernières années de formation étaient passablement chargées et que je ne me suis pas rendue souvent sur ma boîte mail.
- les étudiants de la HEVs sont déjà très sollicités au niveau des sondages, je ne souhaitais pas les déranger encore.
- je souhaitais travailler essentiellement sur les remarques notés sous « Si « Autre », précisez : ». En envoyant le questionnaire à tous les étudiants, je craignais de recevoir trop de réponses et ne pas pouvoir tout analyser. Ce souci s'est révélé injustifié par la suite.

Le questionnaire, qui est resté inchangé pour la deuxième recherche, a été envoyé le 10 décembre à tous les étudiants de première année en travail social. Ils avaient jusqu'au 23 décembre pour me répondre. Je n'ai obtenu aucune réponse après à ce premier envoi. Suite à cet échec, j'ai essayé d'analyser ce qui s'était passé et j'ai émis trois hypothèses. Une première explication est que les travailleurs sociaux n'est pas la filière travaillant le plus avec les ordinateurs. Si je me rapporte à mon expérience, je n'ai guère utilisé l'adresse mail que nous a fournie l'école. Lors de travaux de groupe, nous nous échangions nos adresses privées. L'étudiant n'a peut-être pas eu l'occasion dans ce laps de temps de se rendre sur sa boîte mail et n'a pas vu le questionnaire dans les délais impartis. La deuxième explication peut être que les étudiants étaient en période d'examen et n'avait guère du temps pour répondre au questionnaire. La dernière est le moment de l'envoi du questionnaire. Pris de cours suite à quelques difficultés informatiques, j'ai souhaité à tout prix l'envoyer avant les fêtes de Noël. Mais je ne me suis pas référée au planning des vacances. Il est fort possible que la plupart des étudiants n'avaient plus beaucoup de cours et que leur tête était déjà aux vacances. La période était certainement mal choisie. C'est pourquoi j'ai finalement agrandi mon échantillon à tous les étudiants de la HEVs.

4.2.1.2. *LES LIMITES DU RECUEIL DE DONNÉES*

- *LA FORMULATION DES QUESTIONS*

La construction du questionnaire a été une étape difficile pour moi. La formulation des questions n'était pas toujours adéquate. Cela a certainement entraîné certaines difficultés de compréhension et de réponses chez les participants.

- *LE NOMBRE DE RÉPONSES*

Le questionnaire semi-directif transmis par mail a eu l'avantage d'être envoyé à un nombre considérables de personnes. Toutefois, le nombre de réponses obtenues est peu élevé en comparaison avec le nombre total d'envoi. Seul le quart a souhaité participer à cette enquête. Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que les étudiants de la HEVs sont très sollicités pour des enquêtes qu'effectuent d'autres étudiants. De plus, certains sont en stage, d'autres en période d'examen. Ils ont peut-être moins de temps pour répondre à des

sondages. Il y a également un certain nombre d'élèves qui sont comptés dans les envois mais qui ne suivent plus de cours à la HEVs. Mais n'ayant pas fini leur travail de mémoire, ils ont toujours une adresse mail d'étudiants.

- *LE MANQUE DE PRÉCISION*

Il est vrai que la méthode choisie me permet de toucher un grand nombre d'étudiants. Par contre, elle n'offre pas la possibilité d'approfondir les remarques. Lors d'un entretien, il est toujours possible de poser des questions, de demander des précisions. Ce n'est pas le cas à travers un questionnaire semi-directif. De plus, ayant été fait de manière anonyme, je ne connais pas le nom des participants et ne peut donc les recontacter après coup. Pour certaines réponses données, un complément aurait été bien utile, afin de mieux analyser les questionnaires.

- *L'AUTHENTICITÉ DES RÉPONSES*

Une autre limite à souligner est l'authenticité des réponses. Je ne peux pas vérifier si les personnes sont sincères ou non. C'est pourquoi dans ce travail, j'ai souhaité faire confiance aux participants et je suis partie dans l'idée qu'ils avaient été sincères. Mais je ne peux pas le prouver.

- *LE PROGRAMME INFORMATIQUE*

Pour ce questionnaire, j'ai souhaité travailler sur Sphinx. Ce logiciel est mis à disposition par l'école. La difficulté avec un tel programme est qu'il n'est pas toujours possible de faire comme nous voulons. Afin d'obtenir un bon questionnaire, il faut bien connaître le fonctionnement du logiciel, ce qui n'était pas mon cas. J'ai donc perdu passablement de temps là-dessus et n'ai pas pu faire mon questionnaire comme je le souhaitais.

4.2.1.3. VÉRIFICATION DES OBJECTIFS

- **Comprendre le développement de l'identité personnelle et sociale de l'être humain**

L'identité personnelle et sociale de l'être humain est très complexe. Au travers de l'étude de ce concept, j'ai pu aborder un certain nombre de théories expliquant le développement identitaire. Je ne prétends pas aujourd'hui connaître avec exactitude le processus de la construction de l'identité. Et je doute que quiconque puisse le connaître parfaitement, car les êtres humains sont tellement complexes qu'il me semble difficile de tout savoir. Toutefois, je pense qu'à travers cette étude, j'ai pu acquérir une bonne vision d'ensemble de ce concept. C'est pourquoi je considère que cet objectif est atteint.

- **Comprendre comment la famille transmet l'héritage**

J'ai effectué un certain nombre de recherches à ce sujet en m'appuyant sur des théories différentes. Je me suis familiarisée avec la notion de famille et ce qu'elle transmet à ses enfants. J'ai essayé de comprendre les moyens utilisés et le but qu'elle souhaitait atteindre. J'ai découvert des notions telles qu'idéologie familiale, appareils psychique groupal ou l'espace du possible. J'ai appris que les mythes familiaux étaient d'excellents moyens de transmettre le passé familial et que les prescriptions parentales que reçoivent les enfants tout au long de leur éducation servent également à cela. Toutefois, je pense que cet objectif n'est que partiellement atteint. Ce sujet est tellement vaste et tellement complexe que les recherches bibliographiques que j'ai faites ne me semblent pas encore assez suffisantes pour comprendre toutes les façons dont la famille transmet l'héritage. Il me manque essentiellement des connaissances au sujet des transmissions transgénérationnelles : Comment se font-elles, qu'elles en sont les conséquences ? Je n'ai abordé que brièvement cet aspect qui mériterait certainement un approfondissement.

- **Savoir si les attentes familiales sont vécues comme des aides ou des obstacles au développement de l'identité personnelle et sociale par l'enfant**

Au début de ce travail, je voyais les attentes familiales uniquement comme des obstacles. J'ai découvert grâce aux discussions avec ma directrice de mémoire, aux recherches et aux questionnaires qu'il était impossible de catégoriser les attentes familiales uniquement comme des obstacles ou comme des aides. Cela dépend des enfants, des sujets concernés, du parent concerné, etc. Les attentes pouvant être une aide pour certains sont des obstacles pour d'autres. Par contre, ce qui est sûr c'est que lorsque ces attentes deviennent trop contraignantes, que les parents utilisent le chantage ou la manipulation, dans ces cas-là, les attentes sont vécues comme de réels obstacles. J'ai également appris que lorsque les attentes parentales sont juste le bonheur de leur progéniture et qu'ils sont présents pour les soutenir dans leur choix, les enfants les vivaient très bien. A ce moment-là, les attentes sont de vraies aides, car l'enfant peut s'appuyer sur ses parents.

Mais ce que j'ai réellement appris à travers cet objectif est que lorsqu'on parle de famille et d'être humain, je ne peux pas être dans les extrêmes, c'est-à-dire toutes les attentes familiales sont des aides ou toutes les attentes familiales sont des obstacles. La vie réelle est beaucoup plus nuancée, beaucoup plus subtile.

Au travers de ce travail de mémoire, je pense avoir atteint cet objectif.

4.2.2. ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF AVEC LES PROFESSIONNELS

4.2.2.1. LIMITES DU RECUEIL DES DONNÉES

- LE CHOIX DES PROFESSIONNELS

Mon choix s'est porté sur un éducateur de rue, une intervenante en protection de l'enfance et une psychologue travaillant dans un centre médico-social. Il aurait pu être intéressant d'interroger des éducateurs travaillant dans une institution telle que Cité Printemps, St-Raphaël ou encore Centre Orif. Ils travaillent étroitement avec des enfants et adolescents qui rencontrent des difficultés soit avec leurs parents, soit avec la justice, soit dans leur projet de réinsertion professionnelle. Une collaboration étroite se met en place entre le travailleur social, le jeune et ses parents. Ils sont au cœur des problématiques familiales. Il en va de même avec l'AEMO qui intervient directement au domicile des familles lorsque celles-ci rencontrent des difficultés.

Ces travailleurs sociaux ont certainement d'autres outils pour la pratique professionnelle que ceux que j'ai découverts au travers des mes rencontres. Mais ces institutions sont chargées en travail et les travailleurs sociaux sont déjà tellement sollicités soit par des étudiants faisant leur travail de mémoire, soit par des étudiants en formation que mon choix s'est porté sur trois professionnels pouvant organiser leurs horaires comme ils souhaitaient et avec qui j'avais déjà du contact. Ceci dit, je pense avoir obtenu les réponses que je souhaitais.

- L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF

Cette forme d'entretien à l'avantage de cadrer la discussion et de ne pas dériver sur des thèmes hors sujets. Mais son inconvénient est que parfois, c'est en élargissant le débat que certains éléments peuvent sortir.

- LE CHOIX DES QUESTIONS

Les questions posées étaient très ciblées et ne permettaient que peu d'ouverture. Cela n'a pas empêché la discussion. Mais des questions plus larges auraient pu peut-être apporter plus d'informations. J'ai fait ce choix car je n'avais que peu de temps à disposition et que mon objectif était essentiellement de découvrir les outils que les professionnels utilisaient. J'aurais pu utiliser les diverses rencontres pour approfondir ma première recherche.

4.2.2.2. VÉRIFICATION DES OBJECTIFS

- **Si les attentes familiales sont vécues comme des obstacles, savoir comment le travailleur social peut agir pour aider les clients à dépasser les obstacles liés aux attentes familiales trop contraignantes ou trop laxistes**

Chaque professionnel m'a fait part des outils qu'il utilisait. Seuls trois pourraient être mis en pratique immédiatement : valoriser une passion et diriger le client vers une thérapie telle que l'art-thérapie.

J'en suis donc arrivée à la conclusion qu'en fin de formation en travail social, je n'ai que peu d'outils à disposition pour travailler sur les problèmes de transmissions familiales. En cours, diverses théories ont pu être abordées comme, par exemple, l'approche systémique ou la thérapie contextuelle. Mais aucune n'a été approfondie. En tant qu'assistante sociale, je vais créer une partie de mes outils au fil des expériences mais également en participant à des formations continues me permettant d'acquérir une connaissance approfondie sur la famille et divers outils tels que la médiation. Cet objectif n'est donc pas complètement atteint. Il m'appartient donc suite à ce travail de recherche de choisir des formations continues traitant de cette problématique.

4.3. APPORT PERSONNEL DE LA RECHERCHE

Ce travail a été long et difficile pour moi. Tout d'abord, car il était très vaste. Dans ma question de départ, mes sujets ne sont pas ciblés. J'aurais pu me consacrer uniquement à l'identité sexuelle ou professionnelle. Mais je souhaitais étudier la question dans son ensemble. Avec du recul, je me dis que pour un premier travail de recherche, cela était un sujet trop large. De plus, il a fallu trier toutes les informations que j'ai trouvées. Elles me paraissaient toutes intéressantes. Les choix n'ont donc pas toujours été faciles. Ont-ils été judicieux ? Une partie certainement, mais pas tous. Ma capacité de synthèse a également été mise à rude épreuve, car elle n'est de loin pas excellente. Il m'a fallu lire à plusieurs reprises pour arriver à un résultat correct.

Ensuite, je n'avais jamais entrepris un tel travail. Il demande une implication importante de l'étudiant à laquelle je ne m'attendais pas. Les recherches bibliographiques, les études des concepts, la préparation d'un questionnaire, la rencontre avec les professionnels, l'écriture etc., sont toutes autant de tâches conséquentes à effectuer. Je me suis souvent retrouvée face à mes limites. Une partie a été dépassée. D'autres restent très visibles comme le questionnaire envoyé aux étudiants. Malgré divers essais, je n'ai pas réussi à formuler les questions telles que je le souhaitais.

Pour finir, ce travail m'a renvoyé à mon vécu. J'ai choisi ce thème à cause des diverses expériences professionnelles auxquels j'avais dû faire face mais aussi à cause de mon parcours de vie. Un certain nombre d'interrogations ont surgi par rapport à mes choix et aux attentes de ma famille.

Malgré les difficultés rencontrées, j'ai acquis beaucoup de nouvelles connaissances pour ma pratique professionnelle, mais aussi pour ma vie privée.

4.4. PERSPECTIVES

J'arrive au terme de ce travail. Mais il me reste encore une multitude de questions auxquelles je n'ai pas répondu et qui ont été soulevées dans cette recherche.

Tout d'abord, comment se font les transmissions dans une famille recomposée ? Quel est le rôle du beau-père ou de la belle-mère ? Transmettent-ils aussi un peu de leur héritage ? Il y

a également la question de l'adoption. Comment l'enfant vit le fait d'être adopté ? Que reçoit-il de ses parents biologiques et de ses parents adoptifs ? Comment concilier ce double héritage ? Doit-il nécessairement rechercher ses origines pour mieux vivre ? Et dans le cas de procréation médicalement assistée où le donneur est anonyme, que dire à l'enfant ? Comment vivre sans connaître ses origines ? Une problématique qui m'a été donnée en réponse au questionnaire est lors de décès d'un des parents, comment se passe la transmission de l'héritage ? Lorsque l'enfant n'a pas de souvenir de son parent décédé, a-t-il quand même reçu cet héritage ? Ce sont ici des situations familiales particulières mais qui peuvent conduire à des problèmes auxquels doit faire face le travailleur social. Mais comment agir face à ces différentes situations ? Quelle place donner à l'origine de l'enfant lorsque celle-ci est inconnue ou oubliée ?

J'ai volontairement ciblé cette recherche à la transmission intergénérationnelle. Mais lorsqu'un enfant arrive au sein d'une famille, il y a non seulement cette forme de transmission, mais aussi les transmissions transgénérationnelles. J'ai vaguement abordé ce sujet, mais un approfondissement me permettrait de répondre aux questions suivantes : Que sont-elles réellement ? Comment se transmettent-elles ? Qu'elles sont les conséquences pour l'enfant ? Comment travailler avec cette forme de transmission ? Certes au travers des diverses lectures, j'ai pu découvrir qu'il y avait un outil appelé géosociogramme qui permettait un travail sur les transmissions transgénérationnelles. Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour l'expérimenter. Cela pourrait être un des outils que je pourrais acquérir en formation continue.

Un dernier point sur lequel je souhaiterais acquérir de plus grandes connaissances est la résilience. Cette notion est ressortie au travers de l'entretien que j'ai eu avec la psychologue. J'en avais vaguement entendu parler durant la formation. Mais effectuer quelques lectures à ce sujet pourrait me permettre de mieux comprendre ce phénomène.

Cette première réflexion n'est donc que le début d'une plus grande réflexion qui me permettrait d'approfondir mes connaissances et mes outils professionnels au sujet de la famille.

5. BIBLIOGRAPHIE

5.1. OUVRAGES

5.1.1. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ALLAIS, Juliette. *La psychogénéalogie : Comment guérir de sa famille*. Paris : Groupe Eyrolles, 2007. 205 p.

ANAUT, Marie. *Soigner la famille*. Paris : Armand Colin, 2005. 319 p.

AEBISCHER, Verena & OBERLE, Dominique. *Le groupe en psychologie sociale*. Paris : Dunod, 1998. 232 p.

ARIES, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*. Paris : Ed. du Seuil, 1973. 501 p.

BALESTRIERE, Lina. *Freud et la question des origines*. Bruxelles : Editions De Boeck Université, 2008, 3^{ème} édition. 290 p.

CASTELLAN, Yvonne. *La famille*. Paris : Presses universitaires de France, 3^{ème} édition, 1991. 125 p.

CASTELLAN, Yvonne. *Psychologie de la famille*. Toulouse : Editions Privat, 1993. 222 p.

COMBESSIE, Jean-Claude. *La méthode en sociologie*. Paris : Editions La Découverte, 2007, cinquième édition. 124 p.

DANVERS Francis. *500 mots-clefs pour l'éducation et la formation tout au long de la vie*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Septentrion, 2003, deuxième édition. 541 p.

DUBOS Viviane. *Les émotions : Comment s'en faire des alliées avec les outils de la PNL*. Paris : éditeur ESF, 1994, 2^{ème} édition. 148 p.

DUCOMMUN-NAGY, Catherine. *Ces loyautés qui nous libèrent*. Paris : Editions Jean-Claude Lattès, 2006. 257 p.

FORWARD, Susan. *Parents toxiques : Comment échapper à leur emprise*. Paris : Nouvelles Editions Marabout, 2008. 349 pages

GRAU Christiane. *Pour aider à mieux vivre : Les outils de la PNL au service de la relation d'aide*. Grand-Lancy/GE : Jouvence, 1996. 207 p.

HALMOS, Claude. *Grandir : Les étapes de la construction de l'enfant, le rôle des parents*. Fayard, 2009. 338 p.

JEREMIC, Zorica et VINOIS, Patrick. *La famille en héritage : comprendre les liens entre générations*. Larousse, 2008. 253 p.

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'invention de Soi : une théorie de l'identité*. Paris : A. Colin, 2004. 351p.

LAVAL, Virginie. *La psychologie du développement : Modèles et méthodes*. Paris : Armand Colin, 2002. 192 p.

LIPIANSKY, Edmond Marc. *Identité et communication : l'expérience groupale*. Paris : Presses universitaires de France, 1992. 262 p.

MAILLET-TINGAUD, Marie-Christine & GRAU, Christiane. *Ma famille, quel défi ! Rester loyal et choisir sa vie*. Suisse : Editions Jouvence, 2006. 127 p.

MARC, Edmond et PICARD Dominique. *L'école de Palo Alto : un nouveau regard sur les relations humaines*. Paris : Editions Retz, 2000, 3^{ème} édition, 224 p.

MARC, Edmond. *Psychologie de l'identité : Soi et le groupe*. Paris : Dunod, 2005. 255 p.

NEUBURGER, Robert. *Les familles qui ont la tête à l'envers : revivre après un traumatisme familial*. Paris : Odile Jacob, 2005. 187 p.

RIALLAND, Chantal. *Cette famille qui vit en nous : à la découverte de la psychogénéalogie : nous sommes tous les enfants de notre enfance*. Paris, Editions Robert Laffont S.A., 1994. 250 p.

SEGALEN Martine. *Sociologie de la famille*. Paris : Armand Colin, 1993, 3^{ème} édition revue et augmentée. 295 p.

WININICOTT, Donald W. *La mère suffisamment bonne*. Paris : Editions Payot & Rivages, 2006. 123 p.

Sous la direction de GOLSE Bernard. *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant : Compléments sur l'émergence du langage*. Paris : Masson, 2007, 3^{ème} édition. 303 p.

5.1.2. OUVRAGES CONSULTÉS

BOURHIS, Richard Y. et LEYENS, Jacques-Philippe. *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Belgique : Pierre Mardaga, 1999, 2^{ème} éditions. 416 p.

CASTELLAN, Yvonne. *La famille du groupe à la cellule*. Paris : Dunod, 1980. 202 p.

CAYROL, Alain et DE SAINT PAUL, Josiane. *Derrière la magie : la Programmation Neuro-Linguistique*. Paris : InterEditions, 1984. 229 p.

FRAGNIERE, Jean-Pierre. *Comment faire un mémoire ?*. Lausanne : Editions Réalités sociales, 2009, nouvelle édition revue et augmentée. 160 p.

GODARD, Francis. *La famille, affaire de générations*. Paris : Presses universitaires de France, 1^{ère} édition, 1992. 206 p.

HELLINGER, Bert & HÖVEL, Gabriele Ten. *Constellations familiales : comprendre les mécanismes des pathologies familiales*. Barret-sur-Méouge : Le Souffle d'Or, 2002. 210 p.

HOROWITZ, Elisabeth. *Se libérer du destin familial : Devenir soi-même grâce à la psychogénéalogie*. Paris : Editions Dervy, 2000. 314 p.

KELLER, Jean-Curt. *La méthode thérapeutique de Palo Alto*. Paris : L'Harmattan, 2007. 210 p.

NEUBURGER, Robert. *Le mythe familial : La mémoire familiale*. Paris : ESF, 2002, 4^{ème} éditions revue et augmentée. 197 p.

REYMOND-RIVIER Berthe. *Le développement social de l'enfant et de l'adolescent*. Sprimont : Pierre Mardaga, 1997, 13^{ème} édition revue et augmentée. 212 p.

VAN EERSEL Patrice et MAILLARD Catherine. *J'ai mal à mes ancêtres : La psychogénéalogie aujourd'hui*. Paris : Albin Michel, 2002. 195 p.

5.2. ARTICLES DANS LES OUVRAGES COLLECTIFS

CHARAZAC-BRUNEL, Marguerite. *Les métamorphoses du lien : Le corps, entre violence et tendresse*. In : EID, Georges. . *La famille, le lien et la norme : Acte du colloque de l'Institut des Sciences de la Famille Université Catholique de Lyon les 10 et 11 mai 1996*. Paris : Editions l'Harmattan, 1997

SEGALEN, Martine. *Les nouvelles familles*. In : DORTIER Jean-François (dir). *Familles : Permanence et métamorphose*. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 2003.

FINE, Agnès. *Parenté : Liens de sang et liens de cœur*. In : DORTIER Jean-François (dir). *Familles : Permanence et métamorphose*. Auxerre : Editions Sciences Humaines, 2003.

GOTMAN, Anne. *L'individu saisi par l'héritage*. In : DE SINGLY, François et MESURE, Sylvie (dir). *Le lien familial*. Paris : Presses Universitaires de France, 2001

MASSONNAZ, Jean et BOUKARROUM, Abdelhakim. *Identité personnelle et identité sociale*. In : DOISE Willem, DUBOIS Nicole et BEAUVOIS Jean-Léon (dir). *La construction sociale de la personne*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1999. ????

5.3. ARTICLE DANS DES REVUES

SEGBERS-LAURENT, Annig. *La famille : un lieu d'ancrage, temps de passage*. *Thérapie familiale : Revue internationale d'association francophone*, 1997, Vol XVIII, no 2

5.4. ARTICLES SUR INTERNET

BELLEMARE, Louise. *L'approche systémique : une histoire de familles*. In : *Revue québécoise de psychologie*, 2000, vol 21, no 1. [En ligne]. Adresse URL : http://www.rqpsy.qc.ca/ARTICLE/V21/21_1_075.pdf (consulté le 25.02.2010)

FOURNIER, Martine. *La théorie de l'attachement de John Bowlby*. [En ligne]. Adresse URL : http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=21225 (consulté le 11 janvier 2010)

FUGIER, Pascal. *Fiche technique : Les trois dimensions sociales de l'identité personnelle et : réelle, symbolique et imaginaire*. [En ligne] Adresse URL : http://www.revue-interrogations.org/fichiers/78/dimension_symbolique_identite_personnelle.pdf (consulté le 11 janvier 2010)

GOLDBETER MERINFELD, Edith. *Théorie de l'attachement et approche systémique*. In : *Cahier critique de la thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 2005/2, no 35. [En ligne] Adresse URL : http://www.cairn.info/search.php?WhatU=2005_goldbeter_merinfeld

[edith&Auteur=&doc=N_CTF_035_0013.htm&ID_ARTICLE=CTF_035_0013&xb=&xf=&DEBUT=#HIA_1](#) (consulté le 22 février 2010)

LARIVEY, Michelle. *Le genre des émotions (2)*. In : Virage, volume 5, no 2, 1999. [En ligne] Adresse URL : <http://www.acsm-ca.qc.ca/virage/dossiers/les-genres-d-emotions-2.html> (consulté le 25 février 2010)

5.5. DICTIONNAIRES

Sous la direction de BOUDON, R., BESNBARD, Ph., CHERKAoui, M. ET LECUYER B.-Pierre. *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Larousse, 2005. 279 p.

Sous la direction de KAROUBI Line et HASBOURY Frédéric. *Le Petit Larousse 2010*. Paris : Larousse, 2009. 1808 p.

Sous la direction de BLOCH H., DEPRET E., GALLO A., GARNIER PH., GINESTE M.-D., LECONTE P., LE NY J.-F., POSTEL J. ET REUCHLIN M.. *Dictionnaire fondamental de la psychologie*. Paris : Larousse, 1997. 1425 p.

5.6. SITES INTERNET

Qu'est-ce que l'identité ? Par le sociologue Jean-Claude Kaufmann. Emission proposée par Elodie Courtejoie, 12 avril 2007. [En ligne] Adresse URL : <http://www.canalacademie.com/L-identite.html> (consulté le 10 janvier 2010)

Psychologie sociale. *Concept de groupe*. [En ligne] Adresse URL : http://www.psychologie-sociale.com/index.php?option=com_content&task=view&id=249&Itemid=94

FREY, C., SANNA, S. *Incidences de l'éducation familiale et institutionnelle sur les capacités futures d'autonomie psychologique et de réalisation de soi des enfants porteurs d'une Infirmité Motrice Cérébrale*. Université de Genève : Mémoire de licence en psychologie, 2003. In : www.educspe.com: Le portail de l'éducation spécialisée [En ligne]. Adresse URL : <http://www.educspe.com/dossiers/actualites-diverses/la-pyramide-de-maslow.html> (consulté le 25 février 2010)

CYRULNIK, Boris. Il y a une vie après l'horreur. In : Courrier de l'UNESCO [En ligne]. Adresse URL : http://www.unesco.org/courier/2001_11/fr/dires.htm (consulté le 25 février 2010)

5.7. CONFÉRENCES

TAP, Pierre. *L'enfant enquête de son identité et de ses origines*. Colloque nationale Statut et droit de l'enfant, décembre 1989, non publié. [En ligne] Adresse URL : <http://www.pierretap.com/ident.html> (consulté le 11 janvier 2010)

AUSLOOS, Guy. *Parents : un métier pour lequel il n'y pas de formation*. Aula du Lycée-Colège des Creusets, le 5 octobre 2009. Conférence organisée par Cité Printemps.

6. ANNEXES

6.1. MAIL ENVOYÉ AUX ÉTUDIANTS

Bonjour,

Afin de terminer mes études d'assistante sociale, je dois effectuer un travail de recherche. Dans ce but, je réalise une enquête sur la famille, afin de découvrir le rôle que nos parents ont sur la construction de notre identité.

Je souhaite connaître votre opinion sur ce sujet. L'enquête est disponible directement sous le lien :

<http://sphinx.hevs.ch/mir6/lafamilleetvous/lafamilleetvous.hyp?lang=FR&query=input&format=html>

Je vous invite à remplir ce questionnaire jusqu'au mardi 19 janvier 2010 au soir. Les informations recueillies seront traitées de manière confidentielle.

Si vous avez des questions ou souhaitez d'autres informations, vous pouvez m'écrire à siggaure@students.hevs.ch.

Vos réponses me seront précieuses et je vous remercie d'avance pour votre collaboration.

Aurélie Albasini-Siggen

6.2. QUESTIONNAIRE

INFORMATIONS

Le questionnaire contient deux parties. La première partie me servira à établir un profil très général des personnes (âge, sexe, état civil et si vous avez des enfants ou non). Ces informations seront nécessaires à l'analyse des données. La deuxième partie abordera plus précisément la relation entre vos parents et vous.

Merci de bien renvoyer le questionnaire d'ici au mardi 19 janvier au soir.

Comme indiqué dans le mail, ce questionnaire est anonyme grâce à l'utilisation du logiciel sphinx. A la fin de mon travail, toutes les réponses seront supprimées.

Je vous remercie d'avance pour votre précieuse collaboration!

Aurélié Albasini-Siggen
Assistante sociale
PT 05

Votre profil

Quel est votre âge?

Vous êtes...

- ☐ un homme
☐ une femme

Quel est votre état civil?

- ☐ Célibataire
☐ En couple
☐ Concubin
☐ Marié
☐ Séparé
☐ Divorcé

Avez-vous des enfants?

- ☐ Oui
☐ Non

Vous et vos parents

Dès notre conception, nos parents souhaitent nous transmettre leurs attentes, désirs, souhaits, rêves, pour notre futur. Pour le faire, ils utilisent ce que nous pouvons appeler des prescriptions (exemple: Fais ceci! Deviens cela! Tu ne dois pas! Pour être un bon enfant, tu dois être gentil! Les garçons ne pleurent pas! Les filles aiment le roses! etc.). Ces prescriptions peuvent aussi être transmises au travers des divers comportements adoptés par nos parents (exemple: la mère est au foyer et le père travaille.). Ces attentes, désirs, souhaits, rêves peuvent concernés tous les domaines de la vie (intime, familiale, professionnel, social, etc.).

Reconnaissez-vous chez vous des comportements, des attitudes semblables à ceux de vos parents ?

- ☐ J'en reconnais tout le temps
- ☐ J'en reconnais souvent
- ☐ J'en reconnais occasionnellement
- ☐ J'en reconnais rarement
- ☐ J'en reconnais jamais
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Reconnaissez-vous chez vous des idées (point de vue politique, sur la vie en général, etc.) semblable à celles de vos parents?

- ☐ J'en reconnais tout le temps
- ☐ J'en reconnais souvent
- ☐ J'en reconnais occasionnellement
- ☐ J'en reconnais rarement
- ☐ J'en reconnais jamais
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Reconnaissez-vous chez vous des expressions semblables à celles de vos parents?

- ☐ J'en reconnais tout le temps
- ☐ J'en reconnais souvent
- ☐ J'en reconnais occasionnellement
- ☐ J'en reconnais raremen
- ☐ J'en reconnais jamais
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Pouvez-vous reconnaître des attentes, désirs ou souhaits que vos parents ont eu ou ont pour vous?

- ☐ J'en reconnais tout le temps
- ☐ J'en reconnais souvent
- ☐ J'en reconnais occasionnellement
- ☐ J'en reconnais rarement
- ☐ J'en reconnais jamais
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Leurs attentes, désirs et souhaits, correspondent-ils à ce que, vous, vous souhaitez réellement pour vous ?

- ☐ Tout le temps
- ☐ Souvent
- ☐ Occasionnellement
- ☐ Rarement
- ☐ Jamais
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Lorsque vos propres attentes, désirs et souhaits ne correspondent pas toujours à ceux que vos parents souhaitent pour vous, que ressentez-vous?

- ☐ Cela me laisse totalement indifférent
- ☐ Cela me dérange
- ☐ Cela me contrarie
- ☐ Cela m'énerve
- ☐ Cela dépend du sujet concerné
- ☐ Autre

Si "Cela dépend du sujet concerné", précisez:

Si "Autre", précisez:

Pensez-vous tenir compte des attentes, désirs et souhaits de vos parents lorsqu'ils diffèrent des vôtres?

- ☐ J'en tiens tout le temps compte
- ☐ J'en tiens souvent compte
- ☐ J'en tiens occasionnellement compte
- ☐ J'en tiens rarement compte
- ☐ J'en tiens jamais compte
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

En quoi les attentes, désirs et souhaits de vos parents, peuvent-ils influencer votre manière d'être, vos choix, vos décisions, etc.?

- ☐ Il est important que je sois en accord avec mes parents
- ☐ Mes parents me connaissent bien et savent souvent ce qui est bon pour moi
- ☐ Je tiens compte des attentes, désirs et souhaits de mes parents pour leur faire plaisir mais je ne suis aucunement influencée
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Vous êtes-vous déjà senti obligé, de part les propos ou les comportements de vos parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision ?

- ☐ Oui, je me suis déjà senti obligé, de part les propos ou les comportements de mes parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision
- ☐ Non, je ne me suis jamais senti obligé, de part les propos ou les comportements de mes parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision.
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Si oui, cette obligation était-elle...?

- ☐ clairement exprimée par vos parents
- ☐ exprimée à demi-mot par vos parents
- ☐ pas du tout exprimée par vos parents mais vous avez eu une impression
- ☐ Autre

Si "Autre", précisez:

Un tout grand merci pour votre participation!

6.3. RÉPONSES À LA QUESTION « SI « AUTRE », PRÉCISEZ : »

1. *Reconnaissez-vous chez vous des comportements (la façon de marcher, de se tenir assis, etc.), des attitudes semblables à ceux de vos parents ?*
 - Certain sont bon à prendre d'autre non, je m'efforce de faire le tri
 - Grands-parents
 - Mon père est décédé il y a 18 ans. Donc, les souvenirs s'effacent peu à peu
2. *Reconnaissez-vous chez vous des idées (point de vue politique, sur la vie en générale, etc.) semblables à celles de vos parents ?*
 - J'en reconnais uniquement au travers de ma mère. En ce qui concerne mon père, c'est l'opposé total de ce qu'on pense
 - Très très rarement mais cela m'arrive
3. *Reconnaissez-vous chez vous des expressions semblables à celles de vos parents ?*
 - Ne sais pas
4. *Pouvez-vous reconnaître des attentes, désirs et souhaits que vos parents ont eus ou ont pour vous ?*
 - Simplement que je sois heureuse
 - Souvent je les reconnais après coup, une fois que leurs attentes, désirs et souhaits se sont réalisés !
5. *Leurs attentes, désirs et souhaits, correspondent-ils à ce que vous, vous souhaitez réellement pour vous ?*
 - Bien sûr, la recherche de l'équilibre et du bonheur est un moteur pour moi et un souhait pour mes parents
 - Finalement assez dur de différencier leurs désirs des miens, comme nous avons les mêmes valeurs de vie. Toutefois il arrive occasionnellement-souvent que je réalise que ce que je fais n'est pas pour moi mais pour mes parents...
 - Ils attendent que je sois moi et non ce qu'ils aimeraient que je sois.
 - Ils n'ont pas d'attentes spéciales (ou ne le montrent pas). Tant que je suis heureuse c'est ce qui compte !
 - J'ai toujours fais ce que j'ai eu envie de faire, c'est moi qui ai fait mes propres projets professionnel, hobbies,...
 - Leurs attentes sur ma vie est que je simplement que je sois heureuse donc normalement ça ne peut qu'être tout le temps
 - m'ont toujours laisser faire mes choix

- Ma mère souvent et pour mon père jamais
- Ne sais pas du tout !!!
- pour ma mère jamais mais pour mon père cela m'arrive

6. *Lorsque vos propres attentes, désirs et souhaits ne correspondent pas toujours à ceux que vos parents souhaitent pour vous, que ressentez-vous ?*

- Au début de ma vie d'adulte cela m'énervait, maintenant plus du tout.
- C'est plutôt mes parents qui ont l'air contrarié...
- Ça me fait réfléchir.
- Cela m'attriste parfois.
- cela me culpabilise
- Cela me dérange un peu, mais un autre côté ça me motive aussi, car ça prouverai que je suis mon propre chemin et non celle souhaité par mes parents
- Cela me fait réfléchir mais ne pas forcément changer d'avis
- Cela me met mal à l'aise. Cela peut paraître étrange mais je ressens le besoin d'être en accord avec mes parents. J'ai l'impression que de cette façon, je serais plus aimé par eux. Pendant très longtemps, j'ai également eu l'impression que si j'étais en accord avec eux, je faisais partie de la famille. Cela au détriment de ce que je souhaitais réellement pour moi...
- Cela ne me dérange pas car je sais que je peux en discuter avec mes parents et qu'ils essayeront toujours de comprendre mes opinions et mes idées
- Grande liberté car ils ne m'ont jamais dit que je serais ceci ou que je ferai cela !!
- je ne peux pas dire que je suis indifférente mais je ne me suis jamais sentie obligée de faire quoi que ce soit pour eux donc ça me dérange mais ça ne m'empêche pas de faire ce qu'il me plaît
- Je profite de cette question pour exprimer clairement la situation. Il y a des parents qui clairement rêvent que leurs enfants soient ceci ou cela qu'ils fassent ceci ou cela qu'ils pensent comme ceci ou comme cela. ces parents communiquent leurs attentes de manière plus ou moins consciente et de ce fait leurs enfants, auront une manière différente de voir et concevoir les attentes de leurs parents. je pense que ce questionnaire est plutôt accès sur les parents ayant une idée précise, consciente ou non, de ce qu'ils pensent être bons pour leurs enfants. "Il est toujours plus facile de guider ses enfants lorsqu'il suivent nos traces, ça nous a réussi et on sait comment ça marche!". Mes parents, comme ceux de beaucoup d'autre, ont eu une autre approche. Leurs attentes, désirs et
- souhaits sont que tout aille bien pour moi, que je sois heureux dans ma vie et dans ma profession. Ils ont donc les mêmes attentes désir et souhaits que moi! La où cela peut ne pas fonctionner, c'est dans la m...
- Même si ils n'approuvaient pas certains choix, ils ne me l'ont jamais explicité
- on apprend à s'accepter tel que nous sommes
- Si mes points de vu ne sont pas compris ou pris en compte...
- tout dépend du sujet, mais cela peut entraîner aussi davantage un sentiment de culpabilité, de décevoir essentiellement mon père qui a davantage des idées précises sur ce qu'il aurait souhaité pour moi. il est plus "traditionnel" dans ses idées que ma

mère et comme je suis moi par contre plutôt "hors norme", je sais que cela le frustre parfois

7. *Lorsque vous devez faire des choix qu'ils soient privés, professionnels, etc... pensez-vous tenir compte des attentes, désirs et souhaits de vos parents lorsqu'ils diffèrent des vôtres ?*

- Cela dépend du choix en question. Si s'est un choix qui n'implique que moi, alors je tiens compte de mon avis. Par contre, si d'autres personnes sont concernées, je tiens forcément compte de leurs avis.
- Dépend du sujet
- Du fait que je ressens ce besoin d'être en accord avec mes parents, j'en tiens tout le temps compte. Mais maintenant j'arrive à prendre de la distance par rapport à eux, quoi que par moment lorsque je fais ce que je souhaite pour moi, je me sens coupable vis - à - vis d'eux, comme si je les abandonnais
- Ils me soutiennent dans tout ce que je fais. Et non aucune attente à par que je fasse quelque chose qui me plaise et dans lequel je serais heureuse. C'est tout.
- J'en tiens compte de manière inconsciente
- Je n'en tiens pas forcément compte, mais j'essaie de discuter avec eux et de leur expliquer mon choix
- Je suis partie de la maison il y a 5 ans lassée de subir de la maltraitance psychologique de la part de ma mère.
- je suis pas sur d'avoir bien compris cette question
- Je suis toujours contente d'avoir leurs avis mais si ils ne me conviennent pas, je n'en tiens pas compte.
- Je tiens compte de leur avis mais pas forcément de leur attente
- Je tiens souvent compte de ceux de ma mère mais pas de mon père
- Je vis ma vie pour moi et non pour eux.
- Mes parents se calquent sur mes attentes à moi et les suivent, les respectent
- non
- Pendant longtemps oui, mais plus aujourd'hui
- si je partage un dilemme, je prends en considération les pensées de mes parents mais je reste autonome

8. *En quoi les attentes, désirs et souhaits de vos parents, peuvent-ils influencer votre manière d'être, vos choix, vos décisions, etc. ?*

- A 31 ans, il y a peu d'attentes de mes parents qui puissent m'influencer, contrairement jusqu'à mes 23 ans environ.
- à mon âge, mes parents ne décident plus pour moi...
- C'est ma vie, je décide ce qui est bon pour moi.
- Ca dépend des enjeux. Parfois, je préfère leur faire plaisir et d'autres fois, je préfère me faire plaisir!
- Ca dépend du sujet

- Cela dépend de l'implication de mes parents dans une situation donnée. Je suis influencée si par exemple, ils ont connaissance d'un sujet que je ne connais pas et que je sais que je peux leur faire entièrement confiance. Sinon, pas d'influence dans les prises de décision, très rarement.
- Chacun sa vie
- depuis ma majorité et surtout depuis que ces attentes me sont clairement apparues, je fais très facilement le tri entre ce qui vient d'eux et ce que je veux réellement faire moi. je ne tiens pratiquement plus jamais compte de leurs envies.
- Dur à définir. Peut-être le fait d'être souvent avec eux ou pour ne pas les blesser.
- en aucun cas je ne souhaiterais les blesser ou les froisser à cause de mes choix, car je tiens énormément à eux, mais mes choix restent prioritaires: je mène ma vie comme je le souhaite moi, mais j'essaie aussi de les préserver en "mettant des gants" pour leur annoncer quelque chose qui ne leur plairait pas forcément, ou en limitant un peu l'information.
- En rien, j'en tiens pas compte
- Il est vrai que parfois pour leur faire plaisir je tiens compte de leur souhait mais si celui-ci vient à l'encontre du mien je ne le ferai pas.
- Il n'est pas important pour moi d'être en accord avec mes parents
- Il n'est pas important que je sois en accord avec mes parents, mais j'aime avoir leur accord dans ce que je fais. Du coup quand ils ne sont pas d'accord avec moi, j'essaie de les convaincre et je perds une énergie folle à leur faire comprendre les raisons de mes choix!
- Il n'y a plus d'attentes
- ils me donnent des conseils, leur avis. C'est à moi après de faire mes propres choix
- Ils me soutiennent dans tous mes choix même s'ils en sont pas d'accord.
- Ils ont le droit de me donner leur avis, mais je prends moi-même le choix final.
- Ils ont une plus grande expérience de la vie, donc je prends en considération leurs propositions, pèse les pour et les contre, puis me décide.
- Ils sont de précieux alliés, peuvent me fournir de bons conseils, n'hésitent pas à me remettre en question, malgré cela il je suis seul à décider et dans tous les cas ils accepteront et me soutiendront dans ma décision
- ils utilisent le chantage affectif, le yo-yo affectif, je suis encore victime de mes conditionnements d'enfants lorsque face à un : " si tu ne fais pas ceci, alors je t'abandonne", je n'avais pas les moyens de m'affirmer
- Inconscient, une partie de l'apprentissage de la vie
- j'ai toujours agis selon mes envies bien que tenant compte des points de vue de mes parents... il faut malgré tout expérimenter et cela réduit éventuellement les mauvaises conséquences en situation d'échec.. c'est un risque à prendre:)))
- J'ai une situation familiale très spéciale, donc aucune de ces réponses n'est adéquate
- J'apprécie connaître l'avis de mes parents, c'est important pour moi avant de prendre une décision, mais cela ne veut pas dire que je suivrai forcément leur point de vue.
- J'écoute les attentes, désirs et souhaits de mes parents et je réfléchis là-dessus mais je ne prends pas que ma décision sur leur avis et si mon avis doit être contraire au leur alors tant pis même si je préférerais être en accord avec eux.

- J'habite encore avec eux donc il faut parfois que je m'adapte à leurs attentes contre mon gré.
- je crois que je suis influencée malgré moi. Je ne fais pas mes choix en pensant à ce que mes parents désirent, mais je me rend compte que mes choix ne s'éloignent que rarement de ce qu'ils souhaitent pour moi...
- je fais ce que j'estime être bon pour moi et non pour satisfaire les souhaits ou les désirs de mes parents.
- je les écoute car leur point de vue peut être intéressant mais il est peu courant que je change si nos avis diffèrent
- Je n'aime pas trop connaître l'avis de mes parents s'il diffère du mien, de peur d'être influencée et de les écouter plus que ce que je ne m'écoute.
- je ne suis pas influencé par mes parents, je leur fais part des mes envies, leur donne mon point de vue et je l'argumente. Si je suis leurs attentes c'est uniquement qu'elles rejoignent les miennes, ou qu'après avoir parlé avec eux je me rends compte qu'ils ont raison.
- Je ne tiens jamais compte de leur avis
- Je ne tiens pas compte des attentes, désirs et souhaits de mes parents.
- Je prends des décisions seul, mais si ça me semble nécessaire je demande l'avis de mes parents. Je décide après oui ou non d'en tenir compte
- Je prends en compte les opinions de mes parents et y réfléchis ensuite par moi-même. Je suis obligatoirement influencée par leurs attentes, cependant, je peux prendre une décision totalement différente si cela me correspond mieux.
- Je prends les décisions qui me semblent le plus juste pour moi, d'après mon propre ressenti. L'avis de mes parents est un plus pour me conforter dans mes idées.
- je respecte leur opinion et il est souvent juste et justifié
- Je sais ce que je veux dans la vie. S'ils me soutiennent tant mieux, s'ils ne me soutiennent pas, tant pis
- Je suis comme je suis mais c'est vrai que je fais attention, quand je suis avec mes parents, de me comporter de la manière dont ils m'ont élevée. Mon comportement n'est pas le même avec mes amis ou avec mes parents.
- Je tiens compte de leurs attentes, désirs et souhaits, non pour leur faire plaisir, mais parce que je trouve qu'ils ont un bon point de vue et beaucoup d'expérience. Mais ceci m'influence peu dans ma manière d'être, mes choix, mes décisions, etc.
- Je tiens compte des attentes, désirs et souhaits de mes parents car cela m'aide pour mes choix et décisions
- Je tiens compte des attentes, désirs et souhaits de mes parents pour leur faire plaisir mais je ne suis pas souvent influencée
- Je tiens compte des attentes.... et cela m'influence "partiellement"
- Je tiens compte des expériences qu'ils ont faites. Je juge ensuite si cela peut s'appliquer pour moi ou non.
- Je tiens rarement compte de leurs attentes, mais un de mes choix est influencé par eux, c'est parce que le leur demande conseil.
- Je tiens toujours compte de l'avis de mes parents, ce n'est pas pour autant que je le suis.
- Les attentes, désirs et souhait de mes parents m'importe peu et n'influencent aucunement ma manière d'être etc. Par contre notre couple s'adapte souvent aux

attentes et envies de mes beaux-parents, mon mari ayant été éduqué de manière à répondre à la moindre de leur demande même lorsqu'elles sont contraires à ses propres besoins

- Lorsque je ne suis pas encore sûr de mon choix je vais leur demander leur avis. Ensuite, je prendrai ma décision mais c'est pas toujours dans le même sens de leurs propos.
- Ma vie et mes choix de vie sont assez différents de ceux de mes parents.
- Mes parents m'acceptent telle que je suis, ils me font confiance dans les choix que je veux faire, cependant si je partage un dilemme auprès d'eux, je vais prendre en considération leurs réponses tout en restant libre de mes choix
- Mes parents me connaissent bien et savent ce qui est bon pour moi, mais je ne vis pas qu'à travers eux. J'aime demander conseil mais je sais aussi ce qui est bon pour moi et ce que je désire vraiment.
- Par expérience, prendre en compte l'avis de mes parents dans ma vie professionnelle et privée ne me donne pas de bon résultat juste un chemin plus long.
- Plus jeune, ils influencent beaucoup la manière d'être. Maintenant plus du tout, ils n'ont plus d'influence.
- Pas d'influence pour moi
- On en discute mais je fais mon choix seule
- Pour moi il est important que je sois en accord avec mes parents. Par contre si je sais que mes choix sont bien fondés je vais leur expliquer les raisons et ne pas changer d'avis juste pour leur faire plaisir.
- Quand j'avais 20 ans il m'arrive de le faire, mais après plus du tout
- S'il arrive à me convaincre
- Pour une même destination il y a plusieurs chemins de même durée ou de même difficulté possible. Mes parents en connaissent plusieurs et me les communiquent, libre à moi de les suivre entière, partiellement ou non.

9. *Vous êtes-vous déjà senti obligé, de part les propos ou les comportements de vos parents, d'adopter une certaine attitude, un certain discours ou de prendre une certaine décision ?*

- ça dépend du sujet et des conséquences...
- Cela dépend des situations.
- Cela dépend des situations, je ne suis pas forcément d'accord avec eux mais je fais comme si pour ne pas qu'on se fâche (à propos de sujets sensibles)
- Cela évolue au fil des ans.
- Comme ci-dessus. Oui avant, et non maintenant.
- franchement cela n'a jamais été chez moi polarisé oui ou non... pas aussi manichéen dans ma maisonnée... on conseille mais on impose pas... c'est un ça l'amour inconditionnel, non?
- Généralement, lors d'avis contraire, je tâche d'éviter le sujet.
- je dirais oui, mais je n'aime pas le terme obligé... c'est plus pour leur faire plaisir
- Je me suis sentie obligée mais j'ai quand même fait ce que je souhaitais.

- les relations parent-enfant ont beaucoup évolué dans ma famille. il y a longtemps que je n'ai plus besoin de formater ma pensée à celles de mes parents
- ne sais pas
- Oui et non, cela dépend des situations
- Oui mais surtout vers la fin de l'adolescence, quand notre identité se construit. Après, on se rend compte que les décisions que l'on prend peuvent influencer notre vie et que ce ne sont pas nos parents qui vont la vivre à notre place.
- Oui quand j'étais plus jeune, mais beaucoup moins à mon âge
- parfois j'adapte mon discours mais ne change jamais d'idée de base, de valeurs pour leur faire plaisir
- Quand j'avais 20 ans il m'est arrivé de le faire, mais après plus du tout
- une seule fois, le reste du temps non

10. Si oui, cette obligation était-elle... ?

- Cela des sujets. Pour certains ils s'expriment très librement et directement. Pour d'autres ils savent qu'ils ne peuvent pas m'obliger mais aimeraient vraiment que je suive leurs conseils.
- Cette obligation n'était pas exprimée clairement, car ce n'était pas voulu.
- Il convenait de ne pas contredire d'aucune manière le paternel, ou il fallait s'attendre à des sanctions.
- Ils ne m'obligent jamais, je suis libre de mes propres choix, ils sont en accord avec ça et m'ont toujours encouragée
- Je peux faire ce que je veux mais j'ai "intérêt" à faire comme ils veulent sinon ils seront fâchés et me le feront clairement sentir...
- Manipulation.
- Oui et je trouve bien triste qu'ils ne respectent pas parfois mes choix personnels quand ils diffèrent de leurs propres convictions!
- pas du tout exprimée mais complètement induite
- PAS EU CETTE IMPRESSION
- suivant le sujet (politique, différence d'idées ou de vie) j'ai quelque fois, encore maintenant d'ailleurs évité le sujet ou pas épilogué plus sur nos différences.
- tout dépend de la situation

6.4. RÉPONSES À LA QUESTION « SI « CELA DÉPEND DU SUJET CONCERNÉ », PRÉCISEZ : »

6. *Lorsque vos propres attentes, désirs et souhaits ne correspondent pas toujours à ceux que vos parents souhaitent pour vous, que ressentez-vous ?*

Cela dépend du sujet

- amis, copain,... ça m'énerve un peu parce que j'estime que chacun fait ces choix d'entourage seul mais si cela concerne les études, mes choix professionnels, des comportement face à certaines situations cela ne m'énerve pas car je pense que leurs expériences de vie peuvent vraiment me servir à me guider pour faire les bons choix
- -
- .
- Ca dépend de l'importance du sujet, à savoir est-ce quelque chose qui me tient fortement à cœur ou pas?
- Ca dépend de la profondeur et de l'importance des sujets. Le choix d'un métier ne sera pas comparable au choix d'une couleur pour le mur....
- ça dépend si c'est pour des choses très importantes, ou des petits détails!
- cela dépend si je suis en accord ou non avec le sujet concerné. Si je suis mes désirs, mes souhaits qui correspondent à mes valeurs propres et que mes parents sont contre ça, je suivrai mon avis et non le leur
- cela me touche si c'est par rapport au travail, à mon couple, à l'argent...
- Evolution des mentalités, moi je suis plutôt progressiste. Ma famille est portugaise avec des idées très conservatrices.
- frustration, culpabilité
- il y a des sujets que j'estime importants et où je n'aime pas avoir une ligne différente
- J'aurai plus tendance à les écouter et à remettre en question mes choix pour être sûr de prendre la bonne décision si le sujet est important, mais si ce dernier n'est que secondaire, leur divergence d'opinion me laissera indifférente. Cependant je pense que mes parents souhaitent que je puisse prendre mes propres choix et ils sont plus là pour me soutenir dans ces derniers que
- Je prends en considération leur souhait mais tiens compte de mon propre désir en premier lieu.
- l'attente que j'ai de recevoir leur compréhension n'est pas satisfaite
- La personne que j'aime n'est pas du tout acceptée par mes parents. Cela m'attriste beaucoup car je suis tiraillé entre l'amour pour ma copine et l'amour que je porte à mes parents
- le sport
- Lorsque c'est pour un sujet professionnel je ne m'énerve pas..lorsque c'est sur un sujet personnel (idées,..) je me sens énervée..
- Ma santé, mon bien-être, mes dépenses.
- Ma vie privée (amour), mes amis,
- On a pas envie de décevoir ses parents, un besoin de reconnaissance est naturel
- par exemple si je veux aller en vacances à un endroit et qu'ils ne le souhaitent pas vraiment parce qu'ils ont peur qu'il m'arrive quelque chose, ça ne me dérange pas et cela ne va pas m'empêcher de faire ce que je veux. Par contre, j'imagine par exemple

que j'aie un copain et qu'ils ne pensent que c'est pas le bon pour moi, cela m'énervait. D'un autre côté, ça me questionnerait "est-ce vraiment le bon pour moi?", "n'ont-ils pas raison?", mais je pense que je resterais quand même avec mon partenaire.

- parfois ça me laisse totalement indifférente, surtout lorsque je suis personnellement convaincue par mes choix
- parfois je n'en tiens pas compte: c'est ma vie après tout. parfois ça m'embête: il me tient à coeur qu'ils soient fiers de moi
- pas toujours
- Pour ma vie amoureuse
- Puisque mon souhait pour ma vie est basé sur des valeurs fondamentales de bien être, les divergences d'opinions sur des sujets de la vie courante à peu d'importance pour moi.
- S'il s'agit d'un sujet me concernant personnellement (ma vie de couple, mes envies prof., mes loisirs, ...) --> Indifférente S'il s'agit d'un sujet où il y a implication de leur part (par ex. aide financière, achat d'un bien conséquent, ...) --> cela me dérange. Mais dans ce cas j'exprime mes sentiments afin que la situation soit la plus favorable pour eux et pour moi.
- Si c'est au sujet de ma vie privée
- Si c'est ma vie privée alors cela ne regarde que moi
- si c'est par rapport à des choses qui sont peu importantes pour moi comme un avis sur un thème politique, ça m'est égal mais sur ma carrière ou ma vie amoureuse alors j'aimerais me soutenir soutenu
- si c'est relatif à ma vie privée, ce les concerne moins, donc cela m'indiffère mais lorsque j'ai des opinions différents et que l'on souhaite me convaincre de leur point de vue à eux ça a tendance à m'énervé.
- Si c'est sur ma vie ça me dérange un peu mais temps pis. Si c'est sur nos idéaux je reste complètement indifférente
- Si c'est un sujet qui me tient à coeur et que cela crée un conflit entre mes parents et moi car ils ne souhaitent pas la même chose pour moi, cela m'énerve, car j'estime que je devrais pouvoir vivre ma vie et pourtant je me sens quand même obligé de tenir compte de leur point de vue. Si ce n'est pas un sujet qui me tient à coeur, soit je passe droit au-dessus, soit j'abonde dans leur sens pour qu'ils me laissent tranquille
- Si ça concerne mes fréquentations (ami(e)s ou copain) cela me dérange
- Si cela concerne un sujet sans grande importance tel que ma manière de m'habiller (par ex. si mes parents n'approuvent pas mon style, ça me laisse indifférente si je me sens bien comme ça). Cependant, si le sujet porte sur un choix de vie, je tiendrais compte de l'avis de mes parents et je me sentrais certainement contrariée s'il y a mécontentement
- Si je suis certaine de ce que je souhaite, ça ne me dérange pas que mes parents ne soient pas en accord avec ça. Par contre, si je doute, je tenterai à pencher sur le fait que ça me contrarie et je vais donc peut-être prendre en considération ce qu'ils me disent.
- si je suis sûre de mon choix, je ressens de la fierté, de l'envie d'aller vers l'avant. Si mes souhaits ne sont pas vraiment clairs, je ressens de la contrariété, de l'énervement, parfois de la peur

- sur certain point cela m'énervé car je me rends compte que mon père est d'une autre génération et je pense qu'il à tord, sur d'autres cela m'est égale car ce sont des sujets moins importants
- sur des sujets qui n'engagent que moi, ma propre famille, je me sens libre de faire des choix assumés sur des sujets plus généraux sans trop d'importance je peux aller dans le sens de leurs désirs sans trop de contrariété
- Tout dépend si c'est à propos d'un sujet banal ou si c'est par rapport à son avenir professionnel ou sa vie sentimentale. Même si chacun a envie de construire sa vie comme il l'entend, c'est toujours agréable de savoir que l'on est soutenu par nos parents et parfois, lorsque l'on sait que notre souhait concorde avec celui de nos parents, on se sent soutenu
- Tout dépend si je m'adresse à mon père ou à ma mère.

6.5. INFORMATIONS TRANSMISES AUX PROFESSIONNELS

Résumé du travail de mémoire

Une famille est un lieu particulier et unique. Elle transmet son histoire, ses rêves, ses idées,... à ses descendants Chacun d'entre nous appartient à une famille, que nous le voulions ou non, que nous l'aimions ou pas. Elle est inscrite dans notre corps et cette trace est indélébile.

La famille est le premier lieu où nous vivons, le lieu où se font les premiers contacts, les premiers pas, les premiers rires,... C'est elle qui nous aide à devenir adulte. Elle nous protège, nous accompagne, nous soutient à sa façon durant toute notre enfance, jusqu'à l'adolescence et même après à l'âge adulte. Très souvent, lors des moments difficiles de la vie, les adultes aiment retourner dans leur famille, coin paisible et protecteur, qui permet de renouer avec son enfance et momentanément oublier ses soucis.

Mais la famille n'est pas parfaite. Malgré tout le désir qu'ont les parents d'aider leurs enfants tout au long du chemin qui conduit à la vie d'adulte, ils restent des êtres humains avec leurs qualités mais aussi leurs défauts. Ils transmettent à leurs enfants tous leurs vécus, leurs besoins, leurs envies, leurs souhaits,... et souhaitent que leur progéniture les adopte. Ce partage est nécessaire mais peut être mal vécu par l'enfant, surtout lorsque les attentes sont trop fortes. Du coup et sans forcément le vouloir, les parents mettent des obstacles sur la quête identitaire que mène leur progéniture, quête identitaire qui leur permettra d'être un adulte indépendant et en accord avec soi. Ces obstacles ne sont, la plupart du temps, pas insurmontables. Mais ils peuvent marquer plus profondément certains enfants ou en enfermer d'autres dans une vie qui ne reflète pas ce qu'ils souhaiteraient réellement pour eux.

Ce travail de mémoire ne cherche pas à juger les parents et dire ce qui est bien ou non, car chacun doit composer avec sa propre histoire et l'histoire de sa famille et c'est une tâche difficile que d'être parents. Le but de cette recherche est de découvrir comment les personnes vivent ces transmissions familiales qui se reflètent au travers des attentes parentales : Sont-elles une aide ou un obstacle au développement identitaire ?

Les questions posées aux professionnels

- Dans votre pratique professionnelle, remarquez-vous des attentes parentales trop contraignantes ou trop laxistes pour l'enfant ?
- Ces attentes peuvent-elles être des obstacles au développement identitaire de l'enfant ?
- Comment intervenez-vous dans ces situations ? Que mettez-vous en place et quels outils utilisez-vous ?

6.6. ENTRETIEN AVEC L'ÉDUCATEUR DE RUE

Après un bref résumé du sujet que nous allons aborder durant l'entretien, l'éducateur m'explique tout d'abord que pour lui travailler avec les familles représente un état d'esprit. Il faut accepter la famille de l'autre telle qu'elle est, avec sa réalité du monde et ses valeurs. En tant que travailleur social, nous pouvons être heurté voir choqué par certaines normes appliquées au sein des familles rencontrées. Nous ne sommes pas obligés d'être en accord mais nous devons accepter la différence. Si nous allons contre la réalité de la famille, c'est contre productif.

Aurélie : Dans ta pratique professionnelle, remarques-tu des attentes parentales trop contraignantes ou trop laxistes pour l'enfant ?

Educateur : Oui évidemment.

Aurélie : Dans ma question, je spécifie des attentes trop contraignantes ou trop laxistes. Mais qu'est-ce que tu observes réellement sur le terrain ?

Educateur : Je dirais que je dois faire face à deux formes d'attentes. La première est lorsque c'est l'extrême. Mais à nouveau, il faut faire attention et différencier ce qui est extrême pour nous ne l'est pas forcément pour la famille. Mais lorsque ces attentes sont trop extrêmes, l'enfant va devoir composer avec ça. Dans ces cas, les normes familiales rentrent en conflit avec les normes sociales. L'adolescent ne peut pas faire le lien entre ce qu'on lui dit à la maison et ce qui lui est appris à l'école. Alors il se retrouve dans une position inconfortable. Très souvent dans un premier temps, il n'ose rien dire, ça doit être caché. Ensuite et si les attentes sont vraiment trop extrêmes, il donne un signal très souvent à l'école où il peut dire certains mots, certaines phrases qui peuvent informer les enseignants qu'il y a peut-être un problème. Pour finir, si aucune aide n'a pu lui être donnée, il peut totalement rejeter les valeurs, normes que ses parents souhaitent lui transmettre. Mais il est très difficile de se construire dans ce rejet total.

L'autre forme est celle qui n'est pas formulée par les parents mais qui est présente au travers des remarques, des gestes. Dans ces cas, les messages ne sont pas clairs. C'est une des causes qui peut conduire à la schizophrénie. Si le message verbal ne correspond pas au message non-verbal, cela peut poser problème : « Comment je me positionne en tant qu'enfants ? »

Il est important que les parents soient très clairs dans leurs attentes. De cette façon l'enfant le vit mieux et en tant que travailleur social, on peut travailler là-dessus, c'est-à-dire les différences entre les attentes des parents et celles des enfants. C'est le but de la médiation.

Il faut aussi savoir qu'on ne peut pas lutter contre les attentes des parents, car c'est naturel. Tout parent a des attentes pour ses enfants. Ce qui est important c'est que les parents soutiennent leur enfant.

Il ne faut pas oublier que l'enfant se construit dans un premier temps par imitation, ensuite durant l'adolescence, il y a la crise. Il rejette souvent tout en bloc. Il y a donc une phase d'opposition qui est nécessaire et bonne ! Pour finir, il fait un tri entre ce que ses parents

souhaitent pour lui et ce que lui souhaite prendre. Ce tri a pour but d'être clair avec soi-même et de savoir qui on est et ce qu'on veut.

En tant que travailleur social, il ne faut pas avoir peur de faire dire les choses, car c'est plus c'est clair, mieux c'est. Mais bien sûr, cela doit se faire dans l'empathie, le respect et le non-jugement. Il faut aussi tenir compte des transmissions transgénérationnelles et à ce sujet je me réfère souvent à la théorie d'Iván Böszörményi-Nagy. Les parents ne sont pas toujours responsables de ce qu'ils vivent. Certaines valeurs viennent de leurs parents ou grands-parents. Il faut voir l'ensemble de l'histoire familiale pour comprendre leur réaction d'aujourd'hui et il faut accepter leur histoire.

Lorsque les parents adoptent une position radicale, cela signifie très souvent qu'il y a des peurs enfouies (peur de l'extérieur, etc.). Il est vrai qu'en tant que professionnel, on n'est pas obligé d'être en accord avec eux, mais il faut accepter la différence, car elle peut être un moyen de défense qui est la conséquence d'un certain parcours de vie. Il est vraiment important de respecter les familles et faire alliance. En tant que travailleur social, il ne faut pas catégoriser les gens. Il n'y pas une seule réalité, car la réalité dépend de la vision de chacun.

Aurélié : Tu viens de me faire part des différentes attentes que tu rencontres le plus souvent et on a déjà abordé la discussion en lien avec la deuxième question qui est : Est-ce que ces attentes peuvent-elles être des obstacles au développement identitaire de l'enfant ? As-tu encore quelque chose à rajouter à ce sujet ?

Educateur : Quand j'entends le mot obstacle, je pense à insurmontable. Je dirai plutôt que dans le développement de l'enfant, les parents peuvent être un obstacle et aussi un moteur grâce aux signes d'approbation, de fierté qu'ils transmettent à leur enfant. Mais la désapprobation est aussi constructif dans le sens où l'enfant doit pouvoir être en désaccord avec les attentes et valeurs des ses parents à condition qu'il se sente aimé. On peut décevoir quelqu'un sans que toute la relation soit cassée. Il est impossible de répondre à toutes les attentes de ses parents, donc forcément qu'un moment où à un autre se sera un obstacle mais c'est normal. C'est une expérience de vie utile. Mais si les parents ne donnent pas le droit à leur enfant de buter sur un obstacle et de ne pas répondre aux attentes, c'est à ce moment-là que ça devient destructeur. Il est donc important que les parents transmettent comme message à leur enfant qu'il a le droit d'être soi-même.

Aurélié : Lorsque tu te retrouves face à des situations où les attentes des parents deviennent un obstacle insurmontable, comme intervienstu dans ces situations ?

Educateur : Tout d'abord, je discute avec les parents et identifie leurs attentes. Ensuite, j'essaie de reformuler ces attentes au jeune pour vérifier si l'enfant a compris les attentes. Très souvent, je réalise qu'il y a un problème de communication. Les parents sont très en souci et souhaitent juste le bonheur de leur enfant, qu'il fasse une formation pour assurer son avenir, mais la façon dont ils le transmettent au jeune peut l'amener à interpréter les messages de ses parents différemment. Il ne faut pas oublier que la communication est complexe et que nous réagissons tous avec notre subjectivité.

Dans la plupart des cas, le travail se finit là, car il y a un réajustement qui a été fait entre le jeune et ses parents. Sinon, il faut peut-être retravailler la projection des parents qui mettent la pression. Souvent lorsque les jeunes rencontrent de telles difficultés avec leurs parents, ils traînent beaucoup dans les rues. Lorsque je vais leur parler, ils m'expliquent qu'ils ne supportent plus le regard que les parents ont sur eux. Du coup, il fuit la maison. Lorsqu'un réajustement ne suffit pas et qu'il faut retravailler sur les projections des parents, je fais un travail individuel. Très souvent avec les mamans qui sont plus enclin à faire un travail sur elles, je discute avec elles sur leur famille, sur ce qu'elles ont reçu. Une maman me répétait souvent que les enfants de son frère faisaient médecine et que le sien ne le faisait pas. Il a fallu la rassurer, lui faire comprendre que son fils n'est pas les enfants de son frère. J'essaie de lui faire prendre conscience qu'il faut faire le deuil de l'enfant rêvé. Pour cela, je peux m'appuyer sur la famille. Dans ce cas, le grand-père aime beaucoup ce petit-fils. Alors je soulève cet aspect auprès de la maman. Et j'utilise également beaucoup l'humour.

Il ne faut pas oublier qu'il y a une certaine différence d'âge entre les parents et leur adolescent. Ils n'ont pas le même âge et donc pas le même parcours de vie. Ce qui compte c'est qu'il faut autoriser le jeune à être révolté. Cette phase est importante.

Les jeunes ont aussi des attentes envers leurs parents. Ce qui est compliqué, c'est que le jeune peut rejeter ses parents et leurs valeurs, mais il est difficile pour lui de les reconnaître comme individu avec leurs défauts et leurs qualités. Parfois, il faut leur faire prendre conscience que leur mère est aussi une femme, une épouse, qu'elle a un certain vécu, etc. Mais la mère parfaite, c'est beaucoup plus rassurant pour les enfants !

6.7. ENTRETIEN AVEC L'INTERVENANTE EN PROTECTION DE L'ENFANCE

L'intervenante : Ton sujet me fait penser à une situation. C'est un couple qui projette sur son fils qu'il est normal et qu'il n'a aucune difficulté. Pourtant c'est un jeune qui angoisse et qui ne va pas bien. Son père est schizophrène. Mais c'est trop angoissant pour la maman de faire face aux problèmes de son fils. Le jeune n'est pas du tout reconnu et en souffre beaucoup.

C'est des situations que je rencontre souvent. Il y a un vrai décalage entre les attentes des parents et la situation réelle que vit le jeune. Ce décalage apporte beaucoup de souffrance au jeune. Je ne pense pas que les attentes des parents soient toujours mauvaises. Mais le jeune vit dans sa souffrance. Les objectifs des parents et du jeune ne sont pas les mêmes au même moment. Lorsque les parents souhaitent que leur enfant fasse une formation, le jeune lui aimerait peut-être d'abord accepter son corps qui évolue et faire partie de groupes de pairs. Il y a, je pense, un décalage dans le temps, car le temps se gère différemment si on est parents ou enfants. Très souvent, le jeune vit au quotidien et les parents pensent au futur. Après c'est vrai que l'enfant recherche l'amour de ses parents, du coup il vit en écho avec ses parents. Ça veut dire que lorsque ses parents s'angoissent, il va vivre cette angoisse.

Aurélie : Dans de telle situation, que fais-tu ?

L'intervenante : Dans les cas lourds, la séparation est bénéfique. Ça met de la distance entre les parents et les enfants et une tierce personne peut s'introduire dans la situation. Ensuite, on rencontre le jeune et les parents séparément. Le but c'est de travailler avec le jeune dans l'individualisation. Avec les parents, on essaie de leur faire prendre conscience de la situation. Mais ça dépend des ressources qu'ils ont en eux (capacité d'analyse, capacité d'aimer l'autre comme un être humain et non pas un objet, capacité de respecter l'autre,...).

Aurélie : L'amour et le respect de l'autre sont des notions qui sont souvent revenues dans les réponses données par les étudiants que j'ai interrogés et qui vivaient très bien les attentes de leurs parents.

L'intervenante : Je pense que c'est en lien effectivement. L'autre jour, j'ai rencontré un couple qui souhaite adopter un enfant. Ils avaient l'air vraiment bien dans leur vie et bien dans leur relation avec leurs parents et je leur ai demandé s'ils avaient une explication. Ils m'ont dit que malgré les différences qu'ils pouvaient avoir avec leurs parents respectifs, ils ont toujours été soutenus par eux. Dans mon travail, je rencontre plutôt des parents qui prennent l'enfant comme un objet. Il projette sur leur enfant ce qu'ils vivent. Une mère s'est séparée de son mari suite à des violences conjugales. Le père n'a jamais touché leur enfant. D'ailleurs, l'enfant demande d'aller voir son père. Mais il est inconcevable pour la mère de laisser son enfant aller voir son père qui lui a fait subir de la violence. Il n'est pas toujours facile de voir l'enfant avec ses propres besoins.

Aurélie : Comment travailles-tu avec ses familles ?

L'intervenante : Je rencontre l'enfant et ses parents séparément. Je travaille d'abord avec l'enfant. Je discute avec lui et regarde ce qu'ils ne souhaitent pas que je dise à ses parents. Ensuite, je rencontre ses parents. J'essaie au maximum d'impliquer le père et la mère, mais ce n'est pas toujours possible. Et j'essaie de faire un travail de médiation. S'il est nécessaire, je sors l'enfant de sa famille et le place en institution. Dans ces cas, c'est les éducateurs des institutions qui travaillent sur l'individualisation avec le jeune. Ensuite très souvent, le jeune revient vers sa famille. Mais ça dépend des blessures. Les enfants trop traumatisés n'arrivent des fois pas à faire ce travail d'individualisation et restent comme collé à leurs parents. Ces enfants sont dans un système de survie et la digestion du traumatisme peut être longue. D'autres fois, ce sont les parents qui nous demandent de placer leur enfant, car ils sont épuisés et vivent un fort sentiment d'échec. Dans ces situations, le jeune peut vivre un rejet très fort. Mais je pense aussi que notre travail dépend si les parents et le jeune adhèrent ou non à notre collaboration. S'ils adhèrent, c'est positif et s'ils n'adhèrent pas ça peut être négatif. Tout à coup et on ne sait pas pourquoi, les gens reprennent leur vie en main. Ils décident de collaborer. Il y a eu une rencontre ou un évènement qui leur a fait changer d'avis.

Aurélie : Qu'elles sont les attentes parentales les plus négatives pour toi ?

L'intervenante : Je dirai que les plus maltraitants ce sont les parents qui ne lâchent pas leurs enfants. Ils s'accrochent. C'est leur objet. Ils font tout porter à leurs enfants (charges, responsabilités, etc.). Il y a aussi les parents qui ne s'occupent pas de leur enfant, mais en même temps ils ne souhaitent pas le donner à l'adoption. Ils ne considèrent pas les besoins de leur enfant.

Aurélie : Est-ce qu'on pourrait assimiler les premiers à des attentes trop contraignantes et les deuxièmes à des attentes trop laxistes ?

L'intervenante : Je dirai surtout que les attentes qui peuvent causer des problèmes sont les attentes trop élevées et/ou trop précises. Par exemple, il y a des parents qui rêvent que leur fille devienne une star. A 8 ans, ils lui font un book et ils l'inscrivent à des cours de chant. Mais elle ce qu'elle veut c'est faire de la gym avec ses copines ! Un autre exemple est la maman qui interdit à son enfant d'avoir des relations avec d'autres personnes, car elle attend de son enfant un amour inconditionnel pour elle. Je crois surtout que ce qui est important c'est que les parents respectent leur enfant et vice-versa. Le respect permet d'avoir une relation saine.

Pour finir, je dirai que j'ai aussi remarqué qu'il n'était pas toujours possible pour le jeune de s'exprimer, c'est pourquoi il m'est arrivé une fois de proposer l'art-thérapie à un jeune. Cela lui a fait beaucoup de bien et il a fait sa thérapie grâce à ça. Un autre avait une passion pour l'athlétisme. Nous lui avons donné la possibilité de poursuivre son sport et de s'investir là-dedans. Grâce à cela, il a été reconnu, non pas par ses parents mais par d'autres adultes, et il a pu se construire à travers ça !

6.8. ENTRETIEN AVEC LA PSYCHOLOGUE

Psychologue : Suite au résumé que tu m'as transmis, je souhaite dire que les personnes que je rencontre ont souvent manqué de protection, d'affection, de compréhension et de soutien de la part de leurs parents. Ces derniers étaient souvent maltraitant physiquement ou psychiquement (rejet, dévalorisation, insultes). Ces expériences relationnelles difficiles n'ont pas favorisé la construction d'une bonne confiance en soi. Ils sont très blessés émotionnellement. La famille n'a rien d'un cocon rassurant pour eux. Au contraire, ils s'en méfient et ont mis de la distance. Ils ont, très souvent, quitté la maison tôt à 16 ans. Ils répètent les expériences malheureuses. Ils sont souvent isolés. Ils ont de la difficulté à créer des liens constructifs, ce qui a été vécu en famille se rejoue. Les problèmes se cumulent, se répètent (pertes d'emploi, ruptures sentimentales...), ils se fatiguent physiquement et psychiquement et développent, dans certains cas, des troubles psychosomatiques (surpoids, douleurs physiques, migraine, etc.). Leur situation se péjore de plus en plus et les amène à solliciter l'aide sociale. Certains ont développé des comportements déviants et la majorité des personnes que je suis, n'a pas pu investir l'école. Ils sont sans formation.

Pour en revenir aux questions, je n'ai pas beaucoup parlé d'attentes parentales avec mes patients.

Aurélie : Mais en tant que psychologue, penses-tu que ses parents avaient des attentes pour leur enfant ?

Psychologue : Oui, certainement, mais je n'ai pas abordé ce sujet avec mes patients. Ce n'était pas la priorité.

Aurélie : Au travers de mes recherches et d'un premier entretien que j'ai eu avec un autre professionnel, il me semble que pour prendre conscience des attentes de ses parents, il faut après la phase de rejet prendre le temps de se poser et de réfléchir...

Psychologue : Oui, je pense que cela est nécessaire et mes patients n'ont pas pris le temps de se poser. Je dirais qu'ils étaient en situation de survie depuis tout petit. C'est la première fois qu'ils se posent, malgré eux, qu'on les écoute et leur apporte du soutien.

Aurélie : Comment intervien-tu dans les situations que tu rencontres ?

Psychologue : Je les écoute de manière bienveillante, avec beaucoup de respect et d'empathie. J'essaie de leur faire expérimenter une nouvelle relation basée sur la confiance, le respect, la compréhension. Le patient apporte en séance des situations concrètes du moment présent en lien avec sa réinsertion sociale et professionnelle (en adéquation avec le cadre du centre médico-social). Toutefois, leur souffrance du passé transparaît dans les émotions et les pensées décrites. On les aborde doucement, au rythme de patient. Certains ne peuvent pas aborder le passé, la confrontation est trop difficile.

Face à ces parcours de vie très douloureux, j'ai pu remarquer qu'il était plus facile pour le patient d'avancer dans son travail personnel lorsqu'il avait des croyances d'ordre spirituelles. Cela leur permet de donner un sens à leur vie et leur souffrance. Ils semblent moins subir les événements.

Aurélie : Certaines théories disent qu'il est important que l'enfant se reconnaisse dans un membre de la famille et que si ce n'est pas ses parents, il doit chercher un oncle, tante, grands-parents, grand-tante..., qu'en penses-tu ?

Psychologue : C'est très important que l'enfant puisse créer un lien de confiance avec une personne de la famille ou extérieure à la famille. Selon Boris Cyrulnik, ces liens favorisent la résilience.